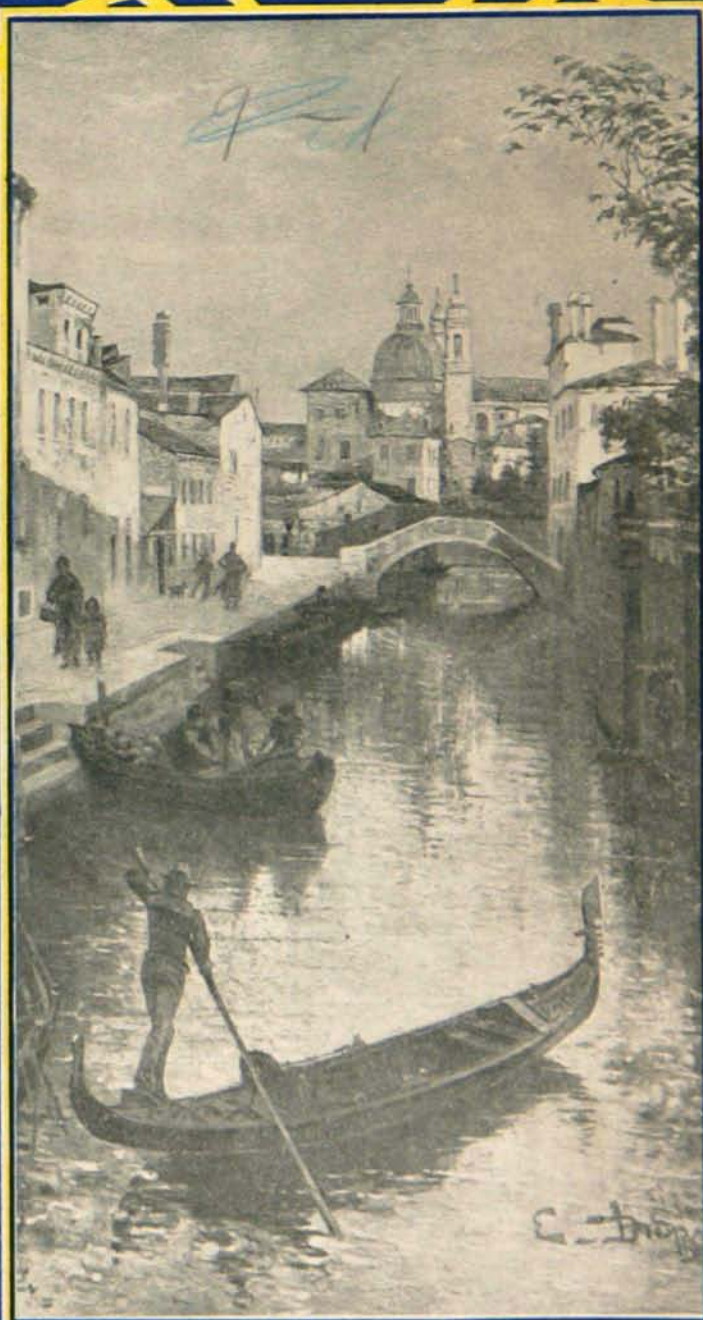


LA REVUE MODERNE



N° 32478

9ème Année - No 1

MONTREAL, CANADA
NOVEMBRE 1927

PRIX : 25 SOUS



"Les Cuisines Clark vous Aideront"

Beefsteak aux Oignons Clark

Ce régal des plus délicieux est tout prêt à servir. Du bon boeuf "Canada Approved", des oignons cuits à point et une sauce appétissante — essayez-le.

Les Mets Préparés

CLARK

Variez le service des repas et évitez de la main-d'œuvre fatigante en servant les délicieux Mets Préparés CLARK qui épargnent temps et combustible.

Quel avantage aux jours de lavage, du grand ménage, de marché, etc., de pouvoir servir un repas délicieux dans quelques minutes. Quelle ressource lorsqu'arrivent les convives imprévus.

Les habiles Chefs CLARK préparent ces mets si bons dans des cuisines scientifiquement aménagées en se servant autant que possible des produits des fermes du Canada.

Les Fèves au Lard Clark — sont la perfection des fèves, nourrissantes, délicieuses et économiques.

Dîner Bouilli Canadien Clark — plat satisfaisant qui comprend viande et légumes.

Langue de Boeuf Clark — la perfection même — prête à servir.

Boeuf Salé haché Clark — sans os ni cartilage.

Soupes Clark — choix de 13 soupes délicieuses. Ajoutez de l'eau, faites jeter un bouillon et servez.

Spaghetti cuit Clark — avec sauce aux tomates et fromage.

Viande en pot et en pain

Pâté de Veau, Jambon et Langue, etc., délicieux pour sandwiches.

Ketchup aux Tomates Clark

Sauce Governor Clark

Les Tomates "Northern", variété exclusive Clark, apportent ce goût savoureux si recherché aux produits à la tomate Clark.

Simplifiez l'ordinaire

Avec un assortiment des bonnes choses CLARK dans la dépense, vous éviterez la cuisine.

W. CLARK, Limitée, Montréal, Qué.
ST-REMI, Qué. - - - HARROW, Ont.

La Revue Moderne

— Littéraire—Politique—Artistique —

Directrice: Madame HUGUENIN (Madeleine)

Rédigée en Collaboration

198 EST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL, CANADA

TEL: MAIN 3272

Il n'est pas accepté d'abonnement pour moins d'une année. Toute année commencée est due en entier.

Tout chèque pour paiement d'abonnement doit être fait payable au pair à Montréal.



Chèques, mandats, bon de poste doivent être faits payable à "ordre de la "Revue Moderne"

Prière d'adresser toute communication à

"LA REVUE MODERNE"
Montréal

9e Année No. 1

"S'Unir pour Grandir"

Novembre, 1927

Sommaire

	Page
Je suis montée vers la colline, Madeleine	3
L'Honorable R. B. Bennett, Luc Aubry..	5
La Pension Leblanc (chapitre) Robert Choquette.....	7
L'Art d'embellir la Vie, Gabrielle Langelier.....	8
A travers tout, Madeleine.....	
Les Antilles, La Directrice.....	9
Quelques Notes, Jacques Hardy.....	11
Venise (poésie), Mme Alphonse Daudet.	11
Vers les Pays enchantés, R.R.....	12

ROMANS:

Anne Mérial, (roman canadien inédit à suivre).....	13
Le Prince Charmant, (complet), Alphonse Croizière.....	19
Malencontre, (à suivre), Guy de Chantepleure.....	27

FEMINA:

Les choses féminines.....	50
Pour les Jouets.....	38
Les Choses Féminines, Mme Vennat.....	39
Le Coin des Mamans, L'Hygiéniste.....	41
Mademoiselle Piégras, Frédéric Boutet.....	42
Le Courrier du mois, Madeleine.....	45
Etudes graphologiques, Pierre Lumen.....	46
Comment Elever nos Bébés, Dr P. Pironneau.....	49
Petite Poste.....	48
Livres et Revues.....	43
Enquête de Luc Aubry.....	43

LA REVUE MODERNE NE REPOD PAS DES MANUSCRITS COMMUNIQUE

RESULTATS DU CONCOURS MOIS D'OCTOBRE

1er Prix	\$10.00	No	8907
2ième "	5.00	No	9302
3ième "	3.00	No	17300
4ième "	2.00	No	10501
5ième "	1.00	No	18999
6ième "	1.00	No	12222
7ième "	1.00	No	19957
8ième "	1.00	No	14558
9ième "	1.00	No	16699
10ième "	1.00	No	13348

Les personnes détenant l'édition de septembre portant un des numéros gagnants, sont priées de réclamer leur prix sans retard. Les numéros suivants ont gagné des prix:

701, 2003, 6, 4000, 270, 9009, 11015, 4600, 2, 3417.

Et je suis montée vers la colline

A travers les arbres embrasés de pourpres et d'ors, je me suis avancée lentement, agrippée par des branches rudes qui faisaient de ma montée vers la colline, un véritable supplice. Je sentais que les pieds me faisaient mal, et que l'effort de marcher allait devenir impossible. Est-ce que je rêvais? Peut-être? Arrivé à mon point, d'aimer l'isolement, l'on ne sait plus être éveillé ou endormi, si on parle avec soi, ou avec un autre? Si rude que fut la montée, j'allais, et maintenant j'avais la certitude que j'étais bien éveillée, que mes gestes étaient voulus, que toute ma volonté gravitait, car un cri léger me rappela le petit chien qu'aurait aimé M. Bergeret, ma petite San Toy, au trot menu, qui me suivait dans la montagne, et faisait pour la première fois sa visite aux morts.

Nous passâmes toutes deux par des sentiers impossibles, afin que la bête qui est une "lady" dans sa race de petis chiens, n'eut pas l'affront de se voir mise hors les murs. Elle ne sait naturellement pas toutes les mesures rigoureuses prises par les gros hommes contre les petits chiens, mais elle m'a confié le soin de sa dignité, et je n'ai garde de l'exposer à quelque affront. Furtivement, par une entrée-découverte, nous pénétrâmes après maints détours, dans la cité du Silence et de la Douleur, plutôt la cité de la Paix! J'avais pris San Toy, sous mon bras, afin qu'elle n'imaginât aucune gambaude intempestive sur les tombes où des gens pleuraient. Je lui parlais pour qu'elle cessât ses petits cris nerveux qui étaient sans doute autant de questions craintives. Et je lui expliquais où nous étions, ce que nous venions faire en ce lieu, où il ne fallait pas aboyer ni ne faire aucun bruit. Elle m'écoulait les yeux levés sur les miens, et si intelligemment liée à mes pensées, que j'avais conscience qu'elle me comprenait.

Le cimetière avait fait toilette automnale, et tous les tombeaux, ou presque, portaient des fleurs, au milieu des feuilles frémissantes. Certaines concessions funéraires où se fanaient des roses, avaient l'air triste d'une maison où l'on serait souvent venu, puis que l'on aurait finalement désertée... Comme ils doivent se sentir morts, ceux qui dorment sous les fauchées de fleurs mortes, et n'entendent jamais les voix qui traversent les couches de terre et font entendre des mots de tendresse. Est-ce que la douleur de n'être pas aimés s'arrête à la mort, ou se continue dans l'infini des siècles? L'on croit volontiers, dans son égoïsme brutal que la souffrance humaine s'arrête à la vie, mais jusqu'où va-t-elle nous poursuivre? Où atterrissons-nous pour recommencer à souffrir, pour être heureux ou malheureux, le jour où, de ce monde-ci, nous nous détachons, las et écoeurés, pour qu'on nous enterre au pied d'un monument sur lequel notre nom se grave... Puis c'est bien fini! Il se trouve quelquefois une pauvre femme, quelques enfants et un tout petit chien pour aller jusqu'où nous sommes. Et l'on redescend, pour embrasser d'un geste d'admiration, toute la vallée, au fond de laquelle se démasque le Saint-Laurent, et s'écrier, comme si vraiment nous aimions la nature: Mon Dieu comme la Vie est belle!

Il arrive à des âmes trop lourdes, à des coeurs trop fatigués, à des âmes trop secouées d'éprouver l'appel des morts, et de crier leurs peines aux disparus, dans le fol espoir qu'ils peuvent quelque chose, pour les vivants, nos pauvres-morts! Ont-ils gagné des sphères inaccessibles ou subissent-ils le spectacle de la vie d'autrefois, dont ils sont débarrassés?

Ce jour-là, je trouvais au cimetière le calme que mon âme cherchait, et San Toy, en boule à mes pieds se recueillait les yeux luisants entre les cils mi-clos. J'avais besoin de rester. Ne doit-on pas parfois s'arrêter auprès de ceux qui sont morts, mais qui vivants n'ont jamais détourné leur coeur et leur pensée de notre unique présence. Et adossée au socle funéraire, je regardai très loin, plus loin, m'appliquant à déchiffrer des noms sur les monuments. Les noms de gens dont j'aurais connu l'histoire, ou trouvé l'amitié. Je me souvins soudain de grandes tendresses passées dans ma vie et qui m'avaient si adorablement apporté le charme de leur sourire et la grâce de leur sagesse, hommes et femmes, dont l'esprit charmant avait laissé planer sur nos générations des souvenirs de bonté, de finesse et de distinction. Je les implorai à voix basse et tendre, et de m'être souvenue d'eux, j'éprouvai une soudaine détente. Je m'habituai à la pensée d'habiter cette Cité que dominaient des êtres que mon coeur avait jadis élus, et qui m'attendaient là, dans la terre où, un jour, sans doute, j'irai dormir.

La nuit s'en venait... San Toy, discrète et douce se frôlait à mes jambes, un peu effrayée de descendre le raidillon qui apparaissait noir comme un grand trou creusé au flanc de la colline....

Madeleine

DANS NOTRE PROCHAINE EDITION:

Tous nos lecteurs se rappellent le joli roman: "Bois de Buis", publié sous la signature de Madame Jeanne Perdiel-Vaissière. Il y a une couple d'années, et qui avait remporté un profond succès. Nous croyons répondre à l'attente plusieurs fois exprimée par les lecteurs de notre revue, en donnant une nouvelle oeuvre de cette distinguée femme de lettres. Nous leur présenterons cette fois "C'est votre Histoire", histoire triste et douce, fière et sensible où s'affirment des êtres d'une belle qualité d'âme et d'une rare distinction à côté de personnages fantasques équivoques, et parvenus. Tous ceux qui liront "C'est votre histoire" se sentiront surtout à l'aise au milieu de ce siècle qui est le leur et où ils retrouvent des êtres qui pensent et sentent comme eux.

"Anne Mérial" sera donnée en suite et fin pour être ensuite distribuée en volume le mois suivant et mis en librairie sous le titre "Comme on fait sa vie", avec une préface de M. Louigny de Montigny. Les plus charmants éloges accueillent ce roman qui exprime l'âme de notre directrice, et sa façon de souligner les plus petits détails sans paraître y toucher.

En troisième roman, etc., à suivre, "Malencontre". Pour encadrer toutes ces belles oeuvres des articles de Madeleine, des contes canadiens et autres, tous de Noël, des illustrations choisies.

123387



*Manteau en rat musqué
argenté, col en renard
brun.*

*Manteau en broadtail, col
et parements en renard
bleu.*

*Deux ravissants modèles présentés
par notre maison.*



CHAS DESJARDINS & C^{IE}.
LIMITÉE

1170 rue Saint-Denis

Le Nouveau Chef Conservateur

Le choix de l'Honorable M. R. B. Bennett comme chef du parti conservateur, a paraît-il, causé un profond étonnement, et je me demande où vivaient les gens qui ont pu être surpris d'une telle élection que tout recommandait, que tout imposait! M. Bennett, d'ailleurs, a l'allure d'un chef; l'on voit très bien cet homme conduire les autres, mais on ne l'imagine guère dans les rangs! Je l'entendis un jour parler dans un grand discours dès les débuts, je crois, de sa carrière politique. Un ami qui savait mon peu d'enthousiasme pour les dissertations de bleu ou de rouge, avait insisté pour que j'assiste à l'assemblée: "Tu sais qu'on entendra, ce soir, un tout jeune député, récemment élu dans l'Alberta, et qui parle mieux que Laurier et Bourassa." Et comme il me vit lever le sourcil du courroux, il retraits prudemment, en disant: "ou aussi bien, aussi bien..." La salle était enthousiaste... en sens contraire. Sir Robert Borden y avait été respectueusement écouté; il était le chef, et l'on sait recevoir dans Québec, mais les autres orateurs ne purent se faire entendre. C'était un tapage indescriptible. Je poussai mon compagnon et l'invitai à vider les lieux, avant que ne survienne la grande bataille. Il refusa net de sortir avant d'avoir entendu M. Bennett, et quoique sûr que son attente serait vaine, je me résignai à faire comme lui. Quelques minutes plus tard, un grand et fier jeune homme s'avança, sans hardiesse mais avec une mâle assurance. Mon bonhomme n'attendait que cela pour crier: "Hardi, Bennett, conte-leur ça!" Je crus que la catastrophe éclaterait. Mais à ce nom de Bennett tout se passa bien autrement. Le peuple renseigné sur la prestigieuse élocution de M. Bennett était d'avance décidé à l'écouter. Il pouvait ne pas penser comme lui, mais ça ne lui paraissait pas suffisant pour refuser d'écouter un homme qui pouvait parler comme Laurier ou Bourassa. Et ce fut un discours si admirable, si vibrant, si empoignant que je ne l'ai jamais oublié! Et sans qu'il s'en soit jamais douté, je crois que ce soir-là M. Bennett fit la conquête de la province qui est plus sensible que toute autre, parce que latine, à la somptuosité dans tous les arts, or le nouveau Chef possède à un degré merveilleux, celui de soulever les émotions humaines par la splendeur du verbe.

L'élocution de M. Bennett ne peut atteindre à sa fougue comme à toute sa puissance si elle choisit son expression hors la plus belle langue qui soit parlée au monde. Il sait bien laquelle! Et, pour un homme qui s'assimile comme en se jouant les problèmes les plus arides, qu'est-ce que c'est que d'apprendre le français? Quand je dis le français, je n'ai nulle intention des *petits plats* que de nos compatriotes anglais bien intentionnés et charmants nous offrent en hors-

d'œuvre, mais le français de tout un discours et que l'on manierait avec clarté, précision et vigueur, pas dans des termes traduits, mais *pensé* en français.

Certes, cela paraîtrait énorme, s'il fallait se vouer aux bouquins, aux manuels, tout aussi bien qu'au dictionnaire. M. Bennett sait

pagion, cet animateur français que je dois bien nommer comme l'esprit le mieux avisé et aviseur, qui connaît sa province, sa race, et les hommes de sa nation, qui comprend mieux que bien d'autres de quelles scories il faut débarrasser le viel arbre conservateur pour y faire reflourir de jeunes

tâche, il devra l'accomplir seul ou à peu près. Il s'est déjà affirmé trop fort tacticien pour utiliser des concours inutilisables, et les concours nouveaux il faudra les trouver lui-même, parce que lui seul est capable de ce geste d'autorité et de belle tactique dans le présent. Il ne peut oublier que M. Mackenzie-King rallie dans Québec ses meilleurs lieutenants, et que c'est en équilibrant de telles valeurs qu'il pourra entreprendre la grande lutte.

Du tempérament de M. Bennett je dégage certaines caractéristiques. Il est mystique parce qu'il a la foi vive qui permet les plus hauts sacrifices, soutient les courages et maintient les énergies! Ce mysticisme nous le rendra donc plus sympathique. Il est fantasque, emporté... toutes vertus françaises que l'on verra pratiquer à cet Écossais de la meilleure souche, sa façon de comprendre trahit encore le traditionaliste en lui. Je soupçonne encore M. Bennett d'aimer les vieilles choses et leur charme désuet... Il subira l'emprise émouvante de notre vieille province, écrite en style héroïque, à la première page de notre histoire, et il voudra l'aimer!

LUC AUBRY.



Monsieur R. B. BENNETT

mieux que personne qu'il faut *penser* en français—et je jure qu'il trouvera cela délicieux. Il sait encore qu'il ne peut arriver rapidement à cet effort qui pourrait effrayer un esprit moyen, mais émerveillera un esprit supérieur. Donc, M. Bennett sera tout de suite rallié à ma suggestion. Et pour lui en avoir inspiré le goût, il faut que je complète mon *bienfait* en lui présentant le compagnon idéal qu'il doit attacher à sa personne et ne pas s'en détacher avant que celui-ci ne lui dise: "Allez vers ceux de ma race, et dites-leur que vous avez appris leur langue pour savoir comment leur dire que vous voulez aider et servir leur idéal." Et ce com-

pousses, ce jeune homme est un journaliste au courant du cœur canadien-français, et il se nomme M. Louis Francœur, rédacteur à La Patrie. Nul mieux que M. Francœur ne saurait être professeur d'histoire québécoise, ni professeur de français. Tous en conviendront!

De ce congrès de Winnipeg jaillit le fait saillant que le parti conservateur est resté solide et uni. Le nom de M. Bennett s'imposait, et devant le magnifique vainqueur, tous, délégués et candidats, d'un seul coup, se sont inclinés! Voilà de la discipline, et qui mène haut! Il est évident que la tâche la plus rude de M. Bennett sera Québec, et que cette

Le petit journal universitaire sérieux, gouailleur, et un petit brin bohème nous revient, et recevra de partout le plus souriant accueil!

Il reflète la jeunesse de l'époque, et loin de désirer que les professeurs y occupent une large collaboration, nous proposerions volontiers qu'on restreigne leur place à sa plus simpliste formule, voire même à zéro, et que tout soit pensé, écrit et mis en page par les grands gosses du bérêt. Dans le *Quartier Latin*, les professeurs peuvent nous débiter tous les cours, funèbres ou réjouissants, mais paraîtront toujours faire tête de conférenciers, écoutés par politesse, tandis qu'il sera si amusant d'y voir se démenier à la diable, tous ces jeunes qui essaient leurs plumes, et diront sans doute beaucoup de bêtises amusantes. Cela me rappelle une fantaisie sportive, signée Eddie B., dans le premier numéro de cette année qui avait ses défauts, mais annonçait un sens de l'humour très fin. Alors, celui-là, lancez-le dans Max O'Rell. Il y fera aimable figure, je vous l'affirme. Mais pas de fadadises, deversa ux étoiles, de couplets à la demoiselle, de lamentations sur la vie qui change... Laissez-la changer la vie, mes gars, et sachez bien qu'elle a de grandes chances de devenir meilleure que l'ancienne, et posez-lui, le rire, le rire immortel de votre jeunesse. Et surtout, surtout, mon Dieu, gardez-vous d'être mufles, solennels ou pompiers, et faites que l'on n'accroche pas à votre petit journal, quand vous l'aurez fait combattre comme un jeune coq, cette manière d'ultimatum qui fait que l'on peut vous prendre pour de jeunes bêtes féroces échappées de la forêt. Je n'insiste pas, mais vous verrez, c'est entouré, et écrit en noir, vous savez, en vedette. Empêchez que vos confrères vous fassent passer pour des crétins, et prouvez-leur que vous respectez les dames... sans qu'on vous l'ordonne. Et là-dessus, mes gais lurons, allez, et pour l'amour du bon Dieu, donnez-nous la jolie aumône de votre esprit, le meilleur, celui qui est parfumé de la saine odeur des Gaules. Soyez français que diable, et vifs à l'attaque et prompts à la riposte, tout cela accompli avec de grands airs de gentils-hommes de la meilleure époque.

LUC AUBRY.

*Rien de
Mieux!*

Dow

Old Stock Ale

Mûrie à point



Prime par la Force et par la Qualité

La Pension Leblanc

Par ROBERT CHOQUETTE

Mme Claire Nantel, 28 ans, vient passer un mois dans le "petit Nord" des Laurentides. Elle s'amuse à tourner la tête à Rosaire, fils aîné des Leblanc.

Le chapitre VIII raconte la première occasion qu'elle a de faire parler le jeune garçon.

Les lignes qui suivent sont extraites d'un roman de Robert Choquette, "La Pension Leblanc", actuellement sous presse aux Editions du Mercure, de Louis Carrier et Cie.

CHAPITRE VIII

"Après le dimanche le lundi se présentait, avec son air bête ordinaire. On faisait le blanchissage en plein air, dans la cour. Allongés sur l'herbe, à droite de la maison, des draps blancs séchaient au soleil de onze heures. Florida étendait le linge que les deux autres, Léocadie et Toinette, les bras mouillés jusqu'au coude, tiraient des bassines pleines d'eau savonneuse. Une brise molle enflait la *jaquette* en coton du père Samuel. Denis, assis sur les marches du tambour, tenait la boîte à biscuit Viau, en fer blanc, dont on se servait pour mettre les épingles de bois. La bonne femme s'occupait de la cuisine, aidée de temps en temps par l'une des filles.

Elle se retourna. Rosaire, ramenant la trappe d'une épaule, descendait à reculons les marches ratatinées de l'escalier....."

Il doit mener Mme Nantel au village, en boghei. Mme Nantel s'amuse à le faire parler.

"Rosaire rit tellement fort qu'il se cogne les genoux l'un contre l'autre. Il se sentait heureux comme jamais dans sa vie. Pour la remercier de son bonheur, il dit en rougissant, les yeux rivés au porte-fouet:

— Vous pouvez dire "tu", madame Claire; c'est comme vous voudrez.

— Si tu veux, répondit-elle, touchée.

— Vous savez, elle n'est pas ma mère propre.

Claire fit une mine surprise. Alors, avant même qu'elle le lui demandât, cherchant ses mots, appuyant sur les passages tristes, Rosaire lui conta son enfance, la mort de sa mère, le découragement du bonhomme; et puis l'arrivée de la Dubuc.

Aux deux côtés de la route le sol inculte, semé de roches énormes et de plus petites, montait par houlès jusqu'à se perdre sous les paquets d'aulnes et d'arbres à résine établis en étagères. S'il se faisait une éclaircie dans le feuillage, on apercevait plus loin le dos bosselé des Laurentides sur qui l'ombre des nuages jetait de larges taches mouvantes. On approchait du village. Les oreilles de Ben dansaient vis-à-vis des maisonnettes groupées au bout de la route, à huit arpents loin. Le clocher brillait.....

On arrivait aux premières maisons du village, espacées les unes des autres. Une charrette venait en sens contraire; l'homme s'y tenait debout.

— Bonjour, Tit-Noir! lança Rosaire avec un trémolo d'orgueil dans la voix.

— Salut, répondit l'autre en rajustant son chapeau de paille.

Il resta retourné jusqu'à ce que le boghei fût arrêté en face de chez Jobin. La belle visiteuse descendit.

— Damné chanceux! pensa Tit-Noir.

La façade du magasin général était peinte en vert. Sur la vitrine de droite, derrière laquelle s'étalait de la verrerie commune, on lisait le nom du marchand. Les lettres, en peinture blanche, s'écaillaient par endroits. Ceux qui ne faisaient que traverser le village restaient sous l'impression que le monsieur s'appelait J. B. JOBIN et conjecturaient sur ses ancêtres. L'autre vitrine présentait, en caractère moins hauts: SALADA TEA. Rosaire ouvrit la porte à carreaux dont le loquet

était lâche. Une grêle clochette tinta au-dessus de leurs têtes. Jobin, crayon sur l'oreille, déroulait de l'étoffe sous les mains fureteuses d'une cliente.

— oui, c'est en plein ça qu'il vous faut. Combien, vous dites? Trois verges?

— Deux! rectifia la dame, tournant les petites oreilles de sa bourse en cuir rogné.

Mme Nantel tambourinait sur la vitre à niveau du comptoir, où se répartissaient les bonbons à la cent. Rosaire, près de la porte, à côté de l'évier rouillé, attendait. Une odeur d'étoffe et de vernis tapissait la pièce. Devant la fournaise Tortue accroupie au milieu, un crachoir plat ouvrait sa gueule répugnante, pleine de bouts d'allumettes et de bagues de cigares disjointes. Les boîtes de conserves, inégales et de toutes couleurs, se tenaient sur les tablettes derrière le comptoir, épaule contre épaule comme les cadets d'une école militaire. Les tablettes du mur opposé, plus doux à l'œil, étaient rembourrées de lustrine, d'indienne et de flanelle. Casseroles, parapluies, haches, baquets, pelles à main, chapeaux de paille, tout un méli-mélo d'articles restait pendu contre le mur du fond, autour d'une porte battante. Mme Jobin, en matinée en pois verts, parut. On distingua derrière elle, par l'entrebâillement de la porte, un coin de poêle qui fumait, et une chaise droite, sur le plancher jaune. Un enfant pleurait....."

Mme Nantel achète deux boîtes de chocolat "qui n'en reviennent pas d'étonnement". On sort.

"On fit le tour du village, c'est-à-dire on alla jusqu'au bout de la rue principale, sans hâte, au pas... Ici demeurait le ferblantier, avec la traditionnelle paire de ciseaux dessinée sur une pancarte. On passa devant l'hôtel Canada, tenu par le frère du maire, une façade longue, carrée, percée à distances égales de plusieurs fenêtres qui dénombraient les chambres. Au rez-de-chaussée s'allongeait un châssis vitré où, derrière, deux hommes en train de causer, Mme Nantel devina le nom LOISELLE. Trois maisons plus loin se trouvait une mesure abandonnée, la famille qui l'habitait jadis étant partie pour les filatures de la Nouvelle-Angleterre; en face, une cheminée se dressait encore sur des ruines calcinées. D'autres habitations suivaient, dont le perron de quelques-unes, mal peintes, faisait mine d'envahir le trottoir de bois. Plusieurs avaient tout de même un brin de coquetterie. Blanches, plus reculées de la rue, elles montraient une galerie basse, munie de deux ou trois chaises, et dans les fenêtres une rangée de boîtes de conserves où vivotaient des géraniums...."

De temps en temps le bras d'une femme remuait un rideau, et Claire voyait apparaître un visage d'enfant aux joues gonflées, qui collait sa bouche contre la vitre. Ou bien, quelque chien, sortant de dessous la galerie, survenant du fond d'une cour, venait aboyer près des roues, sans malice, par désœuvrement. Chaque porte avait son image du Sacré-Cœur, en tôle, et de toutes les cheminées montait une fumée paisible qui bientôt se désagrégeait dans le ciel bleu.....

— Comment, demanda Claire, vivement, vous n'êtes jamais allé à Montréal?

— Eh! non... répondit le jeune homme en fuyant les yeux de Mme Nantel.

— Alors, qu'est-ce qui vous fait croire que c'est beau?

— Bien, j'ai vu des images, des cartes postales. Je ne suis pas un fou non plus, quand je vois les *habillements* des gens de la ville.

Les pantalons de Rosaire, étroits du bas et tirés par le genou, découvraient une chaussette de coton qui disparaissait sous la languette tordue de la chaussure rouge. Claire releva l'œil. Avec la demeure de Jos. Parent, c'était la fin du village. Au-dessus de la porte on lisait, sur une planche clouée: CHARTIER...

Mme Nantel, d'un geste machinal, se prit à ouvrir l'une des boîtes de chocolat... La forge était muette pendant le dîner du patron. Une *barouche* attendait. Claire ne vit rien d'autre. Mais sale, nu pieds, assis sur le pas de la porte à coulisse, un petit pauvre était là. Tout en maniant négligemment un vilbrequin hors d'usage, il regardait venir la voiture. Rosaire, à qui Claire présentait la boîte, ne prit pas moins d'une minute à découvrir le plus petit morceau.

— Bouh! fit Mme Nantel en jetant loin d'elle celui qu'elle avait pris, c'est du fer que j'avais sous les dents!

Rosaire sentit grandir d'une coudée l'étonnement respectueux où le tenait cette femme. Mais il avait besoin de se convaincre qu'il n'était pas ébloui. Alors, ne sachant que dire, il mit Ben à son trot du dimanche.

Derrière eux le petit pauvre se levait.

Et il s'approcha de la route. Les mains dans les poches, le regard ailleurs, d'un coup d'orteil, puis d'un autre, puis d'un troisième, il amena le morceau de chocolat jusqu'à la porte de la forge, parmi les ferrailles recroquevillées. Il se rassit. Ayant ramassé un caillou qu'il fit jouer dans sa main, l'enfant se mit à siffler d'un air indifférent. Il se pencha de nouveau, ramassa ce qui devait être un autre caillou. Mais cette fois il disparut derrière la *barouche* la tête penchée comme quelqu'un qui examine les roues."

Nos Abonnements d'Etrennes

Les abonnements d'étrennes ont toujours été très populaires, et nul doute que cette année, plus nombreux encore seront ceux qui voudront offrir comme cadeau de Noël ou du Nouvel An, un abonnement de LA REVUE MODERNE aux amis et parents auxquels ils veulent offrir un cadeau d'ordre intellectuel.

Cette étrenne sera la bienvenue par toute la ville, comme à la campagne. Rien ne vaut un souvenir symbolisé par un livre. Or, LA REVUE MODERNE, c'est douze livres de lecture aimable, instructive, et ce qui ne gâte rien, essentiellement canadienne.

Chaque donateur ou donatrice d'un abonnement d'étrennes de LA REVUE MODERNE peut nous confier sa carte de visite, accompagnée de ses souhaits, et nous aurons le soin d'attacher cette carte à la Revue qui sera envoyée sous une enveloppe spécialement préparée à cette fin.

Faites-nous parvenir ces abonnements au plus tôt, afin d'éviter les erreurs qui peuvent surgir dans la hâte des derniers moments.

L'Art d'Embellir la Vie

Par GABRIELLE LANGELIER

Les Fleurs dans la Maison...

LORSQUE nous avons des amis bien chers, nous aimons à les avoir près de nous, et à les voir souvent. Pourquoi ferions-nous autrement avec les fleurs qui sont aussi nos amies? Les fleurs sont belles au jardin, mais il faut aussi en orner l'intérieur de nos foyers, qu'elles rendent plus intimes, moins froids et plus accueillants. Malheureusement, plusieurs se privent du plaisir de décorer leur "home" parce qu'il existe un faux préjugé, qui veut, que les fleurs soient pour les gens fortunés. Il est vrai qu'il y a des fleurs très dispendieuses, mais elles ne conviendraient pas pour décorer la plupart des appartements de nos demeures, et elles sont loin d'avoir le charme de certaines fleurs, qui se font aimer pour leur grande simplicité. Les orchidées, les camélias, les lis, etc., sont pour les palais; tandis que les marguerites des champs, les pois de senteur, les tulipes, les roses, les muguet, les violettes, les pensées, les pâquerettes, les soucis (calendula), les oeillets, les reines-marguerites, les capucines, les pieds-d'alouette, les glaïeuls, les dahlias et une quantité infinie, conviennent à nos foyers qui ne sont pas des palais, mais où nous aimons à vivre et où nous sommes heureux.

Les vases jouent un grand rôle dans l'effet décoratif et artistique des fleurs. Les plus simples sont toujours les plus jolis. L'argent, le cuivre, le cristal, les porcelaines de couleur, ainsi que les paniers d'osier conviennent bien à presque toutes les fleurs. Les récipients ornés de fleurs ne font jamais bon ménage avec les fleurs naturelles. Comment voulez-vous que ces pauvres fleurs peintes puissent figurer près des autres? Il faut aussi éviter de mettre plus de fleurs que ne peut contenir le récipient. Des fleurs enfouies dans un vase, sans souci de leur bien-être et de leur effet artistique, font toujours peine à voir. Lorsque nous disposons corbeilles, vases et paniers, il faut les placer de manière qu'ils soient vus d'en haut plutôt que d'en bas. En disposant les fleurs dans un vase, il faut les choisir à différents stades de leur maturité; il faut essayer d'imiter l'effet produit par la plante, qui porte en même temps des fleurs épanouies, des demi-épanouies et des boutons. Il va sans dire que les fleurs de haute taille sont destinées au long vase, panier de plancher, haute corbeille et pour produire des effets dégagés.

Tandis que les fleurs de taille moyenne sont toutes désignées pour les effets massés, les bols, et les petites corbeilles.

Maintenant je vais donner ici quelques détails pour des centres de table:

Décoration de pois de senteur mauve et rose, avec petite fougère, se servir d'un vase très bas en poterie verte. Si on le veut on peut ajouter quatre petits vases remplis des mêmes fleurs, à chaque coin du centre.

Une autre jolie décoration pour centre de table: Remplir une corbeille d'osier (couleur naturelle) avec des narcisses jaunes, des tulipes bronzées et quelques violettes pour masser la base des fleurs.

Maintenant, passons à une combinaison pour le vivot: Panier bas en osier avec des reines-marguerites mauves et des soucis jaunes et quelques giroflées roses, comme verdure, de la mignonnette.

Il n'y a rien de plus gracieux qu'un vase en cuivre élané, avec une seule rose rouge,

le tout dans cet arrangement dépend de la qualité de la rose.

Les pavots d'Islande sont très jolis, lorsque nous les disposons sans aucun feuillage dans une poterie noire. Pour les conserver longtemps, il faut brûler le bout de leur tige, ce même traitement convient aux dahlias.

Toutes les fleurs se fanent beaucoup moins vite, si nous les mettons quelques heures au froid et à l'ombre avant de les disposer dans les vases. Ceux qui ont une glacière peuvent les y mettre quelques heures avant de s'en servir.

Rien n'égale les fleurs pour égayer un foyer; bien souvent, la présence d'une seule fleur, peut faire oublier bien des misères.

Les Bulbes

Octobre passe à peine, et il est temps de dire avec le poète Muselli:—

"Le vent dans le jardin dépouille les corbeilles;
"La lumière qui fuit remporte ses couleurs;
"Et l'allée abandonne aux dernières abeilles
"Les restes de l'été qui traînent sur les fleurs."

Le jardin voit ses fleurs agoniser une à une. La terre se durcit et se blanchit. Les feuilles se traînent et se tordent péniblement, elles semblent crier grâce, demander encore quelques jours de soleil, de vie. Mais, rien ne peut arrêter les éléments des saisons. La nature suit son cours. Il ne nous reste qu'à nous incliner devant l'ordre établi par la volonté de Dieu. Le mieux que nous ayons à faire est de préparer les beautés de demain, qui réfléchiront notre jardin dès que les premiers rayons du soleil printanier reviendront nous réchauffer et nous faire revivre. Pour arriver à ce but, il nous faudra planter d'ici à la mi-novembre, tous les bulbes et les plantes bulbeuses, à l'exception du glaïeul qui ne se plante qu'au printemps, ainsi que les tubercules de bégonias tubéreux et les dahlias. Tout le reste se plante en automne.

L'abbé Provencher nous explique pourquoi les bulbes se plantent à l'automne, en nous définissant ce qu'est un bulbe. Il nous dit que le bulbe appartient plutôt à la tige qu'à la racine, puisqu'il porte des bourgeons et des feuilles, et qu'il donne naissance à des racines. Le bulbe n'est, à proprement parler, qu'un rhizome plus arrondi, plus charnu ou plus épais, qui donne naissance à des racines dans sa partie inférieure, et à des feuilles dans sa partie supérieure. Durant l'hiver, la plante qui est dans le bulbe, vit aux dépens de ce dernier, qui lui fournit sa nourriture. Le bulbe demande une époque de repos, durant laquelle la fleur et ses alliés commencent à se former. Les plantes bulbeuses ont le très grand avantage d'être variées, de fleurir à une époque très hâtive, quand le jardin est nu et inhabité, et de disparaître dès que leur beauté est passée.

Presque tous les bulbes se plantent à l'automne, pendant leur état dormant. Au printemps, dès que le soleil revient, leur beauté sans égale reflue le jardin. Leur culture est relativement facile. Toutes les plantes bulbeuses aiment un sol assez riche en humus. Cependant, il faut être très prudent, et ne pas les mettre trop en contact avec une fumure trop fraîche. Si l'on emploie de l'engrais animal, il faut le choisir bien pourri; si on ne peut pas l'avoir vieux, il vaut mieux se servir

d'os broyé (bone-meal). Il faut aussi que le terrain soit bien drainé. Ils aiment aussi beaucoup de soleil. Une protection contre les grands froids est absolument nécessaire. Un paillis provenant d'une litière de cheval, est un abri sans égal. Pour les espèces très hâtives telles que: les crocus (saffran), les scillas (scilles), les chinodoxas et les narcisses, il faut enlever le paillis dès que les premiers rayons du soleil se font plus chauds, vers le commencement d'avril. Les autres: tulipes hâtives, Cottage et Darwin, peuvent être abritées un peu plus longtemps.

Les narcisses et les tulipes peuvent se cultiver en différentes catégories et en différentes variétés. La liste suivante peut convenir pour les jardins d'amateurs et les jardins ruraux: Parmi les narcisses, j'aime beaucoup les: "King Alfred" d'un beau jaune doré, "Emperor" jaune clair, "Victoria" jaune et blanc, "Poeticus" blanc, avec œil orange. Chez les tulipes hâtives simples et doubles, fleurissant en même temps que les narcisses, les meilleures variétés doubles sont: "Murillo" blanc rosé, "Boule de Neige" blanche, "Safrano" rose thé ou saffran, "Imperator Rubrorum" rouge, "Couronne d'Or" jaune. Parmi les simples: "Pottabakker Scarlet" rouge, "Pottabakker White" blanche, "Rose Luisante" melon d'eau, "Duchesse de Parme" rouge strié de jaune. Au commencement de juin, nous avons les "Cottage" dans les variétés: "Fairy Queen" ambre et saumon, "Avis Kennicott" jaune doré, "La Merveille" saumon, "Cottage Mais" rose pâle. Pour terminer la liste, la fin de juin nous donne les "Darwins", dont les suivantes sont quelques-unes des plus belles: "Pride of Haarlem" rouge carmin, "Clara Butt" saumon, "Reverend Eubank" et "Remembrance" héliotrope et mauve, "Farcombe Sanders" et "Isis" rouge brillant, "La Tulipe Noire" rouge sang presque noir, "Margaret" rose mauve, etc., etc., etc.

Les hyacinthes sont un peu trop délicates pour endurer nos rigoureux hivers. A certains endroits, quand elles sont bien protégées, elles peuvent réussir. Mais comme règle générale, il vaut mieux la cultiver comme plante de maison. Elles sont les fleurs par excellence pour décorer et égayer nos intérieurs rendus sombres par les longs mois d'hiver. Leurs bulbes se plantent individuellement dans des pots, ou encore en groupe dans des boîtes ou des grands pots. La terre doit être riche, noire, assez compacte, sans toutefois, être glaiseuse et dure. La fin d'octobre est le meilleur temps pour les empotter, si nous voulons avoir une floraison hâtive. Après l'empotage, il faut mettre les pots dans une cave noire et les tenir constamment humides. Lorsque le feuillage a atteint quatre à cinq pouces, les pots doivent être montés dans la maison; on les met dans un endroit ombragé jusqu'à ce que le feuillage ait une teinte bien verte, c'est-à-dire, pour une huitaine de jours. Après cela, leur donner beaucoup de soleil et des arrosages fréquents. Il est bon de tenir les pots humides; l'hyacinthe est une des seules plantes qui profitent de l'humidité aux pieds.

Rien n'est plus agréable en hiver quand il fait froid dehors, et que la nature est en furie, que de posséder quelques-unes de ces jolies fleurs près de nous. Leur haleine parfumée semble nous réchauffer et nous apporter une brise printanière, qui nous fait oublier la neige et ses misères.

GABRIELLE LANGELIER.

N.B.—Pour tous renseignements concernant la culture des fleurs et des arbustes, s'adresser à Mademoiselle Gabrielle Langelier, Station Expérimentale, Cap Rouge, P.Q.

A TRAVERS TOUT

LES HEUREUSES NOMINATIONS

D'abord, celle de M. Lorenzo Prince, qui n'a jamais perdu dans l'honorable confrérie des journalistes la place de bon camarade, et d'excellent directeur qui le rendait si précieux dans les cadres. Nul n'a jamais su mieux que lui se faire obéir, et servir plus intelligemment les intérêts du journal, sans autrement se soucier de ceux des patrons... qui ont tout de même bénéficié copieusement de toutes ces qualités d'initiative, d'invention, de belle humeur, de flair journalistique et de metteur en scène magnifique où chaque figurant jouait un rôle palpitant. On ne s'ennuyait pas, ce temps-là, dans les bonnes salles de rédaction, aux heures, où chacun sortait sa bouffarde, et la bourrait de tabac du pays, non parce qu'il sentait mauvais mais parce qu'il coûtait bon marché... Quel temps c'était tout de même! Voilà aujourd'hui notre glorieux Prince du journalisme qui occupe d'augustes fonctions, et des fonctions qu'il saura tenir, non-seulement avec une parfaite dignité, mais avec une intelligence aiguisée par une sensibilité psychologique naturelle que des études ardemment suivies ont naturellement orientée vers la perfection.

Nous souhaitons à l'excellent camarade d'antan, au cher ami de toujours les récompenses que méritent les gens d'esprit avec lesquels on peut bien mettre les doubles rations, étant donné qu'ils deviennent de plus en plus rares.



M. Gustave Comte, journaliste, récemment élu secrétaire de la Commission des Tramways.

Puis une autre, qui a eu son petit retentissement heureux dans le corps journalistique, en apportant la nouvelle de la nomination de M. Gustave Comte, à la charge de secrétaire de la Commission des Tramways, où il saura rendre des services de premier ordre. Ceux qui répétaient sur tous les toits que le journalisme menait à tout, pourvu que l'on en sorte commencent à s'inquiéter en voyant notre Gustave, le plus courtois de notre confrérie qui menaçait de ne pas s'en aller, mais notre cher confrère déserte! Il quitte nos bancs, mais je suis sûr qu'il ne trouvera pas son fauteuil, aussi moelleux que cela, et que ce journaliste qui n'a jamais quitté la bataille va regretter parfois l'activité contre laquelle, pourtant, il pestait congrûment.

Nous le félicitons et de tout notre cœur, nous souhaitons qu'il devienne heureux dans une existence bienheureuse, et nous lui défendons bien de se creuser la cervelle pour "dégager" la circulation! Qu'elle s'emmêle, s'embrouille, s'entortille la circulation. Fini de faire de l'esbrouffe, de s'inquiéter, de courir après les écrasés, de relever les renversés, de questionner les témoins, et de rechercher les criminels! Fini, ce métier assommant! Mon bon Gustave, cher et aimable camarade, vivez tranquille, heureux, satisfait!

Tout ce qui vous arrive d'aimable, nous vous l'avons vu gagner à la peine, et sans perdre le sourire jamais!

LA FRANCE ET NOUS...

D'un geste charmant, la mère-patrie vient de resserrer encore plus étroitement les rapports d'amitié et de confiance qui, notamment depuis quelques années, s'établissent entre la grande et la petite France, par de nombreux échanges de communiqués qui ont paru surtout intéresser la profession médicale. Les derniers congrès ont été remarquables par la qualité des hôtes, par le choix des programmes, et par la généreuse hospitalité et la courtoisie, qu'ils auront reconnue, parce que, toute française, ceux qui, de là-bas, sont venus connaître le grand pays des neiges, pays perdu... Ils ont bien senti, ces grands hommes de la science médicale, ces lumières du monde scientifique, que nous avions gardé en nos âmes inoubliables un amour qui était quelque chose de neuf et que l'on ne voit croître ailleurs que sur le sol canadien-québécois.

Depuis, ils se sont souvenus de leurs confrères du Canada, et récemment, lors des élections du bureau des médecins de France, ils ont offert un siège de directeur à M. le Docteur Albert LeSage, de Montréal, Chevalier de la Légion d'honneur, l'un de nos plus savants praticiens, et l'âme dévouée de tous les mouvements qui tendent à faire progresser la science en ceps.

Nous tenons également à signaler le fait qui les honore du choix de M. le Docteur Desloges et de M. le Docteur



M. le Dr. Albert LeSage, Chevalier de la Légion d'honneur, à qui la Société Médicale de France vient d'offrir un siège dans son bureau de direction.

Archambault, tous deux de la Légion d'honneur, qui ont été choisis comme rapporteurs pour le prochain congrès médical de Nancy.

Et souhaitons que cette entente qui s'accroît entre les scientifiques de nos deux pays, s'étendent et rapidement entre nos gens de lettres, poètes et prosateurs et cimentent indissolublement l'entente de nos esprits comme de nos cœurs.

MADELEINE.

LA COMEDIE FRANCAISE A MONTREAL

La Compagnie de Madame Gabrielle Dorziat et de M. Victor Maury, sous la direction immédiate de M. J. A. Gauvin, et sous l'administration Cardinal, interprète en ce moment, dans la grande salle du théâtre Saint-Denis, des pièces du meilleur choix devant des "auditoires" aussi nombreux que bien choisis. Le vieux cliché est si vrai que le voilà qui tombe sous notre plume tout naturellement, et on nous pardonnera de l'utiliser pour apprendre à tous ceux qui en pourraient douter, qu'il y a assez de public intelligent, tant à Montréal qu'à Québec et dans toute la province pour comprendre et apprécier des artistes de belle qualité qui mettent leur talent au service de la cause dramatique française avec un absolu dévouement. M. Gauvin exerce le choix de ses artistes, avec le plus grand souci, et dans la troupe qui séjourne actuellement dans notre ville nous ne comptons que des amis, qui nous laisseront le regret de les avoir trop peu longtemps gardés, et dont nous souhaiterions souvent le retour en la terre canadienne.

M. Gauvin rêve d'une grande tâche: implanter une saison permanente de Comédie française avec toutes les chances de réussite. Il arrivera à son but, parce qu'il possède la meilleure vaillance, celle qui résiste, et s'arcboute devant les tâches difficiles, et sans s'émouvoir jamais, grâce à la tenacité d'un tel impresario et à sa spirituelle endurance, de Montréal partiront chaque année, les tournées françaises pour la Province et même l'étranger, avec des troupes bien homogènes où s'affirmeront des vedettes de belle grandeur surgies des cadres bien dressés.

Les Antilles

A moins de deux jours de New-York, les Antilles offrent à ceux qui veulent fuir les rigueurs de l'hiver canadien, le charme d'un climat tropical. En janvier et février, on peut y prendre des bains de mer sur des plages bordées de superbes palmiers qu'agite une brise douce et embaumée.

Chaque hiver, le Pacifique Canadien organise des croisières aux Antilles qui remportent beaucoup de succès. L'itinéraire comporte des escales aux Bermudes, à Nassau, Kingston, La Havane, Porto-Rico, San-Juan, Cristobal, Panama, La Guayra, Trinidad, etc.

Cet hiver, le "Montroyal" fera les deux croisières du Pacifique Canadien, par tant de New-York à la fin de janvier pour la première et à la fin de février pour la deuxième.



Concours Mensuel de La Revue Moderne

10 Prix en Argent

Tous peuvent y participer

La présente édition de LA REVUE MODERNE porte un numéro à la couverture.
Conservez votre Revue, car elle porte peut-être le numéro gagnant.

Surveillez la couverture de la Revue Moderne chaque mois

Lecteurs et Amis de La Revue Moderne:

Afin d'encourager les lecteurs de LA REVUE MODERNE à continuer de la lire régulièrement, et d'inciter les personnes qui l'achètent de temps en temps seulement à la lire chaque mois, nous faisons un concours mensuel, où il est donné dix prix en argent.

Tout le monde peut participer à ce Concours, abonnés réguliers et ceux qui achètent LA REVUE MODERNE chez leur marchand de journaux. Chaque copie de LA REVUE MODERNE sera numérotée, et ces numéros seront tirés au sort par une personne désintéressée qui sera priée de choisir dix numéros qui seront publiés dans LA REVUE MODERNE du mois suivant.

Les numéros gagnants de la ville de Montréal, pourront se présenter à nos bureaux avec LA REVUE MODERNE portant le numéro proclamé, afin de recevoir le montant attribué à ce numéro.

Les personnes en dehors de la ville, pourront nous envoyer sous pli recommandé le numéro de LA REVUE MODERNE qui portera le numéro gagnant et nous leur ferons parvenir sans retard le montant en argent auquel elles auront droit. Si le numéro retourné est détérioré, nous nous engageons à le remplacer.

Après réclamation des personnes qui auront gagné un prix, les noms de celles-ci seront publiés dans notre Revue.

Ne manquez pas de dire à vos parents et amis de retenir chez leur marchand de journaux, les copies de LA REVUE MODERNE chaque mois, ou d'envoyer immédiatement au bureau de LA REVUE MODERNE, le montant de \$2.00 pour une année, ou de \$5.00 pour trois ans d'abonnement. Etats-Unis: \$3.00 l'an, \$5.00 pour deux ans.

Ne manquez pas de vous procurer LA REVUE MODERNE chaque mois. Vous pouvez gagner un ou plusieurs prix.

RESULTATS DU CONCOURS MOIS D'OCTOBRE

Les numéros de LA REVUE MODERNE ayant été tirés au sort, les numéros gagnants sont les suivants:

1er Prix.....	\$10.00	No 8907	6ième Prix.....	\$1.00	No 12222
2ième "	5.00	No 9302	7ième "	1.00	No 19957
3ième "	3.00	No 17300	8ième "	1.00	No 14558
4ième "	2.00	No 10501	9ième "	1.00	No 16699
5ième "	1.00	No 18999	10ième "	1.00	No 13348

LES PRIX

Premier Prix.....	\$10.00	Sixième Prix.....	\$ 1.00
Deuxième Prix.....	5.00	Septième Prix.....	1.00
Troisième Prix.....	3.00	Huitième Prix.....	1.00
Quatrième Prix.....	2.00	Neuvième Prix.....	1.00
Cinquième Prix.....	1.00	Dixième Prix.....	1.00

Spécial: UN VOYAGE A QUEBEC

LA REVUE MODERNE, termine ses Concours Mensuels en faisant un Grand Tirage de tous les numéros parus depuis le mois de septembre. La personne détenant le numéro gagnant pour ce Prix Spécial aura droit à un superbe voyage de Montréal à Québec. Avis donc, à ceux qui reçoivent ou achètent LA REVUE MODERNE, de conserver les numéros de septembre, octobre, et novembre. Vous détenez peut-être le numéro gagnant.

A noter que vous pouvez gagner le Prix Spécial et aussi un des Prix Réguliers.

Les personnes qui ont gagné des prix sont priées de les réclamer sans retard.

Adressez toutes communications à

La Revue Moderne

198 rue Notre-Dame Est

Montréal, Qué.

QUELQUES NOTES...

Par JACQUES HARDY

Heureuses innovations!

Le théâtre Saint-Denis a récemment mis à l'affiche de son écran cinématographique, un splendide film français avec Rod. Larocque, et la toute belle artiste Huguette Duflos, l'une des grandes étoiles du cinéma de France. Ensuite ce fut le "Capitol" avec Emil Jannings qui nous apporta un film allemand, si vous voulez, mais encore plus, européen, et d'une intensité et d'une simplicité qui entoure la vie dans tous ses détails, et lui donne, de par l'admirable talent de Jannings une émotion tragique que nous n'aurions pas soupçonnée voir défiler sur l'écran, où se trémoussent nos pauvres étoiles américaines. Nous en avons maintenant "soudé" de ce film américain qui est, nous affirment certains journaux de là-bas, de plus en plus déprécié sur les marchés européens, et puisque les artistes de là-bas entreprennent l'article dit d'importation, nos directeurs de salles de spectacle auront tout à gagner à faire des arrangements pour nous procurer des films actuellement en préparations, et soignés avec ce souci du détail et de la vérité qu'ignorent trop souvent les directeurs de films américains. Parmi ces films actuellement sous pression, il convient de signaler "Le Roi Lépreux" qui se situe en Chine, et est le résultat d'études de M. Jacques Feyfer, sur ce pays, et dans lequel l'on retrouvera les merveilleux artistes de "L'Atlantide" de M. Pierre Benoit. Un autre écrit sur les derniers jours du Tzar Nicolas et de ses enfants nous dira les détails d'une histoire trop près de nous, pour n'être pas rigoureusement vraie, enfin M. Jean Epstein, le jeune et intellectuel réalisateur a commencé la "Glace à trois faces" de M. Paul Morand. Des extérieurs d'un luxe raffiné promettent un régal à tous ceux qui ont le goût des spectacles exquis, sans compter l'intérêt intense qu'offre le sujet aussi brillamment enveloppé. Allons, messieurs du Capitol et du Palace, si la fortune vous intéresse, renouvelez de plus en plus vos spectacles, et cherchez de plus en plus dans les cinémas français, anglais, italien, et même allemand (quand il ne se mêle pas de propagande intempestive), les films qui feront de vos salles, des endroits uniques de récréation intelligente et artistique. L'Amérique nous a fourni récemment avec Pola Négri, travestie en toute autre chose qu'une ingénue française, amoureuse d'un allemand pendant la guerre, un spectacle vilain comme influence qui nous a pour le moins surpris sur un écran canadien.

Dans un récent Concours

Ouvert par MINERVA à ses lecteurs nous trouvons des princesses appelées à régner éphémèrement: Princesse des poètes: Jeanne Catulle Mendès qui l'emporte sur la Comtesse de Noailles par un vote de 777 voix sur 611. Colette est nommée princesse des lettres avec 600 votes sur Mme Jeanne Catulle-Mendès (207). L'on peut tout de même conclure que cette dernière rallie le plus fort suffrage dans les lettres féminines françaises, à l'heure qu'il est. Mme Jeanne Blanchet est nommée princesse de la mode, et Mme Jeanne Lanvin, celle de la couture. Les princesses de Cinéma sont classées dans l'ordre suivant: Huguette Duflos: 516 voix; Lucienne Legrand, 219 voix; Arlette Marchal, 112 voix; la Princesse de la danse est Carlotta Zambelli avec 642 votes. La Princesse du théâtre est Mme Cécile Sorel avec 435 voix. La Princesse du Chant est Mlle Marthe Chenal, suivie de très près par Mme Vera Sergines. Mistinguett se classe, avec mille votes, princesse du Music-Hall, Suzanne Lenglen devient princesse des sports avec 1,016 voix; princesse de la peinture: Hélène Dufau; princesse de la sculpture: Geneviève Granger; Mme Curie (259 votes, devient princesse de la Science; princesse de la musique: Nadia Boulanger; princesse du journalisme: Miranne-Marcelle Defins. Madame Catulle-Mendès est aussi élue: princesses de la Critique; Princesse de l'éloquence, princesse de la Bonté. Et cette royauté semble encore la plus belle!

Dans quelques siècles...

Un professeur de Yale prédit que dans quelques siècles, il n'y aura plus de femmes jolies, non plus de femmes intelligentes, rien que ça. Et ce fait monstrueux sera dû à la diminution de la naissance chez les membres de la classe élevée... Mais il ne naît pas que des femmes dans la classe élevée, ni que des femmes belles et intelligentes. Il y surgit aussi des hommes, ceux-là seront-ils également laids et bêtes? d'après M. le professeur Ellsworth de Yale, qu'endosse M. Léon F. Whitney, secrétaire exécutif de la "Eugenics Society of America". Ce secrétaire exécutif, dans une telle société, me laisse rêveur... En fait de naïveté on sait très bien que l'Amérique tient à ce monopole que personne ne tente d'ailleurs de lui contester. Les deux "éminents" professeur et secrétaire, déclare donc urgent que quelque chose soit fait pour que la puissance créatrice, artistique et imaginative de la nation ne soit pas à jamais perdue!!! Et ils se mettent à deux pour énoncer de telles prédictions. Mais la classe créatrice qui crée sans s'embarasser des ennuis et des sacrifices que provoquent les naissances nouvelles, est-ce que par hasard, elle ne produit que des enfants laids et médiocrement intelligents. Est-ce que dans ce pays de la plèbe par excellence, les individus qui l'ont le mieux illustré ne sont pas de leurs prétendus nobles du Mayflower. Allons donc, cessez d'ennuyer les gens avec vos stupides théories, et espérez en votre foule qui saura toujours suppléer aux insuffisances de votre maigre aristocratie. Puis cessez de penser à l'argent pour songer à l'amour, le bel et désintéressé amour, celui-là seul qui met au monde les beaux et intelligents enfants des deux sexes!

Personne n'a oublié...

La jolie et charmante Geneviève Bianqui, qui, à l'aurore de sa vie littéraire, passa comme l'un des meilleurs professeurs de littérature française dans la Chaire du Collège Royal Victoria. Les journaux de France nous apprennent que Mademoiselle Bianqui qui a pourvu depuis son départ du Canada qu'elle aimait, une carrière brillante, vient de remporter le Prix Borden, avec une œuvre des plus remarquables sur la Poésie Autrichienne. Nous adressons à notre chère et brillante amie nos plus vives félicitations.

Pour les droits féminins

Le droit de vote de la femme a trouvé

Christie's

BISCUITS

Une pureté et une qualité si bien démontrées et reconnues que nulle imitation ne peut les améliorer.



ARROWROOT

Au magasin ou au téléphone, demandez toujours les

Biscuits de Christie

Excellence de Qualité depuis 1853

en pleine chambre française des défenseurs de choix, et un groupe parlementaire vient de s'instituer qui a pour directeur, M. Louis Proust, radical-socialiste, M. Pierre Etienne Flandin, ancien ministre de la gauche républicaine démocratique, M. René Richard, radical-socialiste. L'initiative qui vient de M. Proust, député d'Indre-et-Loire est hautement appréciée par toutes les associations féministes de France. M. Proust, joli garçon, jeune et sympathique est féministe par conviction et par esprit de justice. Le nouveau groupe parlementaire compte en France des adhérents nombreux et fervents.

L'Institution démodée du Jury

L'institution désuète et souvent funeste s'il en fut, rencontre en France, en ce moment, des adversaires qui finiront bien par débarrasser ce pays bien pensant et innovateur passionné de la plaie du jury. Espérons que le Canada suivra, s'il ne précède la France, à remplacer ce régime désastreux par un Conseil de Juges qui saura mieux que tout autre décider de la vie humaine. Citons quelques renversants acquittements rendus par des jurés français:

"Il y a quelques mois, le jury du Var a acquitté un homme qui avait, au cours d'une discussion d'intérêt, tué sauvagement sa fille, mère de deux jeunes enfants, en lui perçant la gorge avec une canne ferrée. Le crime accompli, tandis que la malheureuse femme râlait, l'assassin alla tranquillement regarder jouer aux boules. Il a été déclaré non coupable..."

A Toulon, un musicien de talent a été tué dans la rue par sa maîtresse parce qu'il refusait de divorcer pour l'épouser. La veuve pleure, la meurtrière aussi. Elle regrette son acte. Le jury acquittera.

Il y a quelques jours, on jugeait en Haute-Loire une femme qui avait empoisonné son mari avec de l'arsenic. Le crime

était patent. Le jury l'a acquittée.

A Marseille, un jeune professeur, d'intelligence remarquable et de grand avenir, a été abattu d'un coup de revolver à la tête par une jeune fille qui a d'abord nié puis avoué, en alléguant "qu'il avait mal parlé d'elle". Soyez sans crainte, le jury des Bouches-du-Rhône acquittera...

Et les crimes de toute espèce se multiplient. On tue pour voler, pour se venger, pour se débarrasser de quelqu'un qui vous gêne... On tue par haine ou par amour... On tue par sadisme, on tue pour rien...

Les crimes dits "passionnels" — comme si le crime n'était pas toujours inspiré par une passion quelconque! — arrachent des larmes à ces poires molles que sont les jurés... C'est l'accusé qu'on plaint, non la victime, qui, elle, ma foi! ne souffre plus... On n'ose pas encore exprimer publiquement des sentiments de sympathie à celui qui tua... Patience, cela ne peut tarder! A qui la faute? A nous tous.

Un simple vol à l'étalage est toujours puni par les juges, et c'est bien. Mais un assassinat ne l'est presque jamais, et c'est imbécile et odieux.

Quand un peuple en arrive à ne plus discerner le bien du mal, quand une sentimentalité absurde lui ôte le sens de la justice, quand il perd jusqu'à l'instinct de conservation et de défense dévolu aux animaux les moins intelligents, aux polypes les plus rudimentaires, il est mûr pour laisser la place à d'autres.

Qu'attendent les citoyens qui gardent encore un peu d'énergie et de bon sens pour demander la suppression du jury et la "correctionnalisation" de tous les crimes de sang, quels qu'ils soient?

Le jury peut se concevoir chez des peuples à forte discipline interne, où une molle sentimentalité ne prédomine jamais sur les faits ni sur la raison. Il peut donner de bons résultats chez les Anglo-Saxons, à qui nous l'avons pris. Chez nous, il est devenu un véritable danger public. L'expérience le condamne. Il faut le tuer ou il nous tuera."

Et la vérité qui éclate en France, n'éclate pas moins ici, avec cette différence que les criminels chez nous prennent trop souvent le large, — qui est le fait des criminels de bien des pays, mais ici ils le gardent le large, oh, la, la... Et puis quand ils sont arrêtés ils se trouvent des avocats qui connaissent l'ampleur du métier et des jurés que cela embête pour vous absoudre les pires criminels. Il n'y a encore que nos juges qui accomplissent avec intelligence et équité leur devoir, tout leur devoir dans nos cours criminelles. Et pour n'en citer qu'un: le Juge Charles-Avila Wilson.

La bonté est le **no man's land** de l'amour: un terrain nu, désert, ingrat, et où l'on reçoit des coups de feu quand on s'y aventure.

S'expliquer, c'est commencer à s'aimer moins.

Il y a de tout dans un pardon, sauf du pardon.

Les inconstants s'imaginent qu'il suffit de changer de femme pour avoir du nouveau. Ce serait trop beau!

Ne dites jamais à une femme: "Sois raisonnable." Elle prend ça pour une insulte.

VENISE

Pour fixer mieux encore la vignette qui orne si joliment notre page de couverture de novembre nous citons ces jolis vers que Madame Alphonse Daudet a consacrés à cette ville de la poésie par excellence: Venise:

*Vieux canaux, vieux palais et vieux ponts sur l'eau morte
Où des ombres s'en vont hâtives et drapées,
Si fièrement, et se posant de telle sorte
Qu'on croit voir aux haillons luire des blancs d'épées.*

*Cela passe et s'engouffre au coin de quelque porte,
Cependant que le flot, sur les pierres trempées,
Pleure et noircit de tout ce qu'il porte et rapporte
Les maisons, de mystère ancien enveloppées.*

*Ce n'est plus la Venise inclinant ses façades
Vers Saint-George enflammé d'un couchant toujours rose,
Et mirant des balcons, des toits, des colonnades*

*Au Grand Canal, où glisse, avec les sérénades,
La gondole qui porte, en ses voiles moroses,
Le deuil silencieux et persistant des choses.*

Mme ALPHONSE DAUDET.

Vers les Pays Enchantés

A l'exemple des Européens, qui à l'approche de la saison rigoureuse, fuient vers la *Riviera*, un nombre de plus en plus considérable de Canadiens prennent aussi l'habitude de se diriger pour leurs vacances d'hiver, vers les îles ensoleillées des Bermudes, si rapprochées de nos côtes. Comme preuve à l'appui de l'extension prise par l'essor vers les Bermudes, disons qu'en 1926, plus de trente mille Canadiens et Américains ont fait un séjour dans ces îles merveilleuses; et un progrès sensible, dans le service de la navigation, promet un record pour cette année.

Pour nous, les canadiens, un voyage aux Bermudes est à peu près l'idéal, car, outre qu'il nous aide à fuir pour quelque temps les rigueurs de notre climat, il est relativement court: De Halifax, ce voyage prend à peine soixante-douze heures; et il n'en faut pas davantage, pour passer de l'aridité de notre hiver à la luxuriante végétation d'un été des tropiques. On a quitté le Canada par une tempête de neige, et voilà qu'en moins de deux jours, grâce au Golf Stream, une brise tiède et parfumée nous apporte du printemps. Ce Golf de plus de trois cents milles de largeur, encercle complètement les Bermudes, réchauffant les vents froids qui leur viennent du Nord, et leur donnant ce climat égal et idéal qui fait de ces îles toujours vertes et fleuries un vrai coin de paradis terrestre...

Bien qu'on semble avoir tout dit sur les superbes paysages des Bermudes, sur le charme de leurs maisons de pierre de corail blanc, se détachant en lumière sur le feuillage sombre des cèdres et des palmiers, ce qui impressionne favorablement le visiteur canadien, c'est cette atmosphère des vieux pays que possèdent ces îles. Les Bermudes, en effet, n'ont rien perdu de leur attrait caractéristique. Dans leurs deux villes pittoresques: Hamilton et Saint-Georges, à douze milles de distance l'une de l'autre, on retrouve, dans les constructions basses et blanches, les échoppes miniatures, les rues étroites et les murs élevés qui encerclent les jardins, ce cachet de la vieille Angleterre. Dans les neuf paroisses, qui se partagent ces îles, la place de l'Eglise et l'Eglise elle-même, rappellent les villages anglais.

Comme toutes les Colonies britanniques, les Bermudes ont un gouverneur, lequel est présentement: Le Général Sir John J. Asser, dont l'affabilité a assuré à la vie sociale de ces îles un attrait incontestable. Les Bermudes ont aussi leur Parlement, le plus ancien des corps législatifs, des possessions britanniques. Une Garnison anglaise y est en permanence et son port vraiment important y amène de nombreux marins: l'uniforme des "Tom-mies" et les "Vareuses Bleues", s'y confondent, donnant à ses rues une attraction de plus. Dans le jardin public, à Hamilton, de fréquents concerts de musique militaire sont donnés pendant l'hiver, alors qu'un grand nombre de visiteurs promènent leur rêverie, à l'ombre des vieux arbres.

Ces dernières années, nombre de



Les aperçus sur la mer ont un éclat qui fascine.

Canadiens et Américains de la meilleure société se sont loués des *cottages*, et avec les milliers de visiteurs dont les hôtels regorgent, forment tout de suite une jolie Colonie.

A Hamilton comme à Saint-Georges, de nombreux hôtels et des pensions de famille peuvent recevoir de nombreux touristes, et les hôtels les plus somptueux ont aussi des salles de danse et de concert, où un programme continu n'est pas le moindre charme de la saison.

Les Bermudes offrent une grande variété d'attractions. Les sports en plein air y sont en honneur: Golf, Tennis, etc. C'est même sur ces terrains qu'on se dispute le titre de Champion de ces sports. Si on ajoute à cela l'attraction d'un champ de courses, sous la garde du *Shelly Bay Hunt Club*, et la présence du Gouverneur à cet événement social, on se rend compte facilement de ce que la

saison d'hiver aux Bermudes comporte d'attrait et de brio.

Que dire aussi des sports sur l'eau? ... Le canot et la voile y sont en honneur ainsi que le yacht; et les incursions dans des îles inconnues permettent à l'imagination de se donner libre cours; et les régates en cette saison hivernale sont un spectacle bien propre à captiver l'intérêt de la foule.

Ni chemins de fer, ni autos aux Bermudes, le cheval et la bicyclette seuls y sont de mise.

Les aperçus sur la mer ont un éclat qui fascine; aucun peintre n'a encore réussi à fixer les teintes changeantes de cet azur, de ce bleu tour à tour marine, saphir, indigo, turquoise, ou de ce ciel opalin, si varié d'aspects et de tons qu'il faut renoncer à le reproduire. C'est aussi un séjour de paix, et ceux qui le désirent y trouvent une place, où se reposer.

A peu près toute l'année, les fleurs les plus belles, les plus riches de tons et de couleurs, y poussent, prodiguant aux yeux éblouis leur éclatante beauté.

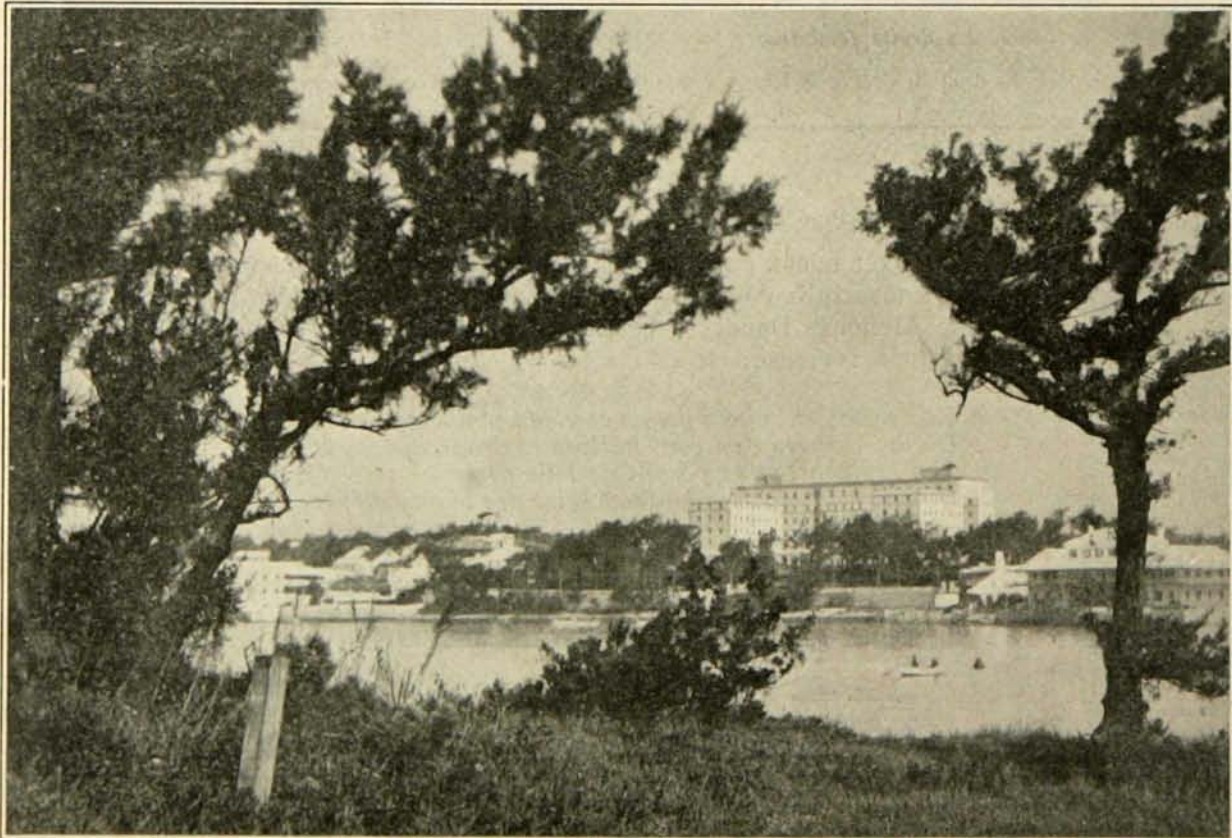
Au temps pascal, la pureté blanche des jardins est à voir, et les papillons et les plus beaux oiseaux, ces fleurs vivantes, font le charme de ces côtes ornées de cèdres séculaires.

Près de Saint-Georges, est la maison de "Tom Moore", le brillant poète Irlandais; "Walsingham House" garde dans son enceinte, le vieux calebasier, sous l'ombrage duquel le poète composa son fameux poème: *Bermuda*. Cette maison est la Mecque des touristes qui ne songent pas à s'étonner que ces lieux verts et boisés et ces eaux bleues aient pu inspirer le poète.

Que dire des grottes naturelles qui sont un attrait de plus? Ces cavernes de pur cristal peuvent rivaliser en beauté avec celles du Colorado et de la Virginie. C'est un lieu de féerie où l'électricité met la note superlative. C'est un long enchantement. Une arche de ce pur cristal que forment stalactites et stalagmites réunies, s'étend d'un bout à l'autre de l'une de ces grottes, et l'on peut se croire dans le domaine des fées. Une autre grotte renferme un lac circulaire surmonté d'un dôme de stalagmites enchevêtrées en groupes fantastiques. En certains endroits, les stalagmites forment des figures, et pas n'est besoin d'une imagination très féconde, pour reconnaître en l'une d'elles, la tête de Shakespeare. D'ailleurs, certains poèmes nous feraient croire que Shakespeare a visité les Bermudes, et Rudyard Kipling a écrit dans un magazine, qu'il est convaincu que les scènes de la *Tempête* furent placées dans cette île.

Spécialement à *Spanish Point*, à deux milles de Hamilton, se voit le décor de la scène deux de l'acte deuxième de la *Tempête*.

Avec leur intérêt historique, leur richesse poétique et scénique, rien d'étonnant à ce que les Bermudes fascinent leurs visiteurs... Où que vous tourniez vos yeux ou vos pas, vous n'atteignez que des visions de féeries, chaque jour vous révèle des beautés additionnelles.



Le charme des maisons de pierre et de corail blanc, se détachant en lumière sur le feuillage sombre des cèdres.

Roman inédit

Anne Mérival

Par MADELEINE

(A suivre)

Résumé des Chapitres Parus dans notre Edition d'Octobre

Répondant à l'appel du grand Quotidien qui sollicitait son talent, Anne Mérival a quitté son village, malgré les protestations de Jean, son ami d'enfance, son "Promis". Résolue à ne pas laisser se tarir les sources fécondes qu'elle sent dans tout son être, et à donner de son cœur à la femme canadienne, dont le rôle dans la société l'intéresse profondément. Pour tout le bien qu'elle se sent la force d'accomplir, elle reste sourde à l'amour enveloppant de Jean et décide de suivre sa voie. Dans une conférence, son talent fut consacré, et Anne connut les joies du vrai triomphe; pendant qu'elle parlait, deux yeux obstinément fixés sur elle la troublèrent délicieusement. Elle l'écrivit à Jean et le rassura, tout de suite, par ces mots charmants: Calmez-vous, mon cher jaloux, ces yeux-là sont mariés, et passent pour être des yeux fidèles. Mais ces yeux-là devaient se mettre sur sa route; Paul Rambert, intellectuel et politicien influent, s'intéresse vivement à la jeune journaliste, pour avoir un jour connu son père, et l'avoir estimé et apprécié.

Cependant, Anne se refuse à partager les idées purement féministes de son amie Claire Benjamin, et sa plume hésite à plaider la cause du féminisme moderne... son Jean traite les revendications féminines avec tant de mépris... Il haït même ses succès à elle; ses lettres touchantes, où perce une inquiétude un peu jalouse, laisse Anne toute bouleversée. L'avenir l'effraie. Elle voudrait tant que Jean mit sur un pied d'égalité son talent littéraire et le talent musical de sa "Payse" Henriette; mais il se refuse à croire que la musique puisse traduire les sentiments de l'âme avec la même intensité que la plume. Oh, être comme cette Henriette... regretter Clair-Ruisseau, et n'aspirer qu'à y vivre dans l'ombre, et à y mourir. Anne a des révoltes... les sources vives, qui chantent en elle, la poussent à vivre sa vie...

Elle venait de comprendre que de la réussite prochaine du fiancé dépendrait tout leur avenir. Si elle ne rentrait pas, cet été, à Clair-Ruisseau, pour toujours, jamais, elle ne consentirait à s'y exiler...

Des sueurs perlaient au front de la jeune fille. Elle les essuya d'un geste rapide, et se remit à écrire... Mais les mots ne venaient plus. Anne pensait à son pauvre petit roman à elle, et une envie folle de pleurer la serrait à la gorge. Elle sentit qu'il lui devenait impossible de travailler, et soigneusement elle réunit ses feuillets, les glissa dans un tiroir et se mit à lire des lettres. C'était une de ses meilleures distractions que la lecture des missives qui, chaque jour, venaient à la journaliste; quelques-unes simplement gentilles, d'autres insignifiantes, mais touchantes quand même dans leur naïve confiance; d'autres enfin qui s'offraient à sa fine psychologie et l'intéressaient prodigieusement. A ceux qui lui demandaient: "Vous n'êtes pas ennuyée de toutes ces lettres", elle avait l'habitude d'expliquer le bien qu'elle retirait de cet échange d'impressions avec ses lectrices, et quelle joie lui donnaient des affections dont elle pouvait mesurer la sincérité, par leur parfait désintéressement.

Une voix l'arracha à sa lecture:

— Vous n'êtes pas fatiguée, Mademoiselle Anne, et vous ne déjeunez donc pas aujourd'hui? Savez-vous qu'il est tout près d'une heure?

Non, Anne ne savait pas. Elle avait tant voyagé, ce matin, la pauvre, qu'elle en avait perdu la notion du temps. Elle sourit doucement au camarade qu'elle estimait le plus profondément, et dont les conseils venaient souvent au secours de ses inexpériences du métier. Henri Daunois admirait cette petite fille frêle et vaillante, arrivée parmi eux dans la grâce de ses vingt ans, et il s'attendrissait à constater la confiance qu'instinctivement elle avait tout de suite tournée vers lui. Elle ne savait rien de sa vie, sinon qu'il venait d'une ville voisine et qu'il avait du talent, énormément de talent. Lui, ne savait d'elle que son sourire, que déjà il comprit combien il pourrait l'aimer. Ce travailleur austère, qui avait des idées et des habitudes ascétiques, s'émouvait à regarder Anne passer à travers le grand bureau de rédaction avec le bonjour sur les lèvres. Elle lui faisait l'effet d'une fée riante qui distribuerait de la joie à tous les pauvres qui tendraient la main. Elle allait plus volontiers vers lui, s'arrêtait à causer, écoutait l'article du jour que le prote-

tantôt réclamerait, lisait volontiers sa copie à elle et, toute fraternelle, regardait jusqu'au fond des yeux violets où se perdait le reflet vert de son regard à elle. Henri Daunois avait cru accepter une petite sœur; il sentit bientôt que d'elle il voulait toute la vie. Saurait-il le lui dire? Il attendait. Peut-être plus tard, quand il serait sûr de ne pas effaroucher la petite fille qui si volontiers faisait de lui son ami. Ne lui avait-elle pas dit, maintes fois, combien elle aurait été heureuse d'avoir un frère qui lui ressemblât. Le jeune homme voulait bien attendre. Il n'était pas de ceux qui commandent au destin, mais il avait foi en son amour.

Anne se hâtait de tout remettre en ordre sur sa table. Et de la petite main qui fourrageait vivement parmi les paperasses, Henri s'empara, l'emprisonna un moment dans la sienne, et regardant Anne attentivement, il demanda:

— Vous êtes toute pâle, ce matin... Malade? Fatiguée?... Triste?...

— Triste! lui répondit-elle, sans détourner son regard.

Il ne questionna plus, mais ses yeux l'enveloppèrent d'une sympathie si chaude qu'Anne eut soudain la clarté de ce qui se passait en son cœur, et, d'un geste rapide, elle retira sa main.

— Vous m'attendez, n'est-ce pas? Je file avec vous.

L'habitude leur était venue de cheminer ensemble vers leur pension respective. Ils aimaient ces minutes de causeries ou le travail se racontait, où des projets s'ébauchaient, où le passé se narrait un peu... C'est ainsi qu'il lui avait livré de sa vie sentimentale. Une cousine aimée chèrement, puis morte toute jeune encore; il laissait deviner qu'il avait un autre sentiment, mais n'osait rien dire de plus. Anne imaginait qu'il avait un amour au cœur, et elle respectait ce secret tout comme elle gardait le sien. Il aurait bien voulu entendre l'histoire de sa vie, savoir si elle aimait, si elle avait souffert, elle aussi, tout comme lui; mais Anne ne disait jamais rien de son amour. Sa pudeur se serait effarouchée de tels aveux, et Henri ne sut pas deviner ce sentiment. Il rêva alors d'éveiller ce jeune cœur à la vie.

— Vous ne savez pas—fit Anne se rappelant soudain le petit carton reçu le matin.—Voilà que l'on m'invite dans le grand monde, et pour une réception du soir, s'il vous plaît...

Elle riait, gamine, et lui s'amusait de cette gaieté.

— C'est Madame Rambert qui vous invite, j'imagine?

— Elle-même, fit Anne, un peu étonnée.

— J'ai moi-même une invitation. Irez-vous?

— Que voulez-vous que j'aie à faire à la soirée de Madame Rambert, mon cher ami? Je ne connais personne ici, j'y serais délaissée ou à peu près. Et puis cela ne m'intéresse pas du tout.

— Mais si je vous demandais la faveur de vous y conduire, Anne, que diriez-vous? Vous ne me trouvez peut-être pas assez vieux pour servir de mentor. Et vous êtes bien jeune pour sortir dans le monde sans un chaperon. Je sais tout cela, mais vous êtes, outre une petite demoiselle très-sage, une personnalité qui peut se permettre de ne pas agir exactement comme tout le monde. Vous êtes au-dessus des préjugés, des conventions, et même des remarques. L'on nous acceptera comme deux bons camarades, et personne ne songera à dire des méchancetés sur notre compte. Je serais si heureux d'aller là-bas avec vous. Dites donc que vous acceptez?

— Et vous serez content, très content?

— Très content, et très fier, affirma-t-il, du rire plein les yeux.

Elle eut soudain une inquiétude:

— Je n'ai pas de jolie robe, savez-vous? Et je vais avoir l'air de Cendrillon.

— Pas de jolie robe, et la rose que vous portiez à cette conférence, et qui vous faisait si jeune et si élégante. Seriez-vous coquette, par hasard, Mademoiselle Anne?

— Coquette, non, mais il me déplairait infiniment d'entrer dans un salon où mon élégance pourrait être notée. Je pense que la femme qui manque de goût est incomplète. Mais trouvez-vous vraiment, vous qui êtes déjà allé dans ce beau monde, que ma robe n'y fera pas triste figure? Il faut me le dire bien franchement, car je vous en voudrais de me trouver mal à l'aise. Vous m'auriez alors mal conseillée, et ce serait bien la première fois...

Ils se mirent à rire. Il leur sembla drôle à tous deux de causer ensemble de ces choses puériles. Henri souriait doucement à la belle gaieté d'Anne; il voyait le sang remonter à ses joues, et la joie renaître dans ses yeux. Lui-même se sentait étonnamment heureux d'être jeune, et de marcher à côté de cette belle jeune fille dont on prononçait le nom avec respect et admiration.

— Sommes-nous assez enfants, tout de même! fit Anne.

— Et si nous le voulions, peut-être pour-

rions-nous ne pas vieillir, murmura Henri à voix presque basse ?

Anne l'avait entendu. Le même soupçon l'étreignit de ce grave garçon qui allait l'aimer. Sa loyauté lui interdisait de laisser germer un espoir impossible, mais faudrait-il donc abdiquer la joie d'avoir une amitié telle que celle-là ?

Simplement elle répondit :

— A notre tour, il nous faudra vieillir.

Lui, s'enhardit jusqu'à dire :

— Ceux qui s'aiment ne vieillissent jamais... Vous songez à Philémon et à Baucis, moi je songe à mes vieux, papa et maman, qui se regardent toujours avec les yeux de leur jeunesse, se trouvent toujours beaux, et toujours jeunes, je vous l'assure. Maman fait des petites mines à papa qui guette son sourire, et dont la physionomie s'éclaire quand elle est là, et s'embrume lorsqu'il ne la voit pas tout de suite, en entrant dans la maison... C'est ainsi que j'ai toujours rêvé la vie à deux, s'aimant tellement que l'on oublie que les ans ont passé, et que nous sommes devenus de vieilles choses...

Anne souriait. Elle trouvait si joli d'entendre dire *papa* et *maman* à ce grand garçon qui avait bien près de trente ans. De la voir gaie lui fit du bien, et il se mit tout doucement à espérer qu'un jour, elle saurait l'aimer. Quelle joie ce serait d'emporter dans la vie cette jeune femme rayonnante de jeunesse et de talent, de l'asseoir à son foyer, d'en faire sa confidente et son amie, de se l'associer, d'intelligence et d'âme, pour faire la vie belle et l'avenir éclatant. D'ailleurs le hasard qui les avait rapprochés n'avait-il pas voulu cette union ? Henri le croyait sincèrement, et il lui semblait impossible qu'Anne n'y eût pas elle-même pensé. Peut-être ne l'aimait-elle pas encore, mais à se sentir enveloppée de tant de tendresse, elle ne saurait résister, et un espoir doux et fort le rendait déjà heureux...

Ils se sourirent plus doucement, ce jour-là, en se séparant, et Henri ne comprit pas tout ce qu'exprimait de mélancolique regret le regard qu'Anne lui donna tandis que leurs mains se rejoignaient spontanément.

Elle avait compris qu'il ne fallait pas s'abandonner à la douceur d'une affection pareille, mais pour la première fois elle eut, devant le sacrifice qui s'imposait, un grand geste de révolte, et de plein gré elle laissa le courant l'emporter...

VI

— Je t'assure que tu es très gentille...

Mais à l'affirmation sincère d'Henriette, Anne eut cependant une moue.

— Je t'affirme... voulut encore protester la jeune fille.

— Non, non, n'affirme rien, ni toi ni moi ne connaissons cela, ma petite. N'oublie pas que nous sommes à peine débarquées de Clair-Ruisseau, et ce qui nous paraît fort chic, à nous deux, peut faire sourire les vraies élégantes. Mais qu'importe, après tout, je ne vais pas là pour éblouir personne.

— Au fait, pourquoi y vas-tu ? demanda Henriette.

A cette question si nette, Anne ne sut que répondre. Elle n'aurait pu dire à quel mobile elle avait obéi en acceptant la proposition d'Henri Daunois. Elle ne comprenait pas encore tout ce que sa jeunesse comprimée dans le travail réclamait d'air et de lumière. Elle ne saisisait pas qu'elle avait cédé simplement à l'attrait irraisonné de voir une fête brillante, de jouir de la musique, de la toilette, de tout. Et puis, n'avait-elle pas eu irrésistiblement le désir de dire oui à un camarade. Mais ce camarade, jusqu'à quel point était-elle décidée à lui obéir ? Tout cela était bien obscur, en vérité. Aussi, de quel droit Henriette venait-elle l'entraîner à un examen de conscience ?

— Enfin, pourquoi vas-tu à cette soirée,

Anne Merval

Anne, et seule avec ce jeune homme ? Que pensera Jean en l'apprenant ? N'aura-t-il pas raison d'être triste, de douter de toi ? Vous vous êtes promis l'un à l'autre un amour profond... Il compte sur toi aveuglément. N'aurait-il pas le droit de se trouver un peu trahi, s'il apprenait ta fugue de ce soir. Car c'est une fugue, et tu es trop intelligente pour n'en pas saisir toute la gravité... D'abord, ces Rambert ne te connaissent pas ; ils s'étonneront de te voir en compagnie de ce jeune homme qui n'est ni un frère, ni un cousin, ni un fiancé. Un camarade, je le sais bien, mais tu n'as ni l'âge, ni l'allure, ma petite, qu'il faut pour courir les bals sous une telle escorte...

— Henriette, je t'en prie, n'insiste pas, j'ai promis d'aller à cette soirée, je suis toute prête pour le départ. M. Daunois sera ici dans quelques minutes. Ce n'est pas la peine de me dire tout cela. Si tu voulais me sermonner, que ne l'as-tu fait plus vite ? Maintenant, il est trop tard.

— Mais non, il n'est pas trop tard. Tu peux prétexter une migraine, un malaise, que sais-je ?

— Je ne prétexterai rien du tout, Henriette, car je veux aller à ce bal. Je viens de comprendre jusqu'à quel point j'y tiens, en écoutant toutes tes objections. Tout d'abord, la pensée de faire plaisir au camarade qui me le demandait m'a seule guidée, mais je m'aperçois que j'y tiens pour moi-même maintenant... que je veux y aller... Oui j'ai besoin d'être jeune, au moins quelques heures dans ma vie, de connaître le monde, le vrai, celui qui brille, celui qui embaume, celui que j'ai toujours ignoré...

— Mais à quoi bon, Anne, à quoi bon ?... Pour garder du regret de l'avoir si peu fréquenté ? Car dans deux mois, Jean sera médecin, et c'est tout de suite qu'il va te demander de partager sa vie. Tu lui as promis. Tu partiras donc, et à quoi t'aura servi, je te le demande, d'avoir frôlé un monde que tu ne reverras plus jamais ?... Anne, pardonne-moi, si je te l'avoue, mais il y a des moments où je ne te reconnais plus, des moments où tu m'apparais étrangère, si différente de la petite fille que j'ai connue là-bas... J'ai peur, alors, de ce qui va venir. Peur que tu ne puisses plus aimer Jean, le pauvre Jean qui n'a jamais pensé qu'à toi, et qui mourrait de te perdre...

— Je ne sais plus bien à quoi je pense, Henriette, je ne sais plus ce que je veux. Les lettres de Jean, toutes pleines de reproches, m'irritent encore plus qu'elles ne m'attristent... Nous ne nous comprenons plus. Et je me demande si jamais nous nous sommes compris. Si loin que je me rappelle, Jean et moi, nous nous sommes aimés... Mais Henriette, je ne sais plus bien ce que je désire, et j'ignore ce que je veux... Demain viendra l'échéance, tu sais laquelle, et je me demande avec terreur si je pourrai payer... Je me sens emportée dans un autre rêve, dont Jean est totalement absent. Et ce rêve est encore imprécis... Je n'aime personne autre que Jean, mais comprends-tu l'horreur où je me débats, le sentiment que je donne à mon fiancé, ce n'est pas de l'amour, appelle-le de tout autre nom qui sera doux et tendre. Mais l'amour, vois-tu, cela emporte toutes les résistances, cela détruit toutes les ambitions, cela balaie tous les autres sentiments. Si j'aimais réellement Jean, n'est-ce pas, j'aurais, à la pensée de le suivre, une joie indicible ? Eh bien, à la seule idée qu'il viendra bientôt me chercher, me prendre à la vie que je me suis faite et que j'aime, oui que j'aime, une véritable angoisse m'étreint...

— Pauvre Jean ! soupira Henriette.

— Oui, pauvre Jean, mais pauvre Anne, aussi... Car tout ce qui m'arrive, je te le jure, je ne l'ai jamais voulu, et je donnerais tout au monde pour redevenir la petite fille qui, là-bas, s'ignorait... Mais ne crois-tu pas, Hen-

riette, que je devais nécessairement connaître cette crise-là, et que cela aurait été horrible pour nous deux, si j'avais compris trop tard, combien l'on est peu maître de son cœur... Je me plais à croire, vois-tu, que tout cela va passer, que c'est un tourment passager dont je sortirai victorieuse, et que, libérée de mon angoisse, je pourrai en toute certitude donner à Jean, ma définitive parole. En attendant, je vais chercher à m'étourdir, et c'est peut-être en voyant combien le monde est mensonger et cruel que je me débarrasserai de ce doute qui m'obsède, et je pourrai retourner vers le rêve de mon enfance, heureuse et sûre de mon cœur. Mais ne me regarde pas avec ces yeux de blâme, ils me font mal, et je mérite toujours ton estime, oui, toujours, Henriette. Seulement, vois-tu, j'ai cessé d'être la petite fille soumise à son destin... J'ai peur de n'être pas heureuse — et j'ai un si grand besoin d'aimer...

— D'aimer... Mais n'aimais-tu pas Jean ? Je vous revois tous les deux, si unis, si confiants, ne pouvant vous passer l'un de l'autre. Vous vous cherchiez sans cesse... Mais si tu ne l'aimes plus, celui-là, ma pauvre Anne, c'est que tu en aimes un autre, ou que tu vas l'aimer, cet Henri Daunois...

— Non, Henriette, je n'aimerais pas Henri Daunois autrement qu'en camarade. Et quel camarade exquis il fait ! Tu n'imagines pas à quel point sa présence m'est agréable et bonne. Entre nous il ne peut y avoir d'autre union que celle de nos intelligences, mais combien cet accord devient parfait, unique, rayonnant... Lui ne songerait pas à me disputer mes meilleures joies. Il n'est ni mesquin, ni étroit, ni tracassier... De là à l'aimer, il y a un abîme, vois-tu. Je devine ce que c'est que l'amour maintenant. Un grand sentiment qui nous emporte, nous ravage, nous massacre, peut-être, mais qui est unique et ne ressemble à aucun autre... C'est ainsi que je voudrais aimer Jean, et c'est peut-être ainsi que j'arriverai à l'aimer, quand j'aurai passé ma crise.

Anne souriait pour cacher à Henriette son tourment profond.

Toutes deux, dans cette chambre mal éclairée, où rien ne souriait à leur jeunesse éclatante, semblaient dépayées. Anne l'éprouva d'une façon énervante, et embrassant d'un geste tout cet intérieur où elle n'avait jeté aucune grâce, elle exprima avec impatience : "Non, mais est-ce assez laid, ici !"

Maintenant on l'appelait d'en bas :

"Mademoiselle Merval, il y a un monsieur qui vous demande..."

Elle embrassa au vol Henriette qui lui souriait, incapable de n'être pas heureuse de sa joie, et descendit en courant.

Restée seule, l'amie éteignit la lumière, vint s'accouder à la fenêtre. La nuit était magnifique, éclairée d'étoiles. En bas, elle vit Anne et son compagnon qui s'éloignaient. Elle devina qu'ils causaient gaiement, et la pitié lui vint du pauvre absent qui serait volé. Elle avait toujours eu pour Jean et Anne une tendresse profonde. Elle n'aurait su dire lequel elle aimait le mieux, de lui ou d'elle. Elle les avait toujours aimés ensemble. Cependant ce soir, elle éprouve, en pensant à Jean, un singulier malaise... Trahir Jean, dédaigner son amour... chercher en dehors d'un sentiment si entier et si vrai, le bonheur de sa vie... A quoi Anne songait-elle vraiment. Elle, Henriette ?... Un pincement au cœur trahit son secret. Elle, l'amie irréprochable et droite, incapable de la plus légère tromperie... Aimait-elle, sans le vouloir et sans le savoir, justement celui qui ne l'aimerait jamais... Et ce n'est que ce soir qu'elle se devine... La douce Henriette n'y comprend rien. Elle n' imagine pas que la pitié infinie qui monte en son âme éclaircit son mystère. Maintenant, elle ne connaîtra donc plus la paix, elle saura la honte de la tentation. Et le front collé à la vitre froide, elle

pleure lentement, tandis que là-haut sourient les étoiles...

Soudain une ombre qui s'avance dans la rue déserte attire son attention. Henriette l'a tout de suite reconnue. C'est Jean. Elle en voudrait douter, mais elle le voit qui monte le perron. Elle entend le timbre vibrer. L'on cause en bas. Elle devine ce qui se dit: "Mademoiselle Merval est partie au bal avec un monsieur". Son cœur se broie sous la douleur de Jean. La pauvre, qui n'a jamais compris qu'elle l'aimait ce Jean, et qui agonise de détresse à la seule pensée de sa douleur. Maintenant la porte s'est refermée. L'homme qui descend vers la rue n'est plus celui de tout à l'heure. Il marche courbé, comme sous un trop lourd faix. Toute l'âme d'Henriette s'élance vers lui. Ah! pouvoir le consoler! Eperdue, elle le regarde s'éloigner, sans bouger de sa fenêtre. Seulement son front posé sur la vitre glacée brûle d'une fièvre effroyable. Elle sent sa tête éclater, et reste là, combien de temps, à regarder dans cette rue où rien ne passe, et qui semble être loin du bruit et de la vie de la grande cité. Ce calme du dehors n'empêche pas le tumulte de grandir en son cœur apitoyé. O le mal qu'a fait Anne, ce soir, inconsciemment, en se jouant, comme une petite fille cruelle. Certes, elle ne pouvait savoir! Mais comment ne devine-t-on pas quand on aime que l'aimé vers nous s'en vient... Alors, Henriette comprend toute la vérité, car elle ne trouve pas un mot de pitié pour plaindre Anne, bien qu'elle la chérît sincèrement. Elle ne songe qu'à celui qui est venu de si loin, et qui maintenant erre dans la nuit froide, perdu dans cette ville inconnue, tandis que sa bien-aimée est au bal—avec un autre! La grande ombre vient de réapparaître au détour de la rue. Henriette la reconnaît, elle la voit lever la tête vers la fenêtre. Sans doute Anne, lui a-t-elle donné la topographie de sa maison, afin qu'il puisse la rejoindre mieux dans ses rêves... Voyant la fenêtre sombre, Jean passe, et Henriette le regarde maintenant aller et venir, comme s'il avait l'intention d'attendre là. Alors, sa résolution est tout de suite prise. Elle passe sa jaquette de fourrure, pose à la hâte son chapeau, et dévale l'escalier à la course. Dehors, elle frôle au passage le jeune homme qui ne la voit même pas. Alors elle s'arrête, et dit, simplement:

— C'est vous, Jean ?

— Henriette! crie-t-il avec l'accent du naufragé.

— Vous alliez voir Anne? fit-elle. Pourquoi ne l'avez-vous pas prévenue de votre visite? Elle serait sûrement restée à vous attendre. Quelle corvée pour elle, que cette réception, mais l'on avait réclamé l'élégance de sa plume pour mieux raconter les splendeurs de la fête Rambert, et Anne n'a pas cru pouvoir refuser, puisqu'elle n'avait aucune raison sérieuse à alléguer... Si elle avait su... Enfin, vous n'allez pas rester là à l'attendre? Venez plutôt me reconduire, nous causerons.

Amicalement, elle passa son bras sous celui du jeune homme, et l'entraîna. Du premier jet, elle avait trouvé ce mensonge à lui offrir, pour qu'il souffrît moins. Il lui sourit doucement pour la remercier. Mais il avait besoin de savoir davantage.

— La maîtresse de pension a parlé d'un monsieur qui accompagnait Anne, fit-il, la voix rauque... Vous me comprenez, Henriette, je souffre tant.

— Mais ce n'est pas raisonnable de souffrir pour si peu. Et si vous aviez vu le monsieur, vous ririez bien de votre enfantillage. Un ancêtre, mon pauvre Jean, le Mathusalem du journalisme.

Elle le sentit frémir d'une joie infinie. Ah! comme elle l'aima en ce moment, et de l'avoir sauvé de la douleur lui causait une allégresse intense. Elle, si loyale, aimait son mensonge,

Anne Merval

et fut heureuse de l'avoir accompli. Seulement en regardant les yeux tristes de Jean, elle sentait soudain son cœur généreux une rancune profonde.

— Je n'avais que cette soirée, expliqua Jean; je retourne à Québec par le convoi de onze heures et trente-cinq. Demain, j'ai des examens à passer... Seulement, voyez-vous, ma petite amie, les dernières lettres d'Anne étaient si attristantes, si différentes de celles d'autrefois, que j'ai eu besoin de la voir... J'ai conscience d'avoir été dur peut-être pour elle... Vous ne savez pas combien je hais cette carrière qu'elle a choisie, et voyez si je suis vilain, mais ses succès m'affligent—parce que je l'aime trop... Pourtant chacun des articles qu'elle signe, et qui sont jolis, délicats et charmants, comme son âme même, je les lis avec adoration... Vous ne savez pas à quel point je l'aime, Henriette! Je l'aime depuis toujours, elle rayonne dans tous mes rêves, elle illumine tout mon passé, elle est ma vie en un mot. Et je souffre affreusement de la sentir se détacher de moi, s'en aller vers je ne sais où, et je devine la catastrophe... J'étudie avec moins d'ardeur; ce chagrin qui monte en moi, cette anxiété de perdre Anne me décourage, me *neurasthénise* presque... Dites donc, Henriette, sérieusement, croyez-vous que je puisse encore espérer?

— Mais pourquoi ne croiriez-vous plus en Anne, mon ami? Vous n'avez aucune raison de douter d'elle. Vos soupçons sont presque une injure...

La voix de la jeune fille tremblait. Jean saisit son agitation et en fut ému:

— Vous parlez pour me consoler, Henriette, parce que vous êtes bonne et de si loin que je vous retrouve, c'est toujours avec ce sourire confiant qui éclaire et réconforte. Vous ne savez pas jusqu'à quel point, ce soir, vous m'aurez fait du bien. Je me faisais une si grande joie de revoir Anne, je ne puis vous dire l'impression que j'ai ressentie... Il me semblait que je ne la retrouverais plus, que c'était fini... C'est un peu d'elle que vous m'apportez, petite Henriette, un peu de sa pensée, de son sourire, de sa vie. Vous vous aimez tant toutes les deux! Mais je songe combien Anne sera triste en apprenant que je suis venu, et qu'elle n'était pas là pour m'accueillir. Elle m'en voudra peut-être... Elle pourrait croire à de la jalousie, à de la méfiance, et tout cela est si loin de mon esprit et de mon cœur dans le moment. Alors si vous vouliez, nous nous tairions, vous êtes la seule à savoir, et nous laisserions ignorer à Anne que je suis venu et reparti comme un pauvre être.

Ils se dirent adieu, d'un long serrement de mains, puis se séparèrent vivement, émus tous deux, et tous deux craignant de trahir leur émotion. Henriette le regarda s'effacer dans la nuit. Puis, rentrée chez elle, dans une chambrette qui ressemblait à celle d'Anne, elle se jeta sur son lit, et sanglota longuement, irrésistiblement....

VII

Si Anne avait pu jusqu'alors douter de son charme souverain, la foi en elle-même lui fut rendue à cette soirée des Rambert où elle arriva le cœur battant, avec la crainte que sa petite robe rose y fit triste figure. Madame Rambert, de sa voix calme, lui dit de gentils mots d'accueil dont la débutante fut touchée. Elle s'empressa néanmoins de se dérober à une conversation qui la gênait, sans trop savoir pourquoi.

— Elle ne vous est pas sympathique? questionna Daunois, amusé de l'empressement que mettait Anne à se dérober.

— Elle me fait un drôle d'effet, figurez-vous. elle me donne froid.

— Comme vous êtes spontanée et amusante quand vous voulez! fit-il en découvrant une Anne nouvelle, gaie, vive, les yeux pleins de flamme et du rose aux joues.

— Dame, on est dans le monde, mon petit Daunois, il va falloir rire. Avec vous, cela me sera facile, vous êtes si indulgent à ma conversation. Regardez tous ces gens à qui il va falloir dire des choses dont l'on ne sait pas le premier mot. Savez-vous, j'ai une peur bleue des gaffes. Je sens que je vais en commettre par douzaines, et je voudrais bien que vous ne me quittiez pas... Mais où est donc le maître de la maison?

Au moment où Anne le cherchait, Paul Rambert se dressa à l'entrée du grand salon, aux côtés d'un homme que nos deux amis reconnurent immédiatement, et son nom jaillit de leurs lèvres, avec des intonations différentes: Laurier!

Anne, médusée, le regardait de tous ses yeux, le grand Canadien dont elle connaissait l'image, et à qui son père avait voué un véritable culte. Elle comprenait du premier coup l'empresse qu'un tel homme pouvait exercer sur les foules, et elle sentait que, pour lui, elle serait capable de se dévouer jusqu'au sacrifice sans qu'il lui en coûtât le plus petit effort.

La grâce un peu sèche de Madame Rambert s'humanisa soudain devant cette puissance qu'elle admirait et qui lui faisait l'honneur de paraître à une réception qui, de cette présence, prenait une allure presque officielle, et pour cette femme ambitieuse autant que froide, qui ne visait qu'à monter, la venue de Laurier était un triomphe de très belle qualité. Le grand homme fut vite entouré. A côté de lui, Rambert se prodiguait, présentant, saluant, causant et riant. Anne, qui le regardait attentivement, rencontra soudain ses yeux. Il eut tout de suite une expression heureuse que son sourire acheva de ponctuer, et se dégageant, il vint à elle d'un grand élan:

— Je ne vous ai pas vue arriver... Mais comme je suis heureux que vous soyez venue... et vous aussi, Daunois, acheva-t-il, en tendant la main au jeune homme.

— Vous êtes charmant de m'accueillir ainsi. Et quel bonheur de voir M. Laurier d'aussi près. Savez-vous que c'est la première fois.....

— Vraiment, vous ne le connaissez pas? Alors c'est moi qui vous le présenterai, et vous allez voir comme il sera content de rencontrer la fille de l'un de ses anciens disciples.

— Je me sens gênée, si vous saviez... Ne me présentez pas, je serais trop sotte pour savoir lui parler...

— Mais, non, mais non, vous serez tout de suite à votre aise, c'est l'être le plus aimable qui se puisse imaginer. Venez-vous, Daunois? Anne s'avisait alors de l'attitude peu enthousiaste de son compagnon qui s'excusa:

— Je connais déjà Sir Wilfrid, et j'irai le saluer plus tard.

Paul Rambert offrit son bras à Anne, et le cercle qui entourait Laurier se brisa pour leur permettre d'accéder auprès du grand homme qui parut ravi de la jeune fille qu'on lui amenait. Tout de suite, il se mit à lui parler de son père, à vanter son intelligence, ses dons oratoires, sa dignité, sa popularité... A un moment, regardant Anne, il vit, dans les yeux levés vers lui, monter de grosses larmes. Alors avec ce tact qui était chez lui une vertu, il s'empressa de parler d'elle, de la carrière qu'elle avait choisie, du succès qu'elle rencontrait, et pour bien marquer qu'il la connaissait, il exprima l'impression ressentie à la lecture de certains articles. Tout en parlant, il avisa un divan, y fit asseoir la jeune fille et prit place à ses côtés, la questionnant sur sa vie, sur son art, ses lectures, ses délassements, ses meilleures distractions, intéressé à ses réponses, et s'amusant de ses vivacités spirituelles. Anne, mise en confiance, parlait gaiement et librement, avec cette simplicité qui lui donnait un si grand

charme. Il voulut savoir comment elle avait connu les Rambert.

— Rambert est l'un de mes meilleurs lieutenants, et un homme que j'estime. Certains le croient ambitieux, parce que sa spontanéité toute française le porte souvent au premier plan de la scène. Il pense beaucoup et agit énormément, mais son désintéressement, comme son dévouement, est absolu. Il est bon de la façon la plus intelligente, et loyal et sincère. Je l'aime beaucoup. Je suis très heureux de vous trouver chez eux, ce soir. Leur maison est aimable à fréquenter.

— C'est la première fois que j'y viens, mais je rencontre souvent M. Rambert qui est charmant pour moi. Je connais moins sa femme...

Ici la voix d'Anne faiblit légèrement, et Laurier, avec toute sa finesse, comprit ce que la jeune fille ne voulait pas dire. Il parla pour elle:

— Madame Rambert est froide, mais c'est une femme intelligente, qui voit clair et parle juste.

— C'est possible... murmura Anne, peu convaincue, et Laurier sourit de la voir si sincère avec elle-même et avec lui.

Henri Daunois, sur un signe du grand homme s'approcha:

— Je sais que c'est un bon camarade, dit-il à Anne, en serrant la main du jeune journaliste. Seulement, il ne m'aime pas beaucoup; aussi faudra-t-il ne pas vous laisser influencer par lui, car tous ces nationalistes (1) sont des gens terribles qui demandent ma tête... Mais au fait, Mademoiselle Merval, si je me rappelle bien le ton de certaine chronique... vous l'êtes bien un peu, vous aussi, nationaliste?

— Il faut me le pardonner, Sir Wilfrid, c'est mon péché de jeunesse...

— Comme vous avez raison, et si j'avais vingt ans, je le serais, moi aussi, c'est l'âge des belles ambitions, des rêves téméraires... Plus tard viennent les précisions arides qui nous fixent des buts définis, et nous condamnent à des décisions froides et raisonnées. Mais, finit-il en souriant, aux heures les plus difficiles, devant les problèmes les plus pénibles, comme l'on regrette souvent la belle ardeur de son printemps...

Lorsqu'il les eut quittés, Anne fut tout de suite entourée par les invités qui voulaient connaître cette toute jeune fille à qui Laurier avait témoigné une telle attention. A plusieurs reprises, Rambert se rapprocha d'Anne, s'inquiétant de son entourage, lui présentant un personnage qu'il lui était agréable de connaître, n'oubliant rien qui put lui faire apprécier le souvenir de son début mondain.

Au départ, elle vint saluer Madame Rambert qui arrêta froidement ses mots de remerciement et d'adieu!

— Mademoiselle Merval, je vous saurais gré d'être fort discrète dans votre compte-rendu, et de ne pas insister sur les détails... Les journaux commettent tant de maladresses que nous leur devons parfois notre gratitude pour leur silence...

Anne avait blêmi sous le rappel malveillant de l'hôte. Autour des deux femmes, la gêne s'était faite. Seul, Paul Rambert, effaré, osa:

— Marthe!

Sa femme comprit ce que son nom, ainsi jeté, exprimait de reproche contenu, et elle voulut se racheter, mais Anne ne lui en laissa pas le temps:

— Je regrette, madame, que vous vous soyiez trompée en m'invitant. Je ne m'occupe pas de ce service, et je vous en exprime tous mes regrets.

Et d'un léger salut elle prit congé. Paul Rambert la rejoignit au moment où elle sortait.

— Ne me donnez-vous pas la main, mademoiselle Merval, et voulez-vous me promettre que le souvenir des heures passées dans notre maison ne sera pas gâté par les dernières paroles de ma femme qui est souffrante ce soir, et a dû

Anne Merval

faire un grand effort pour recevoir ses invités. Elle est au bout de ses nerfs, et soyez certaine qu'elle n'a pas eu l'intention de vous blesser...

Anne eut un geste insouciant. Que lui importait, en effet? Jamais, entre cette femme et elle, il ne pouvait y avoir de réelle sympathie. Mais elle eut conscience du tourment qui agissait Rambert, lorsque tendrement il garda, dans la sienne, la petite main qu'il avait sollicitée.

VIII

Anne ne s'étonna pas de l'Henriette nouvelle qu'elle retrouva. Trop de pensées douces et jolies l'avaient envahie, pour que la mine contrainte de son amie d'enfance pût la tirer de la joie d'avoir été jeune et fêtée à cette réception des Rambert, dont elle emportait une vision radieuse, et que la sortie intempestive de l'hôtesse ne parvenait pas à obscurcir.

— Je suis partie, hier soir, sans t'attendre, expliqua Henriette, d'une voix assourdie, parce que...

— Ah! ma chère, ce que je me suis amusée, interrompit Anne exubérante, tu ne te l'imagines même pas, Madame Rambert, est un peu bête, mais il faut lui pardonner... on la dit malade. Lui, est un homme exquis, qui cause admirablement, et vous dit justement les choses qui font le plus plaisir. Il a été particulièrement charmant pour moi. Puis il y avait là Laurier... Quel homme, Henriette, et comme l'on s'explique qu'il soit partout adulé! T'ai-je dit qu'il avait connu et apprécié mon père? Il me l'a rappelé, avec des mots émus qui m'ont touchée immensément.

— Et Henri Daunois?

Anne se mit à rire:

— Quel ton agressif pour parler de ce camarade si dévoué et si discret. En vérité, Henriette, Jean t'aurait chargé de faire la police autour de ma fidélité que tu ne parlerais pas autrement. Mais Henri Daunois s'est montré l'ami parfait que je te présenterai quelque jour. Au fait, quelqu'un est venu, m'a-t-on dit, me demander hier soir, quelques instants après notre départ. Saurais-tu qui c'est?

Henriette ne répondit pas. C'en était fait, dorénavant, elle saurait mentir, à Anne. Tant pis, après tout, puisqu'elle avait choisi, et que ce choix, elle n'aurait su le faire autrement. Elle questionna simplement:

— Anne, diras-tu à Jean l'histoire de ce bal?

Ainsi interpellée, la jeune fille hésita tout un long moment. Pour la première fois de sa vie, elle sentait combien il serait bon de se taire, de garder un secret envers l'être auquel elle s'était toujours entièrement confiée, et une lassitude lui vint des luttes à soutenir, des reproches à subir, des tristesses à comprendre. Henriette regardait, avec angoisse, ce pauvre petit visage si doux que l'incertitude ravageait. Elle eut voulu avoir pitié, et d'un geste où remontait toute sa vieille affection, elle se pencha vers Anne pour l'embrasser. Mais un instinctif émoi la rejeta en arrière. Le sentiment de sa trahison l'envahit.

— Oui, je lui écrirai tout ce qui s'est passé, Henriette, mais tu ne sais pas combien cette confession va me peser. Il n'est plus, le temps où je me racontais toute avec un si entier abandon... Jean est resté le même, Henriette, mais moi, vois-tu, j'ai bien changé. Je ne suis plus la petite fille de Clair-Ruisseau, j'ai vieilli, et mes rêves ont grandi! Tu n'imagines pas, Henriette, combien tout cela est douloureux et implacable. Je ne puis m'expliquer, et d'ailleurs Jean ne me comprendrait pas. Il m'aime, lui, tout simplement, et je sens que même la certitude de l'abîme qui nous sépare ne le ferait pas reculer... Et pourtant, chère, jamais je ne l'ai tant éprouvé, je ne suis pas celle qui peut le rendre heureux... Et à la seule pensée qu'il m'emportera, que je ne m'appartiendrai plus, qu'il va devenir le maître de ma vie, le dictateur de

mes joies, une épouvante gronde en moi... et je voudrais, je voudrais échapper à cette prise de possession qui m'affole... Ne va pas croire que je n'aime plus Jean, seulement, Henriette, et n'est-ce pas affreux, je m'aperçois que le sentiment très vrai et très sincère que je lui donne... ce n'est pas ça l'amour... l'amour dont je pourrais peut-être faire du bonheur, si je n'avais compris qu'il y a mieux, et si un obscur désir ne grandissait en moi de le connaître, ce grand amour qui nous emporte dans une ivresse incroyable. Et sais-tu, ce que parfois je rêve? C'est de voir Jean heureux, par une autre, je me prends à souhaiter qu'il aime ailleurs, qu'il m'oublie, mais qu'il m'oublie sans aigreur et sans rancune, simplement parce qu'il aimera mieux... Il me serait insupportable de le savoir tout seul à pleurer sa peine, et je sens que je ne pourrai jamais ainsi l'abandonner. Comprends-tu bien ce que j'éprouve, Henriette?

Si Anne avait en ce moment regardé sa compagne, elle aurait tout de suite deviné, à son agitation extrême, toute la pensée qui grondait en son âme enfin révélée. Mais Anne regardait dans le vague, dans l'avenir brumeux et lamentable peut-être, et elle n'eut pas même l'intuition de la douleur qui se manifestait à ses côtés.

— Oui, je comprends, fit Henriette, en se resaisissant, que tu n'aimes plus Jean que d'amitié et de pitié. Tu as trop vécu de sa vie, tu t'es trop identifiée à l'idée que tu serais sa femme, un jour, pour pouvoir, sans remords, désertir... Mais tu voudrais bien voir venir la délivrance, et tu l'attends vaguement, sans savoir de quel côté elle paraîtra... Tu as confiance en ton étoile, elle ne t'a jamais déçue jusqu'ici. Lorsque Jean viendra te demander de lui donner la main, que tu lui as promise, que répondras-tu?

— Je ne sais... je ne veux même pas y penser... Il y a en moi une voix qui domine tout, et qui me crie que tout cela s'arrangera, et qu'il y aura du bonheur pour tout le monde...

— C'est très facile de se bercer ainsi d'illusions et de chimères, mais pendant ce temps, les échéances approchent, et ceux que l'on ne pourra payer souffriront...

— Pas plus, à coup sûr, que ceux qui ne pourront pas payer...

IX

Pâques était passé, et le printemps fleurissait. Les bourgeons embaumaient déjà, et bientôt la verdure rira dans les grands arbres, et par toute la terre. Dans la tiédeur d'un matin clair, Anne Merval s'en allait au travail, heureuse d'être libre, fière de retrouver l'œuvre à laquelle l'avait attachée indissolublement le succès. Elle se sentait jeune et vibrante. Les passants se retournaient pour revoir sa silhouette élégante et fine. Moulée dans un tailleur bleu-marine, un toquet de paille discrètement orné coiffait ses cheveux blonds, d'une nuance chaude et douce, Anne, ce jour-là, était en beauté. Elle le devinait, sans coquetterie aucune, fière tout simplement d'être jeune et de se sentir vivre.

Elle pensait à la dépêche qui tantôt la rejoindrait et qui d'un seul mot trancherait sa destinée. Le jour tant redouté pourtant ne l'effrayait plus, elle en attendait l'arrêt, sans se rendre compte peut-être de la décision formelle qui veillait au fond de sa pensée. Jean serait-il reçu? Elle le croyait sincèrement. L'épouserait-elle? Elle n'en savait rien, et tout au fond de son âme un espoir imprécis s'animait, fait d'elle ne savait quoi, mais qui allait grandir, monter à la surface et s'affirmer... Et l'ombre descendait sur son joli visage presque enfantin à force de délicatesse dans le dessin des traits, et de fraîcheur dans le velouté de la peau.

Allait-elle renoncer à tout ce qu'elle aimait? Cela lui semblait impossible. Henriette Mélines avait prédit juste. Anne attendait la

1) Allusion à une école politique, dont l'influence s'accroissait.

délivrance, sans bien savoir de quel côté elle viendrait.

— Vous êtes le printemps même, Mademoiselle Merval... Est-il permis de vous faire des compliments ?

Anne sursauta à la voix de Paul Rambert qui fixa son pas sur le sien, en disant simplement, pour la forme :

— Vous permettez ?

Elle lui répondit d'un sourire joyeux. Sans doute, se pensait-il assez vieux pour se permettre cette liberté ? Anne le regarda, plus qu'elle ne l'avait fait encore dans leurs courtes rencontres, et fut étonnée de le voir si jeune. Quel âge avait-il ? Anne le trouva vraiment séduisant, si aristocrate de ton et d'allure, et portant haut une tête belle par son expression d'extrême distinction. Elle le compara à Jean qui paraissait presque avoir son âge, et qui pourtant devait être beaucoup plus jeune, puis à Henri Daunois, qui n'était ni beau, ni élégant, ni même correct. Elle ne s'était jamais préoccupée, auparavant de ces détails qui lui semblaient plutôt puérils, mais dans ce matin où tout rayonnait et embau-mait, ses instincts se raffinaient.

— Vous aimez toujours votre travail, lui demanda-t-il avec intérêt ?

— Si j'aime mon travail, répondit Anne avec feu, mais plus que tout ! Et s'il me fallait y renoncer...

Elle s'arrêta court. Lui, un peu étonné, la regarda. Il s'aperçut qu'elle avait pâli, et que son front s'inclinait sous une pensée trop lourde. Il pressentit tout de suite son anxiété.

— Mademoiselle Merval, je ne sais ce qui vous obsède, et je n'ai nul droit de le savoir. Cependant, voulez-vous que je vous parle comme un vieil ami, car je suis presque vieux.

— Oh ! non, vous n'êtes pas vieux, fit Anne vivement.

— Je vous remercie, fit-il simplement, le cœur gonflé d'allégresse... Mais si jeune que vous me trouviez, je me trouve votre aîné de bien des ans, Mademoiselle Anne. J'ai commencé à vivre très jeune, j'ai beaucoup vu, et dans des milieux bien différents. Votre talent m'a tout de suite intéressé, j'étais content de votre vaillance d'âme, et j'avais déjà mesuré le succès qui répondrait à vos efforts. Je constate que vous progressez. Et je m'en réjouis, car si vous, vous m'êtes sympathique, parce que votre personnalité s'entoure de bonté et de douceur, j'aime aussi votre art de dire les choses les plus menues, de les envelopper de charme, de les ciseler dans un écrin fort simple mais d'une si exquise structure... Votre sensibilité est un don fort rare, presque unique, et qui vous servira toujours admirablement ; vous connaîtrez des moments pénibles, des incertitudes malades, des meurtrissures brutales peut-être, mais vous resterez toujours, je le crois sincèrement, digne de votre talent et digne aussi de votre courage...

— Mais si, pourtant, il me fallait renoncer à tout cela et rentrer dans l'ombre ?

Il y avait de la pitié dans le regard dont il l'enveloppa. Elle comprit, et avec un sourire fatigué, elle murmura :

— Vous voyez que le printemps a ses heures tristes...

— Je vois. Mais il faut lutter et vaincre, petite fille. Pardon si je vous appelle ainsi. Vous me semblez si frêle dans votre angoisse que j'ai eu ce terme involontaire... Oui, il faut vaincre ! Et cela parce que vous avez une mission. Ne protestez pas. Je sais que vous n'êtes pas féministe, vous l'avez écrit maintes fois, et d'ailleurs toute votre œuvre est empreinte de féminité et cela la rend encore plus expressive, plus fine, plus agréable surtout. Votre mission, c'est de rester fidèle à votre talent, de repousser toute tentation de désertion. Vous n'avez pas le droit d'abandonner votre carrière, de priver nos lettres, déjà si peu riches, de votre œuvre. Il faut suivre le sillon... et semer, semer, pour les moissons futures.

Anne Merval

Anne se sentait bien humble pour ce rôle écrasant. Et puis avait-elle réellement ce talent qu'on lui prêtait, et Jean n'était-il pas le plus lucide de tous ceux qui l'aimaient, en voulant l'emporter loin d'une carrière où elle trouverait peut-être plus de mécomptes que de joies...

Paul Rambert devina la lutte qui se livrait en ce jeune cerveau, et il éprouva une pitié qui ressemblait à de la détresse.

Enfin la jeune fille releva la tête. Elle avait besoin de parler. Toute sa gaieté et sa confiance s'en étaient allées. Elle avait peur.

— C'est bête de vous dire cela, à vous que je connais à peine, mais je vous ai tout de suite deviné si bon, si comprenant... Voilà. Là-bas, dans mon village, un ami de toujours, qui est devenu mon fiancé, va vouloir bientôt m'emmener... Je croyais l'aimer, l'aimer follement, comme on aime. Je ne savais rien de la vie ; je ne connaissais que lui... Il est encore, et restera toujours mon ami le plus cher, mais j'ai compris que cela ne suffirait plus pour être heureux... Aujourd'hui, je recevrai peut-être la dépêche qui décidera de mon sort... Et si je ne veux pas, si je ne peux pas... J'ai, à la seule pensée de la souffrance que je donnerai, une révolte désespérée.

Elle s'arrêta un moment, puis continua plus bas :

— Nous sommes deux êtres différents, il exècre le métier que j'adore, et ne voudra jamais, jamais, que sa femme livre ses pensées, ses rêves à un public qu'il déteste... Donc, ma carrière s'arrêterait là... J'aurais peut-être eu ce courage de tout laisser en arrière, si vraiment j'avais aimé... Mais me séparer de ce qui me fait vivre, quand je sens le silence de mon cœur, est-ce bien possible ?

— Non, ce n'est pas possible, murmura-t-il après elle.

Elle se tut soudain, honteuse de s'être ainsi racontée à un homme qu'elle connaissait à peine, et qu'elle avait rencontré par hasard, dans la splendeur d'un matin de printemps. Elle osait à peine le regarder. Elle sentit sa voix trembler, quand il lui dit :

— Mademoiselle Merval, évitez l'irréparable folie ; ne soyez pas la victime de votre pitié. Allez jusqu'au bout de votre énergie. Sachez vaincre... Mieux vaut pleurer quelques jours que toute la vie.

Il avait dit ces mots tout bas, mais Anne les entendit, et éprouva une impression qui la bouleversa étrangement. Ils avaient marché longtemps, à travers le dédale des petites rues, et ils étaient maintenant arrivés devant les bureaux du *Patriote de l'Est*, dans cette rue Saint-Jacques où s'agitait déjà la foule tourmentée des hommes d'affaires. Ils avaient la physionomie de cette grande artère de la cité, vers laquelle convergeaient, dès les neuf heures du matin, toutes les activités légales, financières, et politiques de la grande ville. Ils furent séparés par la vie intense qui les reprenait l'un et l'autre, mais chacun d'eux emportait en son âme une obsession cruelle à force d'être douce...

Anne monta vers l'escalier qui la conduisait à son travail.

Sur une table, un petit jaune, l'attendait. Elle s'en empara vivement :

— Reçu ! Suis fou de bonheur. A bientôt la joie suprême !

JEAN

Elle replia la dépêche sans un sourire, et lentement, froidement, féroce, elle la déchira en menues pièces, et la jeta au panier, avant d'avoir voulu la brutalité de son acte. Ainsi de la joie de Jean, elle avait fait un massacre. Elle eut la sensation physique de sa cruauté, et s'en effraya. Cette note, que, quelques mois plus tôt, elle aurait accueillie avec une folle ivresse... Aujourd'hui,

elle la déchiquetait presque rageusement...

L'échéance était venue, et Anne ne pouvait pas, ne voulait pas payer.

X

Alors ce fut l'échange des lettres qui, d'un côté disait tout, de l'autre, n'apportait rien : échange énervant d'angoisse pour l'âme qui cherche, de tristesse pour l'âme qui fuit. Anne ne savait pas mentir, et Jean lisait tout ce qu'elle n'écrivait pas. Il savait maintenant que c'en était fait de ses beaux rêves, et que rien ne le sauverait de la douleur de perdre sa bien-aimée. Il acceptait le répit que la jeune fille lui accordait, et il voyait venir juillet, qui la ramènerait à Clair-Ruisseau, avec une tristesse atroce, parce qu'alors ce serait la fin de tout espoir. Il jouissait de ces dernières heures de pitié en pauvre honteux qui ne veut pas s'avouer à lui-même qu'il vit d'aumône. Et lorsque sa mère, dont il était l'unique enfant, voulait lui parler d'avenir, il disait d'un ton dolent qui demandait grâce : "Plus tard, maman, plus tard"... Elle imagina que, dans le cœur de son fils, l'image de la petite Anne s'effaçait, et elle en souffrit comme d'un parjure. Car elle s'était faite à cette unique idée qu'elle aurait bientôt une fille, et que cette fille serait Anne. Dans la maison, elle lui donnait déjà la première place, heureuse d'abdiquer devant la jeune femme qui continuerait sa lignée. Jamais la pensée d'une désertion ne l'avait effleurée, et lorsque Jean la suppliait, en disant "Plus tard", elle avait peur d'une catastrophe que son fils déchaînerait. La pensée de diminuer Anne n'effleurait pas son âme confiante. Elle appartenait à la race des femmes qui ne reprennent jamais ni leur cœur ni leur parole, mais qui, pour avoir souvent rencontré la trahison de l'homme, la soupçonnent volontiers.

Peu à peu, dans l'âme d'Anne Merval l'apaisement se fit. La résolution de s'évader ne faiblissait pas, mais pour mieux s'en pénétrer, elle tissait solidement le lien des habitudes qui l'attachait à jamais à sa nouvelle vie, et rendait toute tentative de l'en séparer inutile. Elle se méfiait de sa sensibilité et armait sa volonté. Maintenant, elle sortait et recevait, elle allait au théâtre et au concert, ne manquait aucune conférence et accueillait tout projet de distraction avec un empressement marqué. A Claire Benjamin qui s'effrayait de la voir devenir mondaine, elle répondait en riant : "C'est ma jeunesse qui passe, laissez-moi vivre". Les plaisirs recherchés n'entamaient cependant pas son ardeur au travail, mais lui rendaient la tâche plus facile et plus agréable. A regarder de près la vie, elle comprenait mieux en quelles contradictions se débattaient parfois les âmes, et elle acquiesçait ainsi des expériences nécessaires à l'expansion de son talent. Elle ouvrait sur le monde de grands yeux et Henri Daunois recevait ses impressions tourmentées. Celui-ci l'aidait à retirer, des choses vécues, les leçons qui devaient l'aguerrir sans diminuer la foi robuste et la jolie indulgence qui la gardaient souriante et bonne. "Petite salamandre", lui disait-il souvent en riant, heureux de la voir si sereine dominer le mal et échapper au danger... Le succès de son amie Henriette au concours d'Europe lui apporta une vraie joie. Jamais elle ne comprit combien cette amie lui était chère qu'au moment de la séparation qui, pour des années, emportait la petite musicienne vers ce beau pays de France, où elle se réfugiait en toute hâte pour échapper au malaise qui, de plus en plus, opprimait sa quiétude. Loin, elle se calmerait, et trouverait dans son travail le secret d'oublier. Son sacrifice lui semblait d'autant plus difficile qu'elle en savait toute l'inutilité. Puis elle sentait le dénouement bien proche, et elle ne voulait pas entendre les confidences de son amie, ni connaître la douleur de Jean. Elle s'échappait, et si brillante que fut sa sortie, le sourire d'adieu d'Henriette traîne maintenant

dans la pensée d'Anne, comme une petite chose fragile autant qu'émouvante, qui fait que, depuis qu'elle n'est plus là, souvent Anne se demande si elle a vraiment connu le cœur de son amie.

Les jours qui suivirent le départ d'Henriette virent Anne désespérée, et toute l'amitié de Claire Benjamin et d'Henri Daunois s'employa à combler le vide douloureux, alors que les lettres de Jean cessaient de prier et de reprocher et atteignaient au ton de la plus sublime abnégation. Pourtant subtile, elle ne saisit pas le sacrifice qui tout doucement montait entre les lignes.

Paul Rambert avait emmené sa femme dans le nord canadien, il tentait ce moyen de ranimer la jeune femme qu'un mal implacable minait, et dont il avait le souci de ménager les dernières forces. Lorsqu'il apprit le succès et le départ d'Henriette Mélines, il écrivit à Anne :

"Petite Mademoiselle amie,

"Les journaux m'apportent, avec la nouvelle du succès retentissant de votre amie Henriette, celle de son départ immédiat pour la France. Ce n'est certes pas elle que je plains, mais vous qui allez être privée de cette amie merveilleuse, alors qu'elle vivra de la vie française si belle, si forte, si prenante lorsqu'on sait la comprendre et l'apprécier. Vous devez vous sentir seule tous ces premiers jours, et la sympathie de ceux qui vous aiment saura-t-elle se faire assez active et attentionnée pour empêcher la tristesse de vous dominer ? ...

"Nous avons causé, ma femme et moi, de vous, et bien affectueusement hier soir. Elle craint que vous n'ayiez pas oublié la nervosité qu'elle eut à votre égard ce soir, que j'aurais voulu parfait, où vous partagiez la joie de notre maison. Je vous ai dit alors qu'elle souffrait. Son mal empire tous les jours, et la maladie avive en elle de si jolis sentiments. Nous vivons dans une communion de pensées que nous n'avions pas encore connue. De vive qu'elle était, elle ne m'offre plus que de la douceur, et il semble qu'elle cultive d'avance dans ma pensée la place où bientôt elle s'endormira... C'est une chose atroce de voir s'en aller les êtres qui ont occupé notre vie et l'ont souvent dirigée. Vous voyez, petite Mademoiselle sympathique, que j'ai bien le droit de vous écrire, puisque vous recevez en votre courrier tous les malheureux. Seulement, je vous demanderais de me faire la gentillesse d'une réponse pour moi tout seul.

"Je vous écris d'une grotte que j'ai découverte, où j'aime à m'étendre sur le sable fin et à rêvasser en écoutant le bruit du silence. J'y emporte mes livres et mes paperasses. J'y écris des lettres et des articles. Le reste du temps j'étudie, et prépare une série de conférences que l'on m'a demandée pour l'automne. Jamais je ne me suis senti une telle ardeur au travail, et j'ai honte d'offrir à ma femme, qui ne peut plus rien faire, le spectacle d'une activité qui déborde. Pourvu que, de toute cette force qui m'agite, je sache tirer quelque chose qui vaille.

"Et vous, petite Mademoiselle vaillante, partirez-vous bientôt pour votre village y chercher d'autres sujets qui vous feront nous raconter de jolies choses ? Vos articles me ravissent ; je les lis à ma femme qui les aime. Écrivez sans vous lasser jamais, et surtout, permettez que j'insiste, ne désertez pas !"

Anne fut heureuse de ce billet comme on l'est des choses que l'on n'espère pas. Elle répondit tout d'un élan, inconsciente de la place qu'allait prendre, dans sa pensée, l'attente de nouvelles missives, et ainsi s'établit, entre Paul Rambert et Anne Merval, cette intimité que les lettres ont si souvent le don de créer. Elle arriva ainsi à lui livrer de son

Anne Merval

cœur, sans se douter qu'elle allait donner à ce correspondant le meilleur d'elle-même. Elle se sentait si bien gardée par la présence de la femme qui se mourait là-bas qu'elle n'eût pas un instant l'appréhension du sentiment qui l'envahissait et qui expliquait pourquoi les yeux de Paul Rambert, par une merveilleuse devination, certain soir, l'avaient si étrangement troublée. Quelques lettres suffirent pour opérer le miracle d'amour. Et Anne, donnait à l'un spontanément tout ce qu'elle enlevait à l'autre, jour par jour, de son âme.

Elle éprouvait le besoin de parler de Paul Rambert, elle citait ses mots, exaltait son talent, prédisait ses succès politiques, lui prêtait enfin un rôle brillant, et cela sans se douter de quel mal elle était possédée. Henri Daunois le devina tout de suite, et en fut atterré, sans toutefois se croire le droit d'exprimer une crainte, encore moins une réprobation qui aurait troublé sa limpide petite amie. "Le cœur marche où il veut," se disait-il, "et dans le cas d'Anne, elle ne choisit pas, elle subit l'attrait invincible." Il avait le courage de vouloir une seule chose ; qu'elle ne souffrit pas. Il ne savait comment se dénouerait la situation, mais il espérait que la vie s'arrangerait pour ne pas briser cet être de grâce et de fragilité en qui il avait mis une telle foi. Il la savait incapable du mal, et il souhaitait que le bonheur vînt à elle, sans que ses petites ailes blanches aient frémi. Alors il accepta le sacrifice de la perdre pour qu'elle fut heureuse, et ce sacrifice était si lourd que maintenant les cheveux de Daunois grisonnaient prématurément ses tempes. Il offrit l'exemple de sa foi vive à la petite amie qui l'écoutait pour que le moment venu, elle trouvât dans sa piété la lumière dont elle aurait besoin. Pas un mot ne fut échangé, entre ces deux êtres qui se parlaient tous les jours, qui ne pût faire autre chose que du bien, et l'harmonie de leur entente restait attendrissante de perfection.

Un incident les attacha encore plus profondément l'un à l'autre. C'était la veille du départ d'Anne pour Clair-Ruisseau. Dans la grande salle du journal, elle s'attardait à causer avec Henri Daunois, quand le chef de la rédaction, l'apercevant, manifesta une grande satisfaction :

— Figurez-vous que je vous croyais partie déjà, et j'avais tellement besoin de vous...

Au regard interrogateur de la jeune fille, il expliqua :

— Nous venons justement d'apprendre que Madame Rambert—vous savez Madame Paul Rambert—vient d'être ramenée en vitesse de la campagne, et transportée à l'Hôtel-Dieu où l'on attend sa mort. Question de jours... Alors j'ai pensé à vous pour l'article, car il nous faut quelque chose de soigné... Le patron y tient... Paul Rambert est un futur ministre... Dame, il faut surveiller la publicité qui le concerne...

Anne était devenue plus blanche que la mousseline qui l'enveloppait :

— Mais je pars demain, Monsieur Bouliane, et je ne serai pas là...

— C'est justement pourquoi je suis si content de vous trouver, répondit le journaliste, sans sourcilier, car, avant le départ, vous allez bâcler l'article...

— Vous n'y pensez pas, se défendit Anne, je ne puis écrire la nécrologie d'une femme qui n'est pas encore morte... et parler d'elle au passé... Je me ferais l'effet de l'aider à mourir...

— O sensibilité féminine ! déclara le chef, mais vous savez bien que cela se fait couramment.

Et baissant la voix, il raconta à Anne et à Henri Daunois que le patron gardait, dans son coffre-fort, une nécrologie préparée pour sa propre femme, un jour qu'elle était bien malade.

— Et comme elle n'est pas morte, il la conserve précieusement pour la passer au moment psychologique... Et si vous êtes là, Mademoiselle Merval, vous n'aurez qu'à faire les retouches... Pour Madame Rambert, il nous faut quelque chose de senti, d'abord à cause de son mari, et puis à cause d'elle qui a une certaine réputation d'artiste. Vous me donnerez les feuillets avant le départ...

Henri Daunois regardait le visage ravagé de sa petite amie :

— Je comprends que cela vous bouleverse, car vous n'avez vu jusqu'ici que les beaux côtés de notre métier. Aujourd'hui, je puis vous éviter l'ennui d'écrire un article qui énerve votre sensibilité. Ne vous en inquiétez pas. Je vous donnerai tout à l'heure les feuillets que vous devrez remettre à Bouliane. Je vous demande un quart d'heure.

— Je vous remercie, mon ami, car je ne pourrais écrire dix lignes, tant je trouve cette façon de procéder odieuse.

Lorsque, plus tard, Henri Daunois apporta à Anne le travail fait pour elle, il comprit, à l'ombre qui voilait ses beaux yeux, qu'elle avait questionné son cœur, et que son cœur lui avait répondu :

— Jamais je n'oublierai combien vous avez été délicat et bon, le remercia-t-elle simplement, et je me demande ce que j'ai pu faire de bien dans ma vie pour mériter un camarade tel que vous... Je veux aussi vous réclamer un autre service... Si Madame Rambert mourait pendant que je ne suis pas là, voudriez-vous envoyer des fleurs en mon nom ?

— Certainement. J'envverrai aussi de ma part. Voulez-vous que je mette nos deux noms sur un seul envoi, comme cela se pratique souvent entre camarades ?

Anne eut une légère hésitation pour répondre :

— Je crois qu'il vaut mieux que non.

Et comme, dans un léger geste, elle posait sa main sur la sienne, pour lui demander pardon de le traiter en étranger alors qu'il venait d'agir en frère, il s'efforça de sourire pour pallier tout ce que son offre avait d'indiscret, et pour se punir de l'avoir formulée, lorsqu'il en savait d'avance le destin.

XI

Anne avançait d'un jour son arrivée afin d'être seule au moment où elle rentrerait dans sa maison. Sa maison ! Toute sa vie passée était enclose entre les quatre murs de ce modeste logis où son père et sa mère avaient vécu heureux. Elle ne voulait personne entre ses morts et la petite fille qui revenait après des mois d'absence. Elle avait besoin de leur parler et que personne n'entende ce qu'elle leur dirait, de retrouver les choses à la place où elle les avait laissées, et que rien ne fût touché de tous ces souvenirs auxquels elle désirait si fort se raccrocher. Il était cinq heures du matin lorsque le train fit halte à la station de Clair-Ruisseau. Personne ne la vit descendre.

Anne prit par le petit sentier qui coupait à travers champs, pour atteindre plus vite la maison qui l'attendait à l'ombre de l'église, cachée sous les érables et les saules. La rosée qui mouillait ses pieds, faisait monter de la terre des parfums plus intenses, qu'elle retrouvait avec une âpre volupté. Toute sa petite patrie lui remontait à la tête, et en humant l'air embaumé de ce matin de juillet, Anne espérait recouvrer l'âme sereine qu'elle y avait laissée, et qui lui serait peut-être rendue.

A suivre

Le Prince Charmant

Par ALPHONSE CROZIERE

Trois légers coups à la porte.
Marthe ouvrit à Etienne:
— Chut, elle dort... Entre sans bruit...

Etienne sourit et tout bas:
— C'est rare quand elle dort à cette heure.

— Ecoute, Etienne... une grande, grande nouvelle... Ma tante Clange est venue... Elle veut absolument que ma mère parte en Suisse pour y achever sa convalescence... Le départ aura lieu demain...

— Et tu restes, toi, tu restes, j'espère?

— Moi, rester? Abandonner maman... A quoi songes-tu?... Ma tante Clange nous offre un séjour d'un mois en Suisse à toutes deux...

— Un mois soupira Etienne, ce sera long, un mois sans vous voir... Oh! quelle solitude pour moi... Enfin, le principal est que Mme Coudier rapporte de la santé pour longtemps, longtemps... Mme Coudier, c'est ma seconde mère, n'est-ce pas, Marthe?

Il s'était assis près d'elle, la regardant travailler à sa jupe qu'elle achevait de transformer. Son cœur chavirait. Il retenait ses larmes. Il eut voulu parler encore, mais sa gorge était si serrée que les mots ne pouvaient plus sortir. Mme Coudier et sa fille étaient tout pour lui. C'était sa seule famille. Il avait pour Marthe une adoration muette. Il vivait avec ce lourd secret qu'il n'osait avouer, craignant un mot, un seul, qui l'eût brisé.

Il ne pouvait plus compter que sur l'amitié solide qui les liait depuis l'enfance. Il était le plus heureux des hommes lorsque Marthe lui disait:

— Va chercher ton violon, Etienne, joue-nous quelques jolies nouveautés.

Et alors son jeu était au diapason de son âme.

Marthe le flattait:

— Quel virtuose tu fais... Est-ce qu'avec un talent comme le tien tu devrais jouer tous les soirs dans un cinéma de Belleville?

Il savourait le compliment, puis, d'un air gêné:

— Oh! tu sais, il y a encore de meilleurs artistes que moi dans les cinémas... Je dois m'estimer heureux de pouvoir vivoter de mon art...

A partir du moment où il cessait de jouer, il lui semblait que le visage de Marthe redevenait indifférent. Lorsqu'il passait à une autre mélodie, une détente embellissait encore le visage aimé. Les yeux, par moments, exprimaient une pensée généreuse... Allait-elle comprendre enfin ce que disait l'âme de son violon? Se disposait-elle à accueillir un aveu? Non, le dernier coup d'archet changeait le faible espoir d'Etienne en déception résignée.

Et les mois passaient. Il attendait toujours.

Et Marthe souffrait de ne pouvoir répondre à cet amour tenace d'un compagnon d'enfance qu'elle ne pouvait considérer autrement qu'en grand frère affectionné.

Ce soir, les yeux pleins de désolation la troublaient.

— Voyons, Etienne, il ne faut pas être égoïste... Maman a failli mourir... Elle est encore faible... Un mois à la montagne, n'est-ce pas mieux que trois mois de promenades quotidiennes aux Tuileries?

Il approuva:

— Oui, oui, certainement... Oh! non, je ne suis pas égoïste... Et puis, tu vas pouvoir réaliser le plus cher de tes rêves... Déjà, quand tu étais petite fille, tu m'en parlais de cette Suisse où tu vou-

t'es mise à boudier. Tu te souviens, Marthe?

— Non, non, fit-elle rêveuse, c'est si loin...

— Moi, je m'en souviendrai toujours... Sois franche, depuis lors, le prince Charmant a hanté tes longues rêveries.

— Bah! ne parlons plus de cela, c'est de l'histoire ancienne, c'est de la féerie.

— Si, si, parlons-en... Ne crois-tu pas qu'on finisse par obtenir ce qu'on a ardemment désiré?

— Tu es fou.

— Oh! si je me doutais un seul instant qu'il puisse venir, ce prince Charmant!...

Il ne lui en avait jamais autant dit. Et quel ton de menace dans

se brouillaient. Il lui semblait que son effort malheureux allait le faire défaillir. Il eut la force d'ajouter:

— Je ne sais pas dire ces choses-là... Tu dois me trouver bête, mais bête...

— Non, Etienne... Il y a longtemps que j'ai cru comprendre que tu voulais me faire cet aveu... mais que tu n'osais pas...

— Oui, oui, je n'osais pas... Pardonne-moi...

— Je suis flattée, mais je ne puis te répondre tout de suite... Tu m'embarrasses... J'ai peur de te faire de la peine... C'est curieux, j'ai toujours eu l'impression que tu étais mon frère... Malgré toute ma bonne volonté, malgré tout mon désir de te rendre heureux... je ne vois pas... non, vrai... je ne vois pas...

Le regard d'Etienne l'impressionnait. Elle éprouvait un singulier malaise en sentant le bras du jeune homme l'envelopper.

Elle cherchait à se dégager vainement, sans brusquerie. Il insista, la voix soudainement voilée:

— Si... ma petite Marthe... J'attends cette grande joie. Ne pars pas sans me faire une promesse... J'ai si peur de te voir partir... Oh! garde de toi une assurance qui sera comme le parfum pénétrant de l'absente... Ce mot, je l'attends... donne-le-moi... je t'en prie...

D'un mouvement brusque, elle lui échappa.

Il n'eut pas la force de la maintenir, faiblit à l'idée de l'avoir tout à fait fâchée, la laissa partir, tout désappointé.

Il la considérait d'un œil morne, résigné, l'œil d'un pauvre chien que l'on a rejeté à cause d'un excès d'expansion.

Le voyant calme, confus, malheureux, elle lui dit:

— Je ne puis rien dire maintenant... Qui sait! Plus tard... L'amour peut venir... C'est si bizarre, l'amour...

L'arrivée de Mme Coudier mit fin à l'embarras de Marthe...

A partir de ce moment, il y eut quelque gêne entre les amis d'enfance.

Jusqu'au lendemain, à l'heure du départ des deux femmes, Etienne eût l'impression d'être guéri comme par enchantement de son grand amour, mais lorsqu'il vit le train s'éloigner, la main de Marthe s'agiter longtemps à la portière, il éprouva un déchirement.

— Moi qui me croyais plus fort... Je n'ai jamais été plus malheureux... plus fou!...

II

Dans la chambre qu'elle occupait à Viège, Marthe écrivait à Lucette.

Sa fenêtre était ouverte, laissant voir l'immensité splendide aux tons si divers, si changeants, les pics neigeux qui se détachaient sur



Etienne, avec son violon charmait les soirées des deux femmes.

drais aller un jour... Tiens, ces jolis souvenirs d'enfance, ils se développent dans ma mémoire comme un film, avec une netteté parfaite... Un dimanche de janvier, nous occupions ces mêmes chaises... Tu avais alors onze ans, moi quatorze... Tu tournais les pages d'un album où il était question d'un prince Charmant... Je t'écoutais babiller tout en caressant tes longs cheveux de soie qui s'épandaient en cascade sur tes épaules... Tu lisais l'histoire de la bergère, qui a sauvé quelque prince Charmant d'un grand péril. Le prince Charmant épouse la bergère. Le dessinateur l'avait fait si beau que tu t'extasiais... Je t'entendais dire à mi-voix: "Je veux un mari qui soit beau comme ça". Je te répondais pour te taquiner: "Il a l'air d'un singe." Fâchée, tu m'as répondu: "C'est toi qui as l'air d'un singe". Et tu

ces derniers mots! Quel éclair de jalousie dans les yeux toujours si passifs.

— Ecoute, fit-il tremblant, mames-tu un peu?

— Oui, je t'aime, Etienne, parce que tu es bon, serviable, affectueux... Je t'aime parce que tu fus toujours avec nous, et avec tout ton cœur, dans les rudes moments.

— Alors... il m'est venu à l'idée... que...

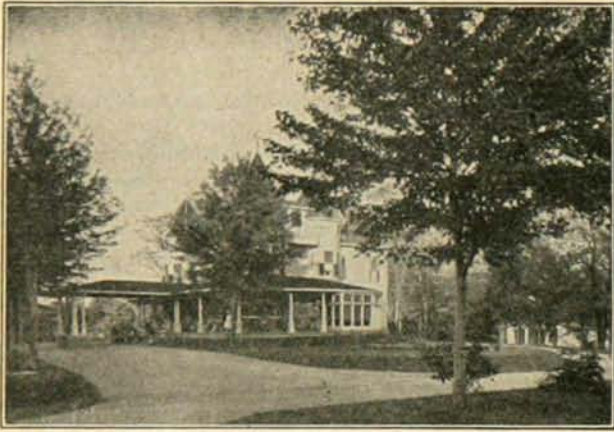
Ici, il se troubla, bafouilla un peu.

— Car je t'aime, moi, je t'aime... Il est impossible d'aimer davantage...

Marthe sentit les mains fiévreuses d'Etienne s'agripper aux siennes.

Il ajouta:

— Si tu voulais devenir ma femme... oui, ma femme... Je n'ai jamais osé t'en parler... mais tu as dû comprendre quelquefois... Sa gorge se desséchait, ses yeux



Sanatorium PRÉVOST, Inc.

Institution unique située à
CARTIERVILLE, P.Q.
(à quelques minutes de Montréal)

Maladies Nerveuses, Cure de Repos, de Régime et de Désintoxication, Maladies de la Nutrition, Convalescence.

Institution fondée par feu le
Docteur ALBERT PREVOST

ex-médecin légiste de l'Université de Paris et ex-professeur
de Neurologie de l'Université de Montréal.

Médecin en charge :

Docteur EDGAR LANGLOIS

Spécialiste des Maladies Nerveuses, assistant à la clinique de
Neurologie de l'Hôpital Notre-Dame.

Médecin-adjoint :

Dr. CHAS. A. LANGLOIS
Radiologiste.

Ecole de garde-malades
dirigée par
Mlle CHARLOTTE TASSE
Garde-malade en chef.

PAS DE MALADIES MENTALES OU CONTAGIEUSES

Téléphone : Atlantic 7200 Ecrivez pour prospectus

Un remède souverain pour les maladies des femmes Gratis. — Un traitement de 10 jours.

Orange Lily est un remède certain pour les maladies féminines. On l'applique sur la partie douloureuse et les tissus malades l'absorbent. L'obstruction disparaît et le soulagement est non seulement physique, mais aussi mental ; les vaisseaux sanguins et les nerfs se fortifient et la circulation devient normale. Ce traitement est basé entièrement sur les procédés scientifiques modernes et agit directement sur la cause du trouble ; il est souverain dans tous les troubles féminins, y compris règles douloureuses ou retardataires, leucorrhée, descentes, etc. Prix \$2.00 la boîte, suffisante pour un traitement d'un mois. **Gratis** ; Un traitement d'essai de 10 jours, valant 5c., sera envoyé à toute femme souffrante m'envoyant son adresse. Envoyez 3 timbres et adressez Mme LYDIA W. LADD, Dept. 64, Windsor, Ontario. En vente dans toutes les meilleures pharmacies.



REPRESENTANTS

Il nous faut un représentant dans chaque ville et village du Canada. Réservez votre territoire aujourd'hui en écrivant au Gérant de Circulation,

LA REVUE MODERNE

198, rue Notre-Dame, Est.

Montréal, Qué.

Le Prince Charmant

l'écran d'un ciel turquoise magnifiquement pur.

Marthe venait de vivre des minutes angoissantes qu'elle essayait de retracer simplement, sans lyrisme, avec la belle simplicité d'une âme modeste :

"Chère et grande amie.

"Maman ne sait encore rien de l'aventure dont j'ai été l'héroïne, ce matin en ascensionnant, sans guide, dans la montagne. Cette aventure la bouleverserait. Et, pourtant, il me faudra bien avouer, mais j'attends encore... Voici succinctement l'affaire...

"J'excursionnais aux environs du *Wimmanihorn*, et j'avais atteint un site fort beau qui se présentait comme une étroite plate-forme rocheuse, d'où il semblait qu'on pût dominer tout l'univers, lorsque j'entendis un cri déchirant... Il y a de ces cris qui vous ébranlent comme la foudre. C'était un cri d'homme, un cri d'épouvante que j'ai toujours dans l'oreille. A deux mètres le gouffre. Le cri sortait de là. Soudainement glacée, j'approchai de ce gouffre qui m'apparaissait sans fond, et je vis un être humain dont les doigts se crispèrent sur des aspérités branlantes. Elles allaient se détacher. C'était pour ce malheureux la chute fatale... Je n'oublierai jamais ce visage blême, convulsé de terreur. Vision horrible, rapide, qui m'aurait fait défaillir si je n'avais su dompter mes nerfs... Un être à arracher à la mort, et vite. Il n'est pas de réflexion qui combatte mieux la défaillance. Ce qui paraît si long à écrire ne dure que quelques secondes, tu le sais. Couchée soudainement sur le sol, je saisis le malheureux par les poignets, et je fis appel à toute mon énergie pour le tirer de cette tombe immense, à ciel ouvert, dans laquelle, à bout de résistance, il allait s'écraser. Ce fut long comme un siècle. J'avais l'impression d'un poids mort qui allait finir par m'entraîner. Mais l'on ne s'imagine pas ce que peut la volonté sur tous les muscles d'une femme qui personnifie un instant la Providence. M'aidant de mes coudes et de mes genoux qui se meurtrissaient au frottement du sol rocheux, mais n'éprouvant, dans cet instant critique, aucune douleur capable de ralentir mon effort, je tirai lentement le malheureux... Nous n'échangions pas deux mots... Des râles et des souffles, c'était tout tout... Il était arrivé à un tel degré d'épuisement que ses jambes n'avaient plus la force de se mouvoir. Elles étaient comme paralysées... Après mon sauvetage, je m'affalai... Tout tournait autour de moi... Mes yeux se fermèrent. Allais-je tomber en syncope?... Non, il ne fallait pas. Ce malheureux, dont les mains étaient en sang, avait besoin d'être réconforté... Je l'avais sauvé, je lui devais davantage. Et tandis que je me recueillais pour puiser en moi-même la force de résister à l'émotion, je sentis un souffle chaud sur l'une de mes mains.

"Celui qui me devait la vie

tenait cette main pressée contre ses lèvres. Et il pleurait avec des balbutiements d'enfant. Il m'exprimait sa reconnaissance dans un langage incompréhensible.

"Je murmurai :

"— Mais je n'ai fait que mon devoir... Il n'est pas de femme au monde qui n'eût agi comme moi.

"Son visage se détendit, sa voix devint plus claire.

"— Quel cauchemar atroce, fit-il en frissonnant, et vous m'avez sauvé... vous, toute seule... Oh!...

"Je me relevai et l'aidai à se remettre debout. Il était d'une faiblesse extrême.

"— Appuyez-vous sur mon bras, lui dis-je, et descendons lentement...

"Il se laissa entraîner docile, comme un convalescent qui recommence à marcher après de longues semaines de repos, et qui craint de trébucher.

"— Allons, n'ayez pas peur, le rassurai-je souriante, en me faisant crâne.

"— Grande, grande amie inconnue, soupira-t-il.

"A présent le visage reposé m'apparaissait charmant, les yeux bleus, doux, faits pour la contemplation, cherchaient à capter les miens qui leur échappaient toujours.

"Je donnais un âge enfin à ce garçon qui m'avait paru un vieillard dans sa lutte avec la mort. J'estimais qu'il pouvait avoir entre vingt-cinq et vingt-huit ans. Il était vêtu avec un certain chic. Sa tenue, quoique négligée, était celle d'un homme soigné.

"Après avoir piétiné un bon moment, nous primes un peu de repos. Il murmura :

"— Dire que, sans vous, je n'existais plus en ce moment, comment saurai-je jamais reconnaître un tel bienfait?

"Je le grondai gentiment, il me semblait que mon acte me donnait quelque autorité sur lui :

"— Vous êtes un imprudent...

"— Et vous aussi, fit-il aimable, une femme s'aventurer par ici, sans guide! Mais votre imprudence m'a sauvé... Vous la reprocher est une ingratitude.

"Et il saisit de nouveau mes deux mains, les serra tour à tour fièvreusement, contre sa bouche..."

Mme Coudier venait de pénétrer sans bruit dans la chambre de sa fille. Marthe absorbée par sa narration ne l'entendit pas.

— A qui écris-tu, Marthe?

La jeune fille eut une exclamation de surprise, rougit et couvrit la lettre de ses mains.

— Oh! murmura Mme Coudier, c'est la première fois que tu me fais une cachotterie.

Marthe parut toute confuse. Elle lui tendit la lettre.

Bientôt les mots : effrayant, épouvantable, hachèrent la lecture de Mme Coudier.

Elle s'interrompit pour éclater :

— Malheureuse Marthe, tu ne pensais donc pas à ta mère pour exposer ainsi ta vie qui est tout pour moi. Ascensionner sans guide, à mon insu, quelle folie!

— Mère, ne me gronde pas,

puisque j'ai pu devenir la providence de M. Robert de Vierville, un étudiant en médecine, dont tu auras bientôt la visite...

Mais Mme Coudier ne pouvait se résigner à absoudre sa fille. Elle était devenue nerveuse, Marthe, d'un élan affectueux, l'attira dans ses bras, l'embrassa longuement :

— Allons vite, ton pardon, dépêche-toi.

— Non, pas encore... je suis trop bouleversée.

— Pourtant, je ne le suis plus, moi, regarde...

— Tu es une folle!... Est-ce que je ne me suis pas aperçue à ton retour que tu n'étais pas comme à l'ordinaire... Je t'ai demandé à plusieurs reprises : "Comme tu paraissais émue!..."

— Il y avait de quoi... Mais j'étais encore plus émue, je crois, lorsque M. Robert m'a présentée à ses parents, et en goûtant les paroles flatteuses qui ont accompagné cette présentation, que lorsque je l'ai sauvé... Oui, mère, des mots à tirer des larmes... Si tu savais comme il est bien ce garçon... Quel physique séduisant!... Et puis, distingué, aimable... une voix si captivante!...

— Oui, je vois qu'il n'est que temps que nous quittions la Suisse pour rentrer à Paris.

— Pourquoi dis-tu cela, mère?...

— Parce que j'ai peur que ton cœur romanesque ne se fasse des illusions...

Marthe comprit toute la justesse de cette remarque et soupira :

— Tu as peut-être raison...

La tête penchée sur l'épaule de Mme Coudier, elle pensait à la descente pénible et lente dans la montagne, près de son "rescapé" qui n'avait pas tardé à lui parler comme un ami... Il savait que Marthe était pauvre, il connaissait la raison qui l'avait amenée en Suisse. De son côté, Marthe n'ignorait plus que les parents de Robert étaient riches.

Il avait eu pour elle des mots charmants, touchants, dont elle s'était vite grisée.

— Vous ne sauriez croire ce qui s'est passé en moi lorsque mes yeux, qui s'ouvraient déjà sur la mort, vous ont vue... Votre intervention ne peut être comparée qu'à celle d'une bonne fée... Pour moi, vous devenez la fée de la montagne... Aussi, je vous demande de rester ma grande, grande amie... Vous ne me répondez pas?

Certes, elle était trop étourdie pour répondre. Ce langage lui apparaissait si nouveau et si beau : Il avait ajouté :

— Vous m'avez sauvé la vie. La mienne est à votre disposition... A mon tour, je voudrais me sacrifier pour vous... Oh! si j'étais sûr que vous n'aimiez personne...

Mme Coudier l'arracha à sa méditation.

— Et alors, Marthe, tu as vu les parents de ce jeune homme, qu'en penses-tu?

— Tout le bien possible. Des gens exquis. M. et Mme de Vierville m'ont embrassée avec beaucoup d'effusion. Eux aussi se sont renseignés sur notre situation...

Le Prince Charmant

Je leur ai avoué que nous étions pauvres, bien pauvres...

Un long soupir souligna ces derniers mots.

Mme Coudier, remise de ses premières émotions, eut un beau sourire pour son enfant.

— Ce que tu as fait est très beau, très beau, ma chérie. Tu n'en seras jamais assez récompensée, mais n'attends pas une récompense qui pourrait combler tes vœux... Estime-toi heureuse, si tu trouves de la reconnaissance, et si surtout cette reconnaissance n'est pas trop éphémère...

Il était cinq heures lorsque Mme Coudier et sa fille eurent la visite des parents de Robert, Mme de Vierville, élégante, coquette même, des cheveux grisonnants, les traits accentués, un peu hautaine, s'exprimant avec une correction étudiée, bref une maîtresse femme qui domine et mène la barque.

Lui, très simple, placide, une bonne figure sans expression, barbe et cheveux tout blancs, subissant avec docilité l'autorité de sa femme, parlant peu, et consultant toujours Mme de Vierville, comme s'il craignait d'en avoir dit trop long.

— Je vous avais promis une petite visite, chère petite amie, dit la visiteuse en embrassant Marthe, me voilà...

Puis se tournant vers Mme Coudier :

— Je suis enchantée de faire la connaissance de Mme votre mère.

Tendant les mains à Mme Coudier, elle réédita la phrase banale :

— L'acte admirable de votre vaillante enfant est de ceux qui ne s'oublient pas...

Et les Vierville gênèrent un peu la simplicité de Mme Coudier par des compliments tortillés.

— Robert voulait absolument venir, mais l'émotion a été si violente que nous avons insisté pour qu'il se couche. Le médecin est venu. Il l'a trouvé en excellent état, il a simplement recommandé le plus grand repos pendant deux jours...

Et, sur la prière des Vierville, Marthe dut refaire le récit du sauvetage, M. de Vierville interrompit plusieurs fois Marthe en murmurant :

— Imprudente jeunesse, imprudente jeunesse!

Ces mots finirent par lui attirer un péremptoire :

— Tais-toi donc, Xavier, laisse mademoiselle parler.

Et quand Marthe eut fini, Mme de Vierville conclut :

— Oui, peut-être qu'avec beaucoup de courage et de patience, notre fils aurait fini par s'en tirer tout seul, mais votre présence providentielle a pu abrégé ses efforts...

— Sans doute, murmura Marthe, rêveuse.

— Mais cet endroit est-il aussi profond et dangereux qu'il a bien voulu le dire? demanda à son tour M. de Vierville.

— Il m'a semblé.

Dans la bouche de Marthe, attérée, ces mots ne devenaient qu'un murmure.

— Il vous a semblé?... Enfin,

vous le savez mieux que nous, n'est-ce pas? Remarquez que l'on peut tomber de très haut, sans se tuer pour cela... La neige, quelque fois, amortit bien une chute...

Mme de Vierville interrompit son mari :

— Enfin, quel que soit le danger couru par notre fils, il n'en est pas moins vrai que mademoiselle a fait preuve d'un courage remarquable. Nous ne saurions trop l'en féliciter... Elle a peut-être évité que Robert n'ait une jambe cassée ou tout au moins une sérieuse foulure...

Et, en prenant congé de Marthe qui se sentait prise d'une grande envie de pleurer, Mme de Vierville lui glissa une enveloppe dans la main :

— Veuillez accepter cette somme chère petite, et croire à toute notre amitié.

Marthe refusa :

— Non, madame, non... jamais... Je vous remercie.

— Et pourquoi? Vous nous désobligeriez.

— J'entends n'accepter aucune récompense ni aucun cadeau pour ce que je crois être un léger service.

— N'allez pas diminuer l'importance de votre belle action.

— Eh bien, afin de ne pas vous désobliger, je vous prie de faire profiter de ce don les pauvres de votre pays.

— Dans ce cas, ma chère enfant, il sera fait comme vous le désirez... Merci encore pour nous, merci de la part de Robert...

Il y eut échange prolongé de poignées de mains, et les Vierville se retirèrent, satisfaits du devoir accompli.

Il n'était que temps, Marthe éprouvait une réelle torture. Elle s'effondra, sanglotante, dans les bras de sa mère.

— Pauvre petite, s'apitoya Mme Coudier, ah! comme je comprends tes larmes... Un peu plus, ce n'est pas toi qui l'aurais sauvé leur fils, c'est lui qui t'aurait sauvée!

Lorsqu'elle fut plus calme, Marthe murmura :

— Lui seul sait... cela me suffit.

Puis, saisissant la lettre où elle relatait l'événement, elle en fit, sans colère, une grande quantité de petits morceaux :

— N'y pensons plus... A quoi bon l'envoyer à Lucette. Elle aussi, peut-être, croirait que je me vante...

Il lui sembla bon de se plonger dans la lecture de nombreuses lettres qu'elle avait reçues d'Etienne. Elles étaient simples et belles ces lettres, et si consolantes...

— Celui-là, dit Mme Coudier, c'est l'incompris... Si tu pouvais comprendre un jour qu'il ne peut être de meilleur compagnon pour toi!...

* *

Les Vierville, en rentrant à l'hôtel, échangeaient leurs impressions sur Marthe.

— Quoiqu'en dise Robert, je la trouve bien ordinaire, une beauté banale, critiquait Mme de Vierville.

— Et puis enfin, ce ne sont pas des personnes de notre monde, objecta Xavier.

— Il s'est épris trop vite pour que ce soit sérieux. Un coup de foudre. J'aime à croire qu'il a beaucoup exagéré l'affaire.

— Et quand il dit que sa vie appartient à celle qui l'a sauvée, il exagère davantage... Nous avons voulu faire notre devoir. Vois l'accueil qu'a reçu notre petit cadeau!

— Un billet de mille francs, c'était pourtant bon à prendre pour des femmes malheureuses.

— Voilà de l'orgueil bien mal placé...

Lorsque les Vierville frappèrent à la chambre de leur fils, celui-ci était levé.

— Ce n'est pas raisonnable, Robert, gronda Mme de Vierville.

— Quelle idée aussi de vouloir me faire prendre le lit, d'envoyer chercher un médecin... Je suis un peu courbaturé, ce n'est rien... Et alors, cette visite à Mme Coudier?

— Cette visite s'est très bien passée.

— Seulement, notre cadeau n'a pas eu de succès, ricana benoîtement Xavier.

— Quel cadeau?

— Une enveloppe avec mille francs, riposta Mme de Vierville, nous avons insisté, elle n'a pas voulu accepter.

— Pourquoi ne m'avoir rien dit à ce sujet?

— Peut-être vas-tu trouver que ce n'est pas assez, mille francs? fit Mme de Vierville d'un air pincé.

— Alors, vous estimez que ma vie vaut mille francs net, pas un sou de plus, pas un sou de moins?

— Allons, allons, répliqua Mme de Vierville, ne discutons pas...

Ta vie n'a pas de prix pour nous, tu le sais bien... Cette ironie est une offense.

Et pour abrégier la discussion :

— Alors, tu descends dîner avec nous... Nous ne te faisons pas monter ton repas?

— Oui, je dînerai avec vous...

Robert n'avait qu'une hâte : revoir Marthe, excuser le geste maladroit de ses parents. Le refus de la jeune fille la grandissait encore dans son estime...

Le lendemain, après déjeuner, il se rendit chez les personnes où ces dames avaient pris pension...

A son grand désappointement, il apprit que Mme Coudier et sa fille s'étaient décidées précipitamment à reprendre le train pour la France, et qu'elles avaient quitté la maison vers onze heures.

— Mais, au moins, s'informa Robert, ces dames ont laissé leur adresse?

— Aucune adresse... Nous savons qu'elles habitent Paris, et c'est tout.

Il sortit consterné. Ainsi, la fée de la montagne, comme il avait surnommé Marthe, n'aurait fait qu'une courte apparition dans sa vie, comme les fées...

— Fou que je suis de n'avoir pas obéi à mon premier mouvement, me lever pour accompagner mes parents près d'elle...

Il avait reçu le coup de foudre. Par la grandeur de son geste et par sa simplicité, Marthe l'avait con-



**Je ne me
suis jamais
si bien porté!**

Tout récemment encore, mon système nerveux était détraqué, et mon organisme épuisé, en proie à la grippe, à la bronchite et autres maux.

MAINTENANT, ma santé et mon énergie revenues, je me sens revivre, grâce au TONIQUE PULMO du Dr Hervay.

AUX PERSONNES FAIBLES ET DÉPRIMÉES, ce tonique efface et d'un goût agréable rend SANTÉ, ÉNERGIE et VIGUEUR.

Se trouve chez votre fournisseur, ou votre pharmacien.

THE HERVAY CHEMICAL CO., of Canada, Limited

489, St-Paul ouest - MONTREAL

Téléphone: MAIN 3190

**Tonique
Pulmo
Dr Hervay**

RENARDS

J'ai attrapé de 45 à 60 renards en quatre à cinq semaines de temps. Peut apprendre à tout lecteur de cette revue comment les prendre. Écrivez pour détails à:

W. A. HADLEY,
Boîte F. Stanstead, Qué.



**Collation Légère
en tout temps**

Pour toute la famille, enfants ou adultes, souffrants ou bien-portants. Se sert aux repas, entre les repas et au coucher. Brevage nutritif, facilement assimilable, qui à toute heure du jour ou de la nuit soulage la fatigue et la faim. Se prépare à la maison. Délayez la poudre dans de l'eau chaude ou froide. Pas de cuisson.

10-25

quis. Jamais aucune femme ne pourrait éclipser Marthe dans ce cœur sentimental dominé par la gratitude.

III

Les jours passèrent. Robert reprit ses études, Mme de Vierville reçut de nouveau ses amies, le vendredi, dans son luxueux salon de la rue de Rivoli. Elle avait oublié l'événement qui avait marqué la fin de leur séjour à Viège. Lorsqu'elle voyait son fils rêvasser, le soir, à table, elle était loin de penser que la jeune Marthe occupait toute cette tête pensive, que le souvenir d'une grande et belle action restait ineffaçable derrière ce front studieux et triste...

Un vendredi soir, Mme Vierville dit à Robert:

— Tu seras bientôt docteur, tu vas songer à te faire une clientèle. Il te faut un foyer. Dimanche, nous aurons la visite d'une jeune fille charmante que tu as eu l'occasion d'apercevoir plusieurs fois chez nos amis Delangeau. Tu nous diras ton impression.

— Je ne lui plairai pas, sûrement, je suis un sauvage, j'ai horreur du flirt. Tout ce qui est mondanités m'agace... Pas d'illusions.

— C'est une erreur, répondit Mme de Vierville avec un sourire qui en disait long, si la jeune fille te plaît, cela suffit... Il y a une très belle dot...

Le dimanche suivant, Mme Clange et Lucette se présentaient chez les Vierville.

Robert était le jeune homme séduisant, qui avait tant plu à la cousine de Marthe. Et Mme Clange, en femme intrigante, avait obtenu que la présentation eût lieu...

Tout de suite, le visage de Lucette avait intéressé Robert. Il lui trouvait quelque ressemblance avec Marthe. Néanmoins, il ne fut ni empressé, ni aimable; il se contenta d'être correct, gardant le masque réfléchi et morose de l'homme qui ne cherche pas à plaire.

Au cours de la conversation, les Vierville parlèrent de leur voyage en Suisse, faisant naturellement le silence sur l'aventure tragique de Robert.

Mais lorsqu'il fut question de Viège, Mme Clange s'écria:

— Vraiment, vous avez séjourné à Viège?

— Oh! une huitaine de jours seulement.

— Ma sœur était à Viège à la même époque. Je l'avais envoyée là-bas pour achever sa convalescence. Elle fut très secouée, par une vilaine grippe.

— Et à quel hôtel se trouvait votre sœur? demanda Mme de Vierville.

— Chez de braves gens qui avaient bien voulu les recevoir, elle et ma nièce, comme pensionnaires.

Mme de Vierville demanda:

— Et votre sœur a dû être émerveillée de cette région?

— Émerveillée, en effet... mais dans les derniers jours, l'affolement l'a prise...

Le Prince Charmant

— Pas possible!

Robert semblait prendre le plus vif intérêt aux paroles de Mme Clange.

— Ma nièce s'était montrée très imprudente, reprit la visiteuse.

— Certain accident, qui aurait pu coûter la vie à Marthe, fit alors Lucette, détermina ma tante à revenir en toute hâte...

Lorsque Robert entendit prononcer le nom de Marthe, il eut comme un éblouissement et pensa: "Retrouvée... quel bonheur!" Les Vierville, malgré leur trouble, se figèrent dans une impassibilité compassée.

Puis Mme de Vierville, gagnée par la peur, s'empessa de mettre la conversation sur un autre sujet...

Après le départ de Mme Clange et de sa fille, Robert parut transformé. Il avait retrouvé toute sa bonne humeur.

— Eh bien, lui demanda sa mère, que penses-tu de cette coïncidence?

— Elle est aussi providentielle que l'intervention de Marthe au moment où j'allais me rompre les os.

— Il ne s'agit pas de Marthe en ce moment, il s'agit de Mlle Lucette.

— Au contraire, il s'agit de Marthe plus que jamais... J'admire sa modestie... Sa tante et sa cousine ignorent qu'elle a sauvé un excursionniste qui allait se tuer...

— Oh! en voilà assez avec ces histoires-là... Ça ne prend plus!... Pour qu'elle aie caché le drame à sa famille, il fallait vraiment que ce ne fût pas trop sérieux...

Robert lança à Mme de Vierville un regard douloureux, et, d'un ton morne:

— Décidément, il est triste que je sois le seul à savoir ce que je lui dois... Si elle avait la situation de sa cousine, elle mériterait cette reconnaissance, mais, comme elle est pauvre, elle n'a droit qu'à votre ingratitude!... Pitoyable!

IV

Un mercredi, Mme Coudier était restée seule dans le petit logement de la rue Saint-Honoré. Marthe venait de partir livrer un travail urgent.

On frappa, Mme Coudier s'empessa d'ouvrir. Sa sœur était devant elle, Mme Clange paraissait très affairée:

— Ecoute, j'ai quelques mots à te dire... Marthe est-elle ici?

— Non, elle vient de sortir.

— Tant mieux, je vais pouvoir causer avec toi plus librement... Il faut marier ta fille, et vite... Tu m'as dit qu'Etienne était très bon pour vous, que c'était un mari, tout indiqué pour Marthe, mais qu'elle hésitait toujours... Eh bien, maintenant, il ne faut plus d'hésitation... Je veux les fiancer... Qu'on en finisse!

Mme Coudier s'étonna de ce langage quelque peu comminatoire. Cette immixtion dans leurs affaires l'incommodait:

— Mais pourquoi cette hâte?... Si Marthe veut attendre encore?...

— Non, non, il ne faut plus

qu'elle attende... Nos charges sont devenues trop lourdes, et je suis obligée de réduire de moitié la pension que j'ai bien voulu te servir jusqu'ici... Avant peu, je ne pourrai plus rien faire pour toi... Ton intérêt est donc de brusquer ce mariage... Vous vivrez tous les trois... Etienne gagne assez bien sa vie... Il donnera congé de son logement... De cette façon, votre loyer sera payé par lui...

Mme Coudier regardait sa sœur avec une tristesse résignée. Elle réfléchit un moment, puis:

— Moi, obliger Marthe... Y songes-tu? Il y a assez longtemps que je l'encourage dans cette voie... Je ne puis vraiment faire mieux.

— Va, ma chère, quand tu lui annonceras que je ne puis t'aider plus longtemps elle comprendra, espérons-le.

Le visage de Mme Coudier se mouillait:

— Non, j'étais loin de supposer que tu pourrais m'abandonner un jour... toi, toujours si bonne... Certes, je te suis reconnaissante de m'avoir envoyée en Suisse pour achever mon rétablissement, mais si j'avais prévu ce qui m'attendait à mon retour...

Mme Clange eut un regret. Mais n'était-il pas le meilleur moyen de brusquer le mariage, de mettre Robert en présence du fait accompli?

Elle chercha des adoucissements:

— Ne pleure pas, ma pauvre Jeanne, il peut se faire que, d'ici un an, la situation s'améliore, et que je puisse recommencer à t'apporter, chaque mois, la petite somme qui vous rendait service... Que Marthe y mette de la bonne volonté... Elle ne pense pas, je suppose, épouser un jeune et beau millionnaire. Ce sont des choses qu'on aime lire dans les romans... Or Marthe voit trop la vie d'après les romans... Qu'elle redevienne raisonnable...

Sur ces mots, Mme Clange prit congé de la pauvre femme, qu'elle sacrifiait à l'ambition de Lucette.

Lorsque Marthe rentra, elle trouva sa mère en larmes.

— Eh bien?... Que se passe-t-il? Mme Coudier lui apprit la résolution de sa sœur.

— Et c'est pour cela que tu pleures? répondit Marthe, en affectant le plus grand calme.

Elle l'embrassa longuement, la câlina.

— Tu as bien tort... Que ma tante le garde son argent... J'en serai quitte pour travailler davantage, pauvre mère... Ah! il ne faut rien devoir, décidément, aux parents riches, rien, rien, on paye trop cher leurs rares élans... Vois comme les choses tombent bien... Il semble que dans la vie des êtres tout soit parfaitement coordonné, réglé avec une précision dont l'univers est un grand exemple... Figure-toi que Mme Goubert, en me félicitant tout à l'heure de mon travail, m'a dit: "Chère petite, si vous pensiez pouvoir laisser votre maman seule tous les après-midi, je vous offrirais la première place dans mon atelier. Vous ne seriez pas une employée, je vous considérerais

comme ma principale collaboratrice." Et elle me fait des conditions si belles que je n'ai pas répondu non... Je lui ai dit que j'en causerais avec toi, et que je lui rendrais réponse demain... Mme Goubert aura donc une bonne réponse. Et nous mépriserons les exigences de ma tante, qui s'imagine, parce qu'elle nous oblige, qu'elle doit nous plier à ses caprices...

Le soir, après dîner, trois légers coups à la porte les intriguèrent.

— Qui peut venir à cette heure ? chuchota Marthe.

— Ce n'est pas une lettre, Mme Dron frappe plus fort.

Marthe, la lampe à la main, partit ouvrir...

Robert de Vierville était devant elle.

Elle eut une exclamation de joie.

— Un ingrat, fit-il souriant.

— Oh ! protesta Marthe.

— Ou plutôt un obligé qui vient s'excuser de son trop long silence...

Il prit la main de Marthe et la porta à ses lèvres.

Elle chevrota :

— Entrez, monsieur... Voyez notre intérieur est bien modeste...

Puis, s'animant tout d'un coup :

— Mère... c'est M. Robert de Vierville... que tu ne connais pas.

— Enchanté de faire la connaissance de Mme votre mère...

Il avait pris la main un peu rébarbative de Mme Coudier, et comme s'il devinait le trouble inquiétant qui agissait celle-ci :

— Il y a longtemps, assura-t-il, que je serais accouru pour vous dire quelle dette de reconnaissance j'ai contractée vis-à-vis de Mlle Marthe. Ah ! si j'avais connu plus tôt votre adresse, mais...

— Cette adresse, repartit vivement Marthe, comment l'avez-vous sue ?

— Nous avons été, mes parents et moi, mis en relations avec Mme Clange... La conversation est tombée un jour sur la Suisse, sur Viège... Nous avons su qu'elle y avait envoyé sa sœur, laquelle était accompagnée de sa fille, une certaine demoiselle Marthe...

Bref, un mot en a amené un autre... Et me voilà...

Il y eut un long silence. Le jeune homme reprit la main brûlante, puis :

— Vous concevez ma joie... Vous revoir ! Pourquoi êtes-vous partie si vite ?... J'ai vécu des moments pénibles... Toutes mes pensées ont été pour vous depuis l'instant tragique où ma vie fut entre ces chères petites mains... Vous êtes la Providence admirable qui me permet de me dire aujourd'hui : "Tu existes..."

La joie de retrouver l'exquise enfant sur le bras de laquelle il s'était appuyé pour accomplir un trajet dangereux, le faisait trembler d'émotion.

— Sain et sauf, grâce à vous, fit-il, vibrant.

Mme Coudier prononça un peu nerveuse :

— Mais fais donc asseoir monsieur, ma petite fille... Monsieur prendra bien une tasse de tilleul avec nous...

Pauvre Etienne, qui caressait ses cordes avec l'allégresse de l'es-

poir, s'il s'était douté que le prince Charmant était là !

Mme Coudier avait laissé Marthe et Robert bavarder ensemble, elle s'était retirée dans sa petite cuisine, grande comme un tapis de table, pour préparer le tilleul.

Quand elle revint vers les jeunes gens, radieux, tous deux parlaient à demi-voix. Robert n'avait pas abandonné la main de Marthe.

Elle s'assit près d'eux, puis, en femme rusée :

— Mais si vous connaissez ma sœur, monsieur vous devez connaître également ma nièce ?

— Mlle Lucette, en effet.

— Ah ! je m'en doutais... Très gentille, ma nièce, et puis une belle dot... Oh ! elle ne sera pas difficile à caser celle-là...

Robert ne fit aucune réponse à cette remarque tendancieuse, mais il comprit l'invitation à l'épanchement, et mit la conversation sur un autre sujet. Il s'informa des occupations de Marthe qui lui montra des tissus qu'elle avait brodés.

Alors, lui, avec une tendresse infinie :

— Chers petits doigts de fée qui ne se contentent pas d'opérer des sauvetages...

Il voulut connaître la maison où elle travaillait.

Elle le renseigna, ajoutant que le lendemain elle serait tenue de deux à six heures.

Mme Coudier le trouva indiscret. "Il espère pouvoir la rencontrer en dehors de moi, pensa-t-elle rageuse, je voudrais bien voir ça !... Il faut s'en méfier de ces oiseaux à beau plumage. Cette race est terrible pour nos filles pauvres et romanesques."

Et comme, dans la conversation, Robert avait glissé l'adresse de ses parents, Mme Coudier retint cette adresse : "J'en fais mon profit."

Pour les jeunes gens, le temps passait trop vite, Robert comprit, à certaines impatiences de Mme Coudier, qu'il se montrerait indiscret en restant plus longtemps. Il se leva :

— Mademoiselle Marthe, maintenant que je connais le chemin de la maison, permettez-moi de le reprendre...

Elle acquiesça, tandis qu'il saisissait les jolis doigts timides, y déposait un baiser.

Puis, après avoir pressé fortement la main de Mme Coudier, il partit, heureux de cette heure d'amour pur et de simplicité familiale, plus épris que jamais de la petite fée de la montagne...

Marthe était restée comme étourdie par cette surprise.

Mme Coudier grommela :

— Tiens, vois-tu, c'est le diable qui a envoyé ma sœur et Lucette dans cette maison.

Mais Marthe, pour toute réponse :

— N'est-ce pas qu'il est bien, M. Robert ? Quel homme charmant, distingué... et d'une douceur...

— Aussi, tu penses si ma sœur cherche à l'accaparer pour sa fille... J'ai deviné tout de suite... Tu verras que ça fera un mariage.

— Peut-être, soupira Marthe

Le Prince Charmant

Elle ajouta vivement :

— Il est curieux que ma tante ne t'en ait rien dit.

Mme Coudier eut un clignement d'yeux qui en disait long. Il signifiait qu'elle était éclairée maintenant sur les agissements de Mme Clange :

— Va, ma petite, la visite de M. de Vierville m'en apprend autant que si ma sœur avait parlé... En attendant, tu ne vas pas recommencer à soupirer pour ce garçon-là. A table tu m'as parlé de ton idée d'épouser Etienne, n'est-ce pas ?... C'est demain que nous lui en parlerons...

Elle dit : oui, faiblement, comme à regret.

— Tiens, tu es fatiguée, il te faut ton lit...

Elle la poussa dans sa chambre Et après s'être assurée que Marthe était couchée, elle murmura :

— Une bonne petite lettre, l'invitant à ne pas revenir, au prince Charmant.

Elle traça :

"Monsieur,

"Quelques mots pour vous demander une grâce. Vous avez conservé une grande reconnaissance pour Marthe, et je le comprends. Marthe, de son côté, a conservé un excellent souvenir de vos témoignages d'amitié, mais Marthe doit se marier très prochainement, et je serais désolée que vos visites puissent être mal interprétées par un fiancé jaloux. Vous avez donc deviné tout de suite la grâce que je vous demande. Je vous remercie par anticipation et vous prie de croire à mes sentiments les meilleurs..."

— Demain, fit-elle, M. Robert de Vierville recevra cet avertissement poli sous forme de pneu...

V

Le lendemain, Mme Coudier invita Etienne à dîner. Il promit d'être exact

Elle se disait :

— Quelle bonne surprise il aura ce soir. Il ne se doute pas des grandes questions qui vont se débattre à table...

De son côté, Etienne avait hâte d'une solution. Puisque, maintenant, Marthe travaillait dans l'atelier de Mme Goubert, il résolut d'aller l'attendre et d'avoir avec elle un entretien sérieux.

Vers six heures moins le quart, il arrivait au coin de la rue de l'Arcade et de la rue Chauveau-Lagarde. L'attente fut courte. Cinq minutes après, Marthe sortait de la large allée, mais Etienne s'effaça, craignant de l'indisposer, s'il se présentait tout de go. Mieux valait lui faire supposer que la rencontre était due à un hasard...

Il la vit longer la rue de l'Arcade et prendre la direction de la Madeleine. Il allait reprendre sa marche, quand, soudain, un jeune homme très élégant, surgit, aborda la brodeuse, lui toucha la main et, après avoir échangé quelques mots avec elle, l'accompagna jusqu'au boulevard.

Etienne resta sur place, comme assommé. Il articula :

— Je comprends... Je m'explique maintenant la raison de son indifférence...

Ses jambes ne pouvaient plus le soutenir. Il essaya de faire quelques pas, mais il se sentit trop faible.

— A quoi bon les suivre, dit-il en s'adossant contre une porte plus rien à espérer... A la longue peut-être, quand celui-ci aura rompu, elle me reviendra, je serai le pis-aller... Non, ça ne se peut pas, ça ne peut pas être ; elle m'a fait trop souffrir...

Il chercha encore Marthe à travers le voile de ses yeux, et attendit, pour s'éloigner, que les forces fussent revenues...

Cependant, Robert de Vierville et Marthe marchaient lentement. La jeune fille se grisait des paroles très tendres qu'elle sentait d'autant plus sincères qu'elles étaient hésitantes.

— Je suis venu, espérant, que ma chère petite fée voudrait bien devenir, le plus tôt possible, la femme du Dr de Vierville, et j'ai peur, grand peur d'être arrivé trop tard...

Il n'osait faire allusion à la lettre de Mme Coudier, persuadé que son interlocutrice ignorait l'avertissement de sa mère.

Marthe était éblouie. Elle, la femme du prince Charmant de son rêve ! Elle, la femme d'un jeune docteur ayant une estimable situation de fortune ! Il lui semblait que tout cela était trop beau pour être vraisemblable. Sa pensée allait vers le pauvre Etienne, cet être douloureux et docile, qui attendait le mot qu'elle tardait tant à prononcer. Il lui semblait que sa détermination tenait lieu de promesse, qu'elle ne pouvait plus se dédire. Etienne n'avait-il pas assez souffert ? Devait-elle lui imposer un déchirement qu'il ne surmonterait peut-être pas ? Non, Elle répondit faiblement :

— Vous ne sauriez croire combien je suis flattée et glorieuse de cette demande... Hélas, oui, c'est trop tard... trop tard...

Elle prononçait ces mots comme à regret, ne pouvant abandonner la main amie qu'elle tenait fortement serrée, aussi serrée que le jour où elle avait sauvé la vie à l'être beau et jeune qui tremblait et pâlisait devant elle...

Elle n'osait pas regarder les yeux reconnaissants et attristés qui se voilaient. Puis elle murmura :

— Merci encore, merci de tout cœur... adieu...

— Adieu, fit-il.

Ce fut comme un sanglot. Et ils se séparèrent...

Marthe, le cœur à la dérive, avait hâte de gagner les petites rues sombres. Elle était émue jusqu'aux larmes. Elle dit :

— Ce ne fut qu'un beau rêve... Oublions... Pourrai-je être parfaitement heureuse en pensant au pauvre cœur immolé d'Etienne ?...

Quand elle rentra, elle était rouge et fiévreuse. L'émotion avait été trop forte...

— Qu'est-ce que tu as, ma petite ? Ce visage altéré.

— Mais je n'ai rien, maman, je

BONNE SANTE RECouvREE

Une Mère de onze enfants loue
le Composé Végétal de
Lydia E. Pinkham

Son intéressante expérience

Buckingham, P.Q. — "Je suis mère d'onze enfants vivants, et mon bébé a 5 mois. Je n'ai que 38 ans, et j'ai pris le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham pour faiblesses et les nerfs. Ma belle-soeur Mme Ed. Bellefeuille, de Ramsayville m'en avait parlé. Pendant 5 ans, j'ai souffert et tous



jours prête à pleurer. Je suis maintenant si heureuse de jouir d'une bonne santé. Ma fille, âgée de 18 ans, en a pris aussi et sera heureuse de le recommander à toutes les jeunes filles." — Mme William Parent, Cassier 414, Buckingham, P.Q.

Pourquoi souffrir tant d'années de nervosité, maux de dos, et autres, propres aux femmes depuis la jeunesse jusqu'à l'âge moyen, quand le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham peut vous soulager?

Dans une récente enquête faite chez toutes les femmes qui emploient le Composé Végétal de Lydia E. Pinkham, plus de 250,000 ont répondu, et 98 sur 100 disent qu'elles ont bénéficié de son emploi.

La Qualité du VERRE TAILLÉ portant cette étiquette



est Garantie par

THE NATIONAL ASSOCIATION OF
CUT GLASS MANUFACTURERS Inc

Manufacturé à Montréal par

GEO. PHILLIPS & CO. LTD.
1085, rue St-Thimothé 45-S-J.N.O. Tél. Est 1138

La Revue Moderne

est éditée par La Revue Moderne, Imprimeurs et Editeurs, Limitée, et imprimée par la Compagnie d'Imprimerie des Marchands Limitée, 198 est, rue Notre-Dame, à Montréal.

Le Prince Charmant

Elle ne se sentit pas la force de veiller plus longtemps et s'étendit sur son lit...

* *

A sept heures, Mme Coudier se réveillait. Marthe était plus calme. La bonne femme courut tambouriner à la porte d'Etienne. Pas de réponse. Elle descendit à la loge et pria la concierge d'aller prévenir le médecin.

Une heure après le Dr Paume était au chevet de Marthe. C'était un sexagénaire de la vieille école qui dissimulait ses impressions sous un onctueux sourire:

— Hé, hé, 39 passés, dit-il, il faut me couper cette fièvre-là.

Après une auscultation prolongée, il se redressa en disant:

— Très bien.

— Alors, docteur? s'informa Mme Coudier.

— Le poumon droit m'inquiète un peu, l'autre moins.

— Est-ce grave?

— Ça peut le devenir...

Il rédigea une longue ordonnance et sortit en disant:

— Je reviendrai ce soir, vers huit heures...

* *

Après avoir déjeuné légèrement Mme Coudier revint au chevet de sa fille et la trouva plus calme. Hantée de sombres appréhensions au sujet de l'absent, elle attendit Mme Dron pour lui faire part de son projet de prendre vite le métro et d'aller jusqu'à Belleville...

La concierge remonta vers deux heures.

— Voici les médicaments, madame Coudier.

— Je vous remercie... Rendez-moi le service de veiller sur Marthe... Je ne puis vivre dans l'incertitude... C'est jeudi... Il y a matinée à l'Olympic-Cine. S'il n'a pas repris sa place là-bas, c'est qu'un grand malheur est arrivé... Et alors, je ne sais plus que faire... Oh! je vais me dépêcher... Une heure... une heure et demie au maximum...

Il était environ trois heures lorsque Mme Coudier se présenta devant la magnifique façade aux ornements art nouveau en pâtisserie dorée. Sous le vaste péristyle, un jeune contrôleur en habit fumait sa cigarette; plus loin, un nègre, vêtu d'une livrée kaki trop étroite, à boutons dorés et coiffé d'une confortable casquette à monogramme, plaisantait avec un aide-opérateur...

Le cœur manquait à Mme Coudier pour s'informer...

Ce fut d'une voix altérée, à peine perceptible, qu'elle demanda au jeune contrôleur:

— Pardon, monsieur... un simple renseignement... M. Etienne Michelot... le premier violon... est-il à son pupitre?

— Premier violon... attendez... je suis tout nouveau dans l'établissement.

Il se tourna vers le nègre:

— Hé, Bombonnot... Bombonnot, voyons, quand on te parle... Viens donc... c'est pour un renseignement...

Le nègre daigna enfin répondre. Il parlait très correctement le français.

Il s'approcha, montrant une grosse face hilare, comme tannée à coup de poing.

Le contrôleur expliqua:

— C'est cette dame qui demande après un nommé... comment dites-vous?

— Michelot, premier violon.

— Etienne, ce vieil Etienne, répondit le nègre en montrant son double clavier de dents blanches... C'est l'élus... le triomphateur... Il est au paradis...

L'aide-opérateur s'était approché. Il ajouta:

— Etienne, il doit gratter son crin-crin avec fureur... Il a le sourire... Il est dans les étoiles... avec les anges...

Mme Coudier sentait ses pauvres vieilles jambes se dérober.

Elle n'osait comprendre. S'agissait-il d'une macabre plaisanterie. Plaisanter ainsi avec la mort lui paraissait monstrueux. Les deux jeunes gens s'amusaient de son trouble, de son ahurissement:

Elle gémit:

— Que voulez-vous dire?

— Vous êtes sa mère, sa tante, sa concierge?

— Non, sa voisine, nous demeurons dans la même maison... Et comme il n'est pas rentré hier...

— Ça ne m'étonne pas, fit le nègre... hier soir, il a fêté ses fiançailles...

La mère de Marthe soubresauta: — Jusqu'à trois heures du matin, ajouta l'aide-opérateur.

Mme Coudier les regardait l'un après l'autre avec hébètement.

— Oh! il ne fait pas une mauvaise affaire, le diable, reprit Bombonnot... Elle n'est pas belle, par exemple...

— Elle est toujours mieux que lui objecta l'aide-opérateur.

FONDEE EN 1895

La Société Coopérative de Frais Funéraires

Téléphone Est 1235 Bureau Général

" " 0513 Bureau du Gérant

" " 2447 Chambres mortuaires

W. A. WAYLAND, Gérant

Assurances funéraires et entrepreneurs de pompes funèbres. La maison la plus considérable au Canada. Prospectus envoyé sur demande.

242 EST, RUE S.-CATHERINE

CAPITAL - - - - - \$100,000.00

ACTIF au 31 déc. 1925 - - - 429,079.63

RESERVE au 31 déc. 1925 - 356,203.83

— Et il y a de l'argent, hein, Narcisse ?

— Je te crois... Son père, le patron du bar, en a assez gagné à débiter ses poisons.

— Ca s'est fait drôlement... Il ne vous a rien dit ? demanda le nègre.

— Non, rien, fit Mme Coudier, la gorge sèche.

L'aide-opérateur voulait paraître mieux renseigné que son camarade.

— Eh bien, il y avait déjà quelques temps que je voyais la petite Toinette venir tous les soirs. Elle s'asseyait au premier rang, devant l'orchestre... Quand Etienne jouait un solo, elle le dévorait des yeux...

— Et puis, compléta le nègre, voilà que, l'autre jour, le patron du bar m'a fait prier Etienne de venir s'entendre avec lui... j'ai attendu pour savoir... Je me doutais un peu du coup... Ca ne ratait pas... Il lui proposa Toinette en mariage, Etienne n'était pas emballé... Il a demandé à réfléchir. Et c'était hier qu'il devait rendre la réponse.

L'aide-opérateur coupa la parole à son camarade :

— Aussi quelle fête, hier soir, lorsque Etienne a dit oui... On a soupé après le spectacle... Le patron a offert plusieurs bouteilles de mousseux... Etienne a dû coucher dans un hôtel du quartier...

— A midi, reprit Bombonnot, je les ai vus tous qui déjeunaient ensemble. A présent, il est de la maison, il ne s'en fait pas... Vous pouvez être tranquille...

Mme Coudier n'en put entendre davantage. Elle hoqueta : "Merci... merci" puis s'enfuit, éperdue, souffrant peut-être autant de ce qu'elle venait d'apprendre que si on lui avait annoncé un suicide.

Elle gémissait, dans le tremblement de ses lèvres décolorées :

— Malheureux Etienne, qu'as-tu fait ? Je m'explique la raison de sa hâte... Et maintenant, comment dire tout cela à ma pauvre Marthe !... Ah ! les voilà bien les hommes, les brigands d'hommes !...

Quand elle revint, elle frappa trois coups légers, Mme Dron arriva sur la pointe des pieds et chuchota :

— Elle dort toujours... Elle ne s'est pas réveillée... Et alors, Etienne ?

— Ne m'en parlez pas... C'est un petit monstre... Il a trouvé à se marier... Oh ! l'hypocrite...

— Pas possible... Comment vous a-t-il dit ça ?...

— Je ne l'ai pas vu... Et je ne tiens pas à le revoir... N'en parlons plus...

Vers six heures, le pas d'Etienne se fit entendre sur le palier, Mme Coudier perçut trois petits coups timides.

— Lui !... Faut-il ouvrir ? L'indignation l'étranglait. Elle se dirigea vers la porte...

Etienne le visage décomposé, la regardait, suppliant, perplexe.

— Misérable, râla Mme Coudier, tu oses...

— Madame Coudier, ne me grondez pas avant de m'entendre.

— Je ne veux plus te revoir, rentre chez toi...

— Madame Coudier... quelques mots vont vous faire comprendre...

— Non, c'est fini... fini, fini...

Le Prince Charmant

Tu n'es plus qu'un étranger pour nous...

Elle lui repoussa la porte au visage. Etienne resta sur le palier, désespéré, gémissant :

— Non, c'est injuste, je n'ai pas tous les torts...

Accablé, il descendit l'escalier, s'arrêta devant la loge.

— Eh bien ? demanda Mme Dron.

— Je m'en doutais, d'après ce que vous m'aviez dit, elle ne veut plus me revoir... rien à lui faire entendre... Elle me maudit... C'est vrai, je l'avoue, j'ai agi dans un mouvement de colère...

Elle l'excusa :

— Vous avez eu raison, monsieur Etienne. Après tout, vous ne pouviez pas attendre éternellement... Il vous faut un foyer... Je vous approuve... Et puis... la pauvre Marthe...

Elle eut une petite moue décourageante :

— J'ai une très mauvaise impression, monsieur Etienne, très mauvaise impression... Je ne veux rien dire à Mme Coudier... mais Marthe est prise comme la petite jeune fille du premier... Et vous savez, cette pauvre enfant... dix jours après, dans le trou !

Il fit : "Oh !" d'un ton si douloureux, si navrant, que Mme Dron regretta cette parole brutale.

Elle ajouta vivement :

— Mais, comme on dit, tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir...

Il partit, fou de douleur, se demandant s'il devait retourner là-bas, à l'Olympic, où l'attendaient les grossières plaisanteries du nègre, les minauderies de Toinette, les clignements d'yeux pleins de malice de ses confrères, l'exhortation du chef d'orchestre :

— Ce soir, Michelot, vous songerez en jouant la *Méditation de Thaïs*, que deux yeux noirs sont braqués sur vous...

Le médecin revint vers huit heures. Il constata que l'état de la malade s'était encore aggravé. Il redouta de confier ses inquiétudes à Mme Coudier, mais lorsque Mme Dron l'arrêta, au bas de l'escalier, il eut un hochement de tête alarmant :

— La maladie a progressé, coula-t-il à l'oreille de la concierge, j'ai rédigé une nouvelle ordonnance. Pas de visites, hein, ça peut être contagieux... Je reviendrai demain matin, de bonne heure...

VI

Un soir, les Vierville se montrèrent fort perplexes. Ils savaient la vérité. Dans l'après-midi, les dames Clange étaient venues en visite.

— Notre pauvre Marthe est perdue, avait annoncé Lucette, les yeux légèrement humides, elle ne reconnaît personne... Ce n'est qu'une affaire d'heures. Le médecin a demandé une contre-visite...

— Quel effondrement pour ma pauvre sœur, murmura Mme Clange... Cette catastrophe abrégera ses jours, certainement... En at-

tendant, nous allons l'avoir à notre charge...

Elle se reprit vivement :

— Oh ! ce n'est pas un reproche... La pauvre femme... Elle est assez malheureuse...

Après le départ des dames Clange, M. et Mme de Vierville entrèrent en délibération.

— Alors... qu'est-ce que tu en penses, Clotilde, faut-il le dire à Robert ?...

Un long silence, puis :

— Cela vaut mieux... Il est allé chez elles, il nous l'a avoué... Si nous nous abstenions, il nous en voudrait... Tu sais bien qu'il a une vénération pour cette jeune fille... Quand on le voit rêvasser, il pense à elle, toujours à elle...

— Alors, c'est convenu, je vais lui dire...

— Non, non, laisse-moi faire... Tu en dis toujours trop...

Quand, vers sept heures, Robert rentra, Mme de Vierville, lui demanda négligemment :

— Tu n'es pas retourné chez ces dames Coudier ?

— Non, pourquoi cette question ?

— La petite est malade.

— Très malade, ajouta vivement M. de Vierville.

Mais le regard fulgurant que lui lança Clotilde le troubla. Et il se tint coi.

— Très malade, très malade, s'exclama Robert, d'un ton douloureux.

— Oh ! tu sais, on a toujours tendance à exagérer...

D'un geste prompt, Robert reprit son pardessus au porte-manteau, l'endossa précipitamment.

— Quoi donc ? protesta Mme de Vierville... Voyons, Robert, le potage est servi... Tu iras chez ces dames après dîner...

Il était déjà devant la porte :

— Mettez-vous à table sans moi...

La porte claqua.

Clotilde se tourna vers son mari penaud, qui exécutait déjà une volte-face :

— Oh ! toi ta langue, ta maudite langue !

Robert ne mit pas un quart d'heure à gagner l'humble domicile de la rue Saint-Honoré...

Mme Coudier s'était traînée jusqu'à la porte.

Trop engourdie par la douleur pour manifester quelque surprise, elle prononça dans un sanglot :

— Monsieur... monsieur... plus d'espoir...

Rejetant son pardessus, il pénétra à petits pas dans la chambre. Ses yeux se brouillèrent sur cette pauvre petite figure émaciée qu'il avait vue, quelques soirs auparavant, s'éclairer d'un sourire adorable, sur ces longues mains aux ongles violacés, qui donnaient déjà l'impression du marbre. Il procéda à une auscultation minutieuse.

Puis il eut un sursaut de révolte.

L'étrange regard, par lequel s'extériorisait toute sa volonté, électrisa Mme Coudier.

Il la poussa doucement dans la pièce voisine :

— Je reste, je veillerai, fit-il,

impérieux. Ne me demandez rien... Laissez-moi lutter... Y a-t-il dans cette maison une personne dévouée ?

— Oui, monsieur, Mme Dron, la concierge.

— C'est bien... Vite, les ordonnances de votre médecin.

Elle lui mit plusieurs papiers sous les yeux. Il les examina rapidement.

— Bon... C'est parfait... Pa-

une minute à perdre.

Il prit son chapeau.

Mais, à ce moment, la curiosité

amenait Mme Dron au seuil de la porte.

— Voici la personne dont je vous ai parlé, fit Mme Coudier.

— Encore mieux.

Il s'était assis devant la table. Il griffonna longuement, puis se tournant vers Mme Dron :

— Vite, chez le pharmacien... Vous lui direz qu'il me faut ce sérum immédiatement... S'il ne l'a pas, qu'il se le procure d'urgence, je paierai ce qu'il faudra...

Il la poussait vers la porte. Il lui glissa à l'oreille :

— Je veux la sauver... Il le faut, coûte que coûte... Restez à ma disposition... Je vous récompenserai...

Et lorsque Mme Dron fut sortie, il pénétra dans la chambre, s'assit devant le lit, souleva délicatement les paupières enfoncées dans l'orbite :

— Marthe, Marthe... regarde-moi, ma petite Marthe... Reconnais-moi... Renais... Oh ! pouvois-tu redonner de la vie à ces grands yeux-là !

Fou de zèle, il la tutoyait comme il tutoyait ses malades, là-bas, à l'hôpital...

Mais les yeux déjà vitreux ne pouvaient reconnaître celui qui s'était juré d'être plus fort que la mort...

Lorsque Mme Dron revint avec une grande boîte contenant maintes choses, elle croisa le Dr Paume dans l'escalier :

— Eh bien ? s'informa le bonhomme en jetant un coup d'œil intrigué sur la boîte.

Rapidement, Mme Dron le renseigna.

Il haussa les épaules en grommelant :

— Ah ! ces jeunes docteurs... Toujours pleins d'illusions...

XI

Tandis que tout le monde attendait la mort, la vie est revenue à tout petits pas, comme à regret...

Robert n'a repris espoir que le cinquième jour, après avoir tout tenté.

Ses efforts, la tension d'esprit, les veillées anxieuses l'ont abattu... Mme Coudier, le visage baigné de larmes, le regarde sommeiller dans le grand fauteuil. Une envie irrésistible la prend de se pencher sur ce grand front pâle où siège cette chose impalpable et formidable qui s'appelle la volonté ; secondée par la science que de miracles n'accomplirait-elle pas ? Mme Coudier ose. Elle touche de ses lèvres le front de Robert, le sauveur qu'elle avait tant redouté un moment.

Soudain, une voix faible !

Le Prince Charmant

— Maman, maman...
Précipitamment, Mme Coudier s'est jetée dans la chambre de Marthe.

— M. Robert ? réclame la malade.

— Il est là, ma chérie, il dort.
— Oh ! laisse-le dormir... laisse... approche... Encore plus près... Etienne ?

— Ne pense plus à Etienne ?
— Pourquoi ?

— Ne pense plus à Etienne, encore une fois... Etienne n'a pas pu attendre... Ce n'est plus un mari pour toi...

— Mais enfin...
— Quand tu iras mieux, je te dirai tout, et tu comprendras...

— Je devine...

Un hochement de tête de Mme Coudier, puis :

— Tâche de dormir, ma chérie... Dors, dors...

Robert a reposé pendant cinq heures. Lorsqu'il se réveille, il constate qu'il a les deux jambes allongées sur un autre fauteuil et couvertes d'une épaisse couverture...

Le sourire reconnaissant de Mme Coudier amène sur les lèvres du docteur un sourire d'apaisement :

— Eh bien notre malade ?

— Elle veut trop parler malgré votre défense, monsieur Robert, il faut la gronder.

— Oui, je la gronderai... Approchez votre oreille... C'est ça...
— Je vous écoute.

— Et le fiancé?... Je ne l'ai pas encore vu, le fiancé... Est-ce qu'il a peur de la contagion, le fiancé ?

— Monsieur Robert, il n'y a plus de fiancé... Il a trouvé un parti plus intéressant que ma fille... Mais le pauvre diable, je ne lui

en veux plus... Marthe a eu des torts, bref, je plaide l'indulgence...

Ces mots ont rendu Robert rêveur. Puis, dans ses yeux las, s'allume un espoir qui leur donne un éclat extraordinaire.

Le voilà près de Marthe :
— Eh bien, ma chère petite malade, ces douleurs qui vous faisaient tant crier ?...

— Oh ! je me sens beaucoup plus calme, monsieur Robert... Elles s'atténuent, ces douleurs... C'était la vie qui revenait...

D'un geste enfantin, elle prend les mains du docteur, essaie de les presser fortement...

— Tenez, vous voyez, les doigts retrouvent leur force.

Familier, il s'est assis près d'elle :

— Voulez-vous que je vous raconte une belle petite histoire ?... Ecoutez, tout d'abord, ça n'a pas de titre... Nous le chercherons ensemble, plus tard, le titre... Il était une fois une belle jeune fille qui sauva la vie à un étudiant, cet étudiant, devenu médecin, apprit que la jeune fille était dangereusement malade. Il accourut, la soigna, et quand il la vit hors de danger, il lui dit : "Je vous dois l'existence, j'ai fait mon possible pour que la vôtre, qui m'était si précieuse, me reste... Je vous la demande." Alors, savez-vous ce que répondit la jeune fille ?

— Je m'en doute, répliqua Marthe en baissant les yeux, elle a dû répondre oui.

— Naturellement, et le jeune médecin était content, mais si content qu'il a embrassé la jeune fille... sans même lui demander la permission.

Et Robert ajouta :

— Alors, ils se sont mariés tous deux, et ils ont eu beaucoup...
— Oh ! n'anticipons pas, fit Marthe en riant.

Cependant, Mme Coudier prononçait dans un épanouissement de triomphe :

— Pauvre Marthe, j'ai bien cru ne plus entendre jamais son joli rire... Marthe Coudier, femme du Dr Robert de Vierville ? C'est à ne pas croire !...

Deux mois après, Robert épousait Marthe.

Les Vierville n'avaient mis aucun obstacle au mariage. Comme chez eux, l'orgueil dominait, ils ne cessaient de vanter les capacités du jeune médecin.

Quand Robert disait à leurs amis que l'amour était pour quelque chose dans le miracle, Mme de Vierville répondait :

— Il est déconcertant de modestie... Son talent a été un coup de maître !

Aux yeux des Vierville, qui restaient invariablement muets sur l'acte héroïque de Marthe, celle-ci était la ressuscitée de leur fils. Et ils avaient pour leur belle-fille l'admiration que l'on a pour un chef-d'œuvre.

Inutile d'ajouter que Mme Clange et Lucette n'assistaient pas aux noces de Marthe et du prince Charmant.

Quant à Etienne, il était consolé, depuis un mois déjà, d'avoir manqué de patience. Mais qui pourrait lui jeter la pierre ?

FIN

Les Prénoms

"GEORGETTE"

"Un peu soubrette".

Etymologie.—"Georgette", féminin de Georges, qui en grec veut dire Laboureur. Georgette serait donc par ce fait une "Cultivatrice"... et pourtant on trouve nombre de Georgette dans nos villes.

Eurythmie. Comme tous les noms en "ette", il est gai, joli, plaisant et entraînant.

Types.—Pas de notoriétés, ce prénom n'est guère ancien, et n'existait pas aux siècles passés. La gloire de ce nom est encore à faire... Qui la tentera ?

Caractériorologie.

Intelligence.—Il y a une certaine analogie entre les George et les Georgette, tous les deux sont des assimilateurs... et si les Georgette ont moins de faconde, elles n'en ont pas moins une véritable finesse d'esprit, et la répartie aisée.

Volonté.—Les Georgette ne sont pas arrivistes, mais il y a en elle une grande versatilité et une certaine liberté d'allures, qui les peut faire mal juger.

Caractère.—Très sympathiques, mais un peu molles, un peu flasques... Rien d'austère... peu ascétiques, ni concentrées, ni solitaires. Elles vont de l'avant, ont de l'élan, et même paraissent souvent emballées, d'une façon inconsidérée.

Indépendantes de nature et d'esprit, elles ne s'embarrassent pas de préjugés surannés. Comme leur prénom elles sont modernes... mais non point extravagantes.

Pas vaniteuses, pas flatteuses au sens propre du mot, mais assez co-

quettes... joliettes. Pas moqueuses, mais un tantinet ironique.

Sentimentalité.—Oui, sentimentales... mais à fleur de peau, sans rien de romanesque ni d'exalté... Très affectueuses, mais capricieuses en amour... et il est bon de ne faire fond qu'à demi sur leurs démonstrations.

"FERNAND"

Fernand.—"Vive la liberté."

Etymologie.—Origine un peu Teutonne comme Ferdinand ; la même origine "Herr" qui veut dire Maître, Seigneur, Souvenir. Puis, nand : Indépendant, libre, audacieux. Donc Fernand est le maître sachant se rendre libre.

Eurythmie.—Il est très coté et très donné ce prénom, on l'aime car il est agréable à prononcer, il est joli, ni trop long ni trop court, ni trop dur, ni trop mou ; il est précis net et résolu. On peut lui donner l'intonation de notre choix et le viriliser en le prononçant durement ou le féminiser en le disant avec délicatesse.

Types.—Y a-t-il eu un Saint Fernand ? On n'en voit aucun dans la vie des Saints ; mais le Larousse en donne un : Evêque de Cazas, en Italie, mort en 1024 et fêté le 22 Juin, un autre se fête le 27 avril.

Comme personnage historique, citons : Fernand Cortez. C'est tout de même un nom bien porté dans les romans ou au théâtre. Ne dit-on pas aussi : "Le beau Fernand" pour désigner un joli garçon, élégant, pimpant et séducteur ? et c'est souvent corroboré par la réalité.

Caractériorologie.—Intelligence : Extrêmement vive et fine. Riposte prompt, mais pas une très grande ampleur de vues, ni laissant vagabonder leur imagination.

Volonté.—Les Fernand, par leur attitude pourraient faire croire à une nature résolue, autoritaire et même impérieuse, or, au contraire, ils sont souples, et arrivent avec persévérance et finesse au but qu'ils se proposent.

Caractère.—Très doux au fond mais à l'aspect un peu brusque, mais toujours courtois et serviables, pourvu que ça ne leur coûte pas un trop grand effort. Amour-propre considérable, susceptibilité vive, mais quand ils ne sont pas contrariés ce sont les meilleurs hommes du monde. Se fâchent vite... oublient de même.

Causeurs faciles, mais n'en dévoient pas toujours leurs pensées pour ça. D'ailleurs ils évoluent facilement. Les Fernand sont toujours un peu artistes par quelque côté.

Sentimentalité.—Sous des dehors très peu passionnés, les Fernand sont quand même instinctifs, chaleureux, et aimants, on peut même ajouter : Un peu papillonnants.

Laure HACLE.

On n'attendrait jamais une femme par des plaintes. Si un air insouciant l'exaspère, un air de chien battu lui inspire du mépris. Pour la désarmer, il faut se tenir en équilibre entre l'indifférence et la détresse.

Diogène se promène toujours, sa lanterne à la main. Mais il dit : "Je cherche une femme."

CONTRE LE VOL !

Plus de Clefs
Perdus

Plus de retards

Les cambrioleurs n'entrent pas chez vous si vos portes sont équipées de notre "Retient-Clef". Avec ce merveilleux dispositif, il est impossible de tourner ou pousser la clef de l'extérieur. Indispensable pour tout foyer.

Procurez-vous en un
Aujourd'hui !
Si votre quincaillier local ne les a pas en stock, écrivez directement à

Brevets demandés
SHERBROOKE NOVELTY MFG. CO.
Sherbrooke, Qué.
Prix, port payé, chacun, 50c.

BANQUE PROVINCIALE

DU CANADA

Capital autorisé..... \$5,000,000.00

Capital payé et surplus... 5,776,000.00

131 succursales dans les provinces de Québec,
Ontario, Nouveau-Brunswick et de
l'île du Prince-Edouard.

Président : L'Hon. SIR H. LAPORTE, C.P.

Vice-Président : M. Tancrede BIENVENU.

Vice-Président : M. S.-J. B. ROLLAND.

EXTRAIT DES REGLEMENTS APPROUVES PAR
LES ACTIONNAIRES

Aucun prêt ne sera fait par la Banque à ses
Directeurs ni à aucun d'eux.

Un montant égal à au moins cinquante pour cent (50%) de
tous les dépôts d'Epargne, tel que constaté par le dernier
rapport au Gouvernement Fédéral, sera tenu continuellement
en espèces, en prêts garantis par actions ou obligations, et
autres valeurs facilement négociables.

Bureau de contrôle pour le département d'Epargne
(Commissaires-Censeurs)

Président : L'Hon. N. PERODEAU, Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.
Vice-Président : L'hon. E.-L. PATENAUBE, C.P., M.P.P.
M. SAMUEL CASAVANT.

MALENCONTRE

Par GUY CHANTEPLEURE

(Suite du mois d'octobre)

Pourquoi les chevaux avançaient, ils si lentement ? Pourquoi la rivière se sauvait-elle si vite ? Mes yeux se fermèrent, ma pensée se tut... et, soudain, au bercement cahoté de la voiture, au bruit des sonnaillles trop lentes et de l'eau trop rapide, je m'endormis.

Un choc m'éveilla... Je ne vis plus à mes côtés que le sabotier et sa femme qui s'étaient levés et patoisaient avec une volubilité toute méridionale.

La patache entra dans une cour d'auberge.

Des portes s'ouvraient, des clartés brillaient, des voix parlaient mêlées... Nous étions arrivés à Salvat l'Aigueverte.

Un peu engourdie encore, je me trouvais dans une petite salle qui me paraissait, par contraste avec l'ombre et le froid de la voiture, délicieusement claire et chaude. Il y avait de la lumière, il y avait du feu, c'était bon !

L'aubergiste me salua.

— C'est mademoiselle, bien sûr (il prononçait ou à peu près mami-chelle) qui va à Malencontre ?

— C'est moi.

— Le vieil Ambroise à madame la baronne a attendu longtemps, puis comme mademoiselle n'arrivait point, il est remonté au château pour prévenir... Il a laissé les mulets à l'auberge... Sur les huit heures et demie, neuf heures, il repassera.

— Mais, dis-je assez inconsidérément, la voiture ne monte-t-elle pas jusqu'à Malencontre ?

L'homme rit en dedans, par respect.

— Une voiture jusqu'à Malencontre... et avec les chemins qu'il y a... oh ! mademoiselle, le diable même ne pourrait pas !

— Le château est-il bien loin de Salvat ?

— Non pas, mais pour monter dans le noir avec les mulets, on mettra bien une heure ou les trois quarts d'une heure...

J'eus un soupire involontaire.

L'aubergiste pitoyable marmotta quelques mots de réconfort, puis m'offrit à souper. Mais je n'avais pas faim ayant d'ailleurs goûté copieusement à Saint-Allyre ; je le priai de me servir seulement une tasse de lait chaud et un peu de pain, et je m'assis, résignée.

Dans la cheminée haute et profonde et tout enfumée, d'énormes souches brûlaient, à larges flammes crépitantes. La lumière qui, tout à l'heure, avait réjoui mon entrée venait d'une vraie lampe de cuivre à trois becs, la plus drôle du monde. Le plafond à solives était garni de bouquets d'oignons, de jambons bien pansus et de chapelets de saucisses.

Ce décor m'enchantait. C'est celui de beaucoup de contes et d'histoires que j'ai lus et dont je ne me souviens plus. Presque familier à mon imagination, il était tout nouveau pour mes yeux amusés.

Dans une des jolies petites

éculles à anses que je venais d'admirer, on m'apporta un lait qui fumait encore, bouillant, et, sur une assiette, du pain, un bon gros pain de seigle ou de je ne sais quoi de gris et d'appétissant.

Le sabotier avait renvoyé sa femme à la maison, il s'était assis à la table en face du conducteur de la patache et tous deux buvaient du vin chaud. Une odeur de canelle monta de leurs grands verres embués. Ce cordial alcoolisé ragillardissait le sabotier. Il conta, pour la femme de l'aubergiste, les difficultés de la route qu'il avait faite en dormant, puis il se tourna vers moi d'un air sympathique.

— Tout de même, dit-il soudain, ça ne fait pas peur à une petite demoiselle comme vous, d'aller au château de Barbe-bleue ?

Je le regardais, étonnée.

— Au château de Barbe-bleue ? répétais-je étonnée.

Le conducteur riait silencieusement, le nez dans son verre. La femme de l'aubergiste haussa les épaules.

— Faut pas écouter le père Caylat, mademoiselle... Ce sont des histoires qui sont arrivées dans les temps et qu'on raconte encore pour preuve que le château de Malencontre ne portait point bonheur aux femmes... des histoires si vieilles, Bon Dieu ! sans compter celle de la Fade et de l'Aigueverte qui n'est, bien sûr, pas vraie !

Et désignant le conducteur de la patache :

— Monsieur Lebrou pourrait vous le dire... Il connaît tout cela mieux qu'un maître d'école...

M. Lebrou parut flatté.

— L'histoire de la Fade est une légende d'avant les Templiers, intervint-il d'un ton sagace, en homme documenté, capable de répondre aux touristes curieux. Mais, on raconte encore bien d'autres choses qui sont vraies, pour le coup, et beaucoup plus intéressantes...

Au temps du Moyen âge, les seigneurs de Malencontre sauf votre respect, n'étaient que des brigands et épouvantèrent la vallée, si bien qu'aux Grands Jours de Clermont, sous le roi Louis XIV, il y eut une belle lessive !... C'est ainsi que le baron Gilles de Malencontre, Gilles le Loup comme on disait, eut la tête coupée parce qu'il avait tué sa femme et son page qui n'avaient rien fait de mal. Avant de le prendre, on le traqua deux ans dans la montagne où il vivait précisément comme un loup. C'était un homme terrible... Aujourd'hui, quand un petit enfant pleure à Salvat, on lui dit qu'on va le donner au "vieux Gilles"... et il se tait, faut voir !

Le sabotier qui avait écouté patiemment, me regarda :

— Voilà une histoire qui fait peur, hein, mademoiselle ?... pas une histoire de Paris ?

Je souriais, divertie.

— Quand j'étais petite, dis-je, j'aimais les histoires qui font peur.

je crois bien que je les aime encore à présent et je suis ravie qu'on m'ait conté celle-ci... Mais il n'y a plus, Dieu merci, de seigneurs-brigands à Malencontre... et l'on ne m'effrayerait pas beaucoup par la menace de me donner au vieux Gilles.

Le sabotier s'esclaffa ; le rire plissait drôlement ses petits yeux et tout son honnête visage qu'un collier de barbe grise encadrait. Il s'amusait infiniment.

— Ce n'est pas le vieux Gilles qu'on appelle "Barbe-bleue"... dit-il en jetant un coup d'œil malin aux autres...

Cette fois, la femme de l'aubergiste se fâcha.

— Bons saints du ciel, en voilà des finesses !... taisez-vous donc, le père Caylat, c'est stupide à la fin ! Voulez-vous épeurer mademoiselle... Parce que des gens ont eu la guigne, il n'y a pas de quoi rire, après tout.

— Certain, soupira le conducteur, que s'il n'y a plus de brigands à Malencontre depuis les temps anciens, ce ne sont pas les femmes malheureuses qui y ont manqué du nôtre... Exemple, madame la baronne de maintenant qui a bien pâti, jadis, toute fière qu'elle est, la pauvre !... et les deux autres, les deux épouses du baron son fils, qui sont mortes au château...

— Monsieur le baron Patrice ne s'est marié qu'une fois, monsieur Lebrou, rectifia de nouveau l'aubergiste, mécontente. La demoiselle indienne était sa promise... pas sa femme...

— N'empêche qu'épouse et promise, elles sont mortes au château toutes les deux, insista malicieusement le sabotier, la jeune baronne d'abord, la sauvage deux ans plus tard... ah ! celle-là, quelle femme, bigre !... Quant à l'autre, la sœur, c'est pas une femme pour monsieur le baron, bien sûr, elle est trop vilaine !

Puis il me regarda, et vit, je crois mon air effaré. Alors, il rit encore très franchement d'un rire de brave homme.

— Le vieux Caylat aime à taquiner, s'excusa-t-il, faut pas tout prendre de ce qu'il dit allez, mademoiselle. La baronne est un peu haute avec les gens et on ne voit guère monsieur le baron de par ici, mais on ne leur veut point de misère et on sait que ce n'est pas du mauvais monde. Les pauvres qui vont demander à monsieur l'abbé du château, ne se gênent pas pour le dire... Monsieur le baron n'a pas eu de chance, c'est vrai, il s'est marié, sa femme est morte... il a voulu se remarier, sa promise est morte aussi... Alors, on a continué de répéter ce qu'on répète depuis des centaines d'années, que Malencontre n'est pas favorable aux dames, et, sans songer à mal, pour rire, on a dit—c'est l'instituteur qui a trouvé le nom—que monsieur le baron, c'était Barbe-bleue...

J'avais repris mon équilibre.

— Je suis certaine, répliquai-je, que vous n'avez rien voulu dire de méchant, monsieur Caylat. Mais madame--je regardais l'aubergiste--a raison tout de même. Quant à moi, je suis venue à Salvat pour être la "demoiselle de compagnie" de madame de Malencontre, la distraire, lui faire la lecture, l'aider, sans doute dans le soin de sa maison... — et cela parce que je dois gagner ma vie. J'essayerai de bien remplir ma tâche... Le reste ne me regarde pas. Ce sont des affaires et malheurs de famille que nous devons, vous et moi, respecter...

J'avais parlé simplement, sans colère ni étalage de dignité ; j'ignore si je fus tout à fait comprise, mais le vieux sabotier paraissait à la fois confus, surpris, et — j'ose l'avouer sans vergogne, ces lignes n'étant destinées qu'à Lull—séduit.

— C'est bien parlé, approuva-t-il, les riches ont leurs peines comme nous autres, et... chacun est maître chez soi. Vous avez l'air, sauf votre respect, d'une demoiselle bien douce et bien sage, ajouta-t-il naïvement... Et sûr qu'on se sent tout doux soi-même et tout sage, à entendre votre petite voix... Si vous voulez des sabots pour courir par ici dans la neige, pensez au père Caylat. Mon ouvrage est fin et je vous servirai bien et pas cher.

— J'y penserai... je serais très contente d'avoir des sabots, répondis-je gaiement.

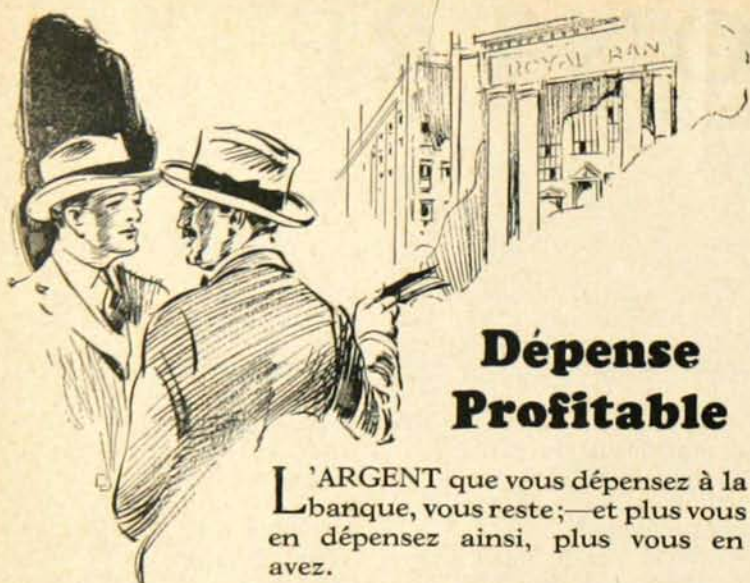
Un moment après, le vieux domestique de madame de Malencontre entra. Il ne montra aucune surprise de ma présence, ayant vu la patache dans la cour, et m'annonça tout de suite avec une profonde déférence qu'il était à mes ordres pour me conduire au château.

Deux mulets attendaient à la porte, l'un pour moi, l'autre pour ma malle. Un petit paysan guidait celui-ci, le vieil Ambroise prit la bride de celui-là et la dernière étape de mon voyage commençait.

J'étais un peu troublée d'abord, n'étant pas grande écuyère, mais le pas ferme du mulet me donna confiance et le vieil Ambroise, aussi muet que ma monture, la dirigeait habilement. Réchauffée par le lait que je venais de prendre, confortablement enveloppée d'un second manteau et d'une couverture de fourrure qu'Ambroise avait apportés, je n'avais plus froid et me sentais fataliste...

Au sortir du village de Salvat, semblable à tous les villages que je venais de voir, nous avons passé un pont, la Salve grondant sous les arches de pierre.

De cette course dans la nuit blême, ma mémoire a gardé une impression, l'image précise du château de Malencontre, tel que je l'aperçus pour la première fois. Je me souviens d'avoir remarqué naguère, au musée de Victor-Hugo, le curieux dessin que fit le poète, d'un vieux burg fantastique, en utilisant,



Dépense Profitable

L'ARGENT que vous dépensez à la banque, vous reste;—et plus vous en dépensez ainsi, plus vous en avez.

Chaque dépôt fait à la banque représente un paiement que vous vous faites à vous-même;—c'est la façon la plus sage et la plus satisfaisante de dépenser.

Dépensez votre argent à la banque

La Banque Royale du Canada

PS705

Combien d'Assurance-Vie Possède-t-il?

C'est l'une des premières questions que l'on se pose quand on veut juger, en homme d'affaires, le caractère et les capacités de quelqu'un.

Avez-vous préparé une réponse satisfaisante à une question que votre Banquier posera probablement?

Sun Life Assurance Company of Canada

Siège Social : MONTREAL

gardez une
bouteille de
BOVRIL
à la maison

il est indispensable pour
un mets
préparé à la hâte

85F

Malencontre

dirigeant et retouchant sur une feuille de papier clair, les caprices d'une énorme tache d'encre.

Le château de Malencontre ressemble à ce vieux burg, né d'un jeu d'écolier sous la plume qui écrivit **Eviradnus**.

Dressé au faite d'un de ces rocs nus, tellement hauts et abrupts que dans les légendes, le diable seul a le pouvoir d'y construire, tout noir sur le ciel lunaire où se découpaient en silhouettes brutales, les toits pointus de ses quatre tours, il me parut formidable et irréel comme un spectre.

Cette vision fantomatique fut brève. Un nuage cacha la lune.

La montée me parut très rude.

Il me serait impossible de dire combien de temps le trajet dura. Un moment vint où, après avoir franchi une porte entre deux tourelles et traversé une cour, les mulets s'arrêtèrent.

Une haute porte se mut avec un bruit complexe de verrous, de serrures, de savantes ferronneries, c'était celle du château. J'ai deviné le vaste espace d'un vestibule mal éclairé par la lanterne qu'Ambroise avait prise, j'ai gravi les larges degrés d'un escalier de pierre, parcouru quelques mètres dans une galerie, puis Ambroise a dit:

— Madame la baronne attend mademoiselle dans la chambre des Fées... Mademoiselle veut-elle prendre la peine d'entrer?

La "chambre des fées", après ce voyage étrange, ces histoires de seigneurs-brigands et ce conte de Barbe-bleue, n'était-ce pas terrible et charmant?... Lull a aimé la chambre des fées, avant même de la connaître...

Comme Ambroise me faisait traverser une pièce obscure, une porte s'ouvrit brusquement sans se refermer et, dans l'ombre plus transparente, j'entrevis une silhouette noire, quelqu'un de grand qui sortit par la galerie d'où je venais... Est-ce Barbe-bleue que j'ai ainsi croisé dans les ténèbres?... Quelques secondes plus tard, j'étais dans la chambre des fées...

Une fois encore la clarté des lampes, la tiédeur d'une atmosphère bien close, me causèrent une sorte de ravissement, une impression subite et intense de bien-être... Une robe se leva avec une rumeur de soie froissée; une voix dit: "Soyez la bienvenue, mademoiselle... et venez vite près du feu"... Une main serra la mienne... Et, d'un geste léger, madame de Malencontre me désigna le fauteuil le plus rapproché de la belle cheminée à hotte, toute sculptée et armoriée où, comme dans l'âtre rustique de l'auberge, de grandes flammes vives menaient leur danse au bruit craquant du bois et des étincelles.

Ambroise m'avait débarrassée de mon manteau lourd et humide, j'apparus, mince dans ma petite robe de deuil.

— Mon Dieu, comme vous voilà frêle et blonde dans tout ce noir!... et si jeune, presque une enfant! reprit la voix de madame de Malencontre. Vous devez être à demi morte de fatigue, mademoiselle... Cette course de Saint-Allyre à

Salvat est terrible par le mauvais temps! Cependant, il serait téméraire de regretter que vous l'eussiez faite aujourd'hui... Peut-être, dans quelques jours, sera-t-elle tout à fait impraticable. Nous sommes parfois les prisonniers de la neige... d'une neige dont cette première tombée ne peut vous donner aucune idée...

Je me trouvais dans une grande pièce à pans coupés et égaux qui avait presque l'air d'être ronde. Les murs étaient revêtus de boiseries sombres et décorés de tapisseries à personnages. Les meubles, sobrement sculptés, me parurent très anciens et très beaux.

Assise maintenant, je répondais aux questions que Madame de Malencontre me posait sur mon voyage. Dans le calme nocturne un bruit étrange montait grave, sourd, à la fois continu et précipité. Malgré moi, je prêtais l'oreille.

Madame de Malencontre s'interrompit:

— C'est la Salve, dit-elle. Au fond de la gorge, elle forme trois rapides successifs et nous arrive bruyante, rageuse et comme excitée de sa course à travers les rochers... On se croirait au bord de la mer, n'est-ce pas?

La voix qui me parlait était naturellement froide; elle le restait en prononçant des mots de sympathie. Cette voix, mes yeux un peu intimidés, ne l'avaient pas encore bien regardée. Je savais seulement qu'elle était habillée de velours noir et qu'elle n'avait pas les doux cheveux blancs de ma vieille dame.

Madame de Malencontre se leva et alla prendre sur un meuble, dans le fond de la pièce, un petit cadre que je reconnus tout de suite. Un regard vint sur moi, me toucha, m'enveloppa.

— Oui, murmurait la voix froide aux mots affables. Oui, le portrait est d'une parfaite ressemblance...

Et, dans un sourire, elle ajouta:

— Mais le véritable portrait, celui que je trouve ressemblant, ce n'est pas cette jolie miniature dont le modèle m'est inconnu. Le portrait, c'est vous, mademoiselle... Est-ce que je me trompe?

— Non, madame, avouai-je. La miniature que j'ai pris la liberté de vous envoyer—un peu follement, on me l'a dit—parce que je n'avais de moi-même aucune autre image, a été faite, il y a plus de cent ans, d'après ma trisaïeule, Rose de Clairande...

— Une fée?

A mon tour, je souriais, charmée de cette indulgence.

— Mon père n'était pas loin de le penser, madame, et j'aimerais à le croire.

— Moi aussi, puisque vous êtes la vivante réplique de cette aïeule à la baguette d'or, continua aimablement madame de Malencontre. Voyez, les fées sont ici chez elles...

— Et du geste, elle me désigna les tapisseries des murs que je devinais singulièrement douces et soyeuses sans qu'il me fût permis à la lumière insuffisante des lampes, d'en distinguer très nettement les sujets. Mais il en est dont le pouvoir mer-

Malencontre

veilleux est aboli... Peut-être les fées vieillissent-elles avec les siècles, comme nous avec les années...

Elle eut un soupir, se tut, puis changea de ton et j'eus l'impression qu'elle s'efforçait de sourire.

— C'est une fée plus puissante, une fée souveraine et bienfaisante entre toutes... c'est la jeunesse que Malencontre attend! dit-elle. Je vis fort isolée. Mon fils—veuf depuis quatre ans—est un sauvage. Mon petit-fils est un enfant et mon vénérable cousin, l'abbé Albin de Malencontre, est... un poète, toujours occupé de quelque grand travail chimérique... C'est charmant, mais peu récréatif, même pour la vieille femme que je suis... Et j'ai souhaité la douceur d'une présence féminine, la gaieté d'une présence jeune autour de moi, une activité joyeuse qui me ranime, un joli regard qui m'éclaire, une voix qui chasse de ce vieux repaire, le silence ennemi... Vous pouvez, certes, être tout cela, mon enfant, si Malencontre ne vous paraît pas trop sombre, notre pays trop rude et notre hiver trop long...

J'ai renouvelé à madame de Malencontre les assurances de ma lettre. Elle a hoché la tête, puis, saisie d'une idée:

— Mais il est près de onze heures. Avez-vous pu dîner en route, ma pauvre petite? J'ai fait préparer un "en-cas" dans votre chambre... Que voulez-vous prendre de bien chaud... du bouillon, du lait?

Je remerciai, me sentant, d'ailleurs, aussi incapable de boire que de manger.

— Ce qu'il vous faut, reprit madame de Malencontre, c'est une bonne nuit de sommeil... A votre âge, on dort quand on est fatigué...

Elle eût un soupir encore...

Vite remise de mon premier trouble, j'osais maintenant regarder madame de Malencontre... Oh! madame, eussé-je pu m'écrier, comme vous êtes peu ressemblante!

C'est que Lull m'avait montré ma jolie douarière... Et qu'entre ce portrait délicieux et souriant et la très grande et très imposante vieille dame qui me recevait dans la "chambre des fées", il était impossible de constater le plus subtil, le plus lointain rapport... Pas de cheveux blancs d'abord... oh! ces cheveux blancs fins et légers comme des cheveux de jeune fille, ces cheveux d'une grand'mère qui jadis aurait été blonde, ces cheveux charmants, ces cheveux-symboles, Lull, combien je les eusse aimés!...

Madame de Malencontre a été brune, très brune, et ses cheveux encore épais et brillants ont pris dans la vieillesse une teinte gris de fer. Elle les relève en bandeaux sous une coiffure d'ancien Alençon dont la sobre richesse lui sied et qui s'harmonise à toute sa toilette. Si madame de Malencontre n'a pas la grâce de ma vieille dame, elle a, je suis obligée d'en convenir, une silhouette plus noble, des allures plus majestueuses, avec une aisance d'attitude aussi parfaite et, dans l'accueil autant de simplicité. Elle a dû être fort belle,

Les lèvres et les paroles de ma-

dame de Malencontre m'ont souri, mais ses yeux et sa voix ne doivent plus savoir sourire, s'ils l'ont su jamais... Et l'on pressent que cette belle vieille dame, un peu hautaine, un peu distante, malgré soi et jusqu'en son amabilité, est triste, triste incurablement.

Elle s'était levée.

— Je vais vous conduire moi-même à votre chambre, annonça-t-elle. Nous aurons tout le temps de causer demain.

Dans la galerie où j'avais passé en arrivant, elle appela Ambroise.

— Vous pouvez fermer, ordonna-t-elle.

Comme nous atteignons le haut de l'escalier, j'entendis un bruit de clefs et de serrures, pesant, ferrailleur, un peu mélodramatique.

— Nous ne pouvons occuper tout le château, m'expliqua madame de Malencontre, Rien ne serait, en vérité, plus facile à quelque mauvais garnement que de se cacher le jour, quand les portes sont ouvertes et de monter pendant la nuit au premier étage pour faire son choix parmi les pièces d'argenterie et tous les objets de prix qui s'y trouvent sans gardien... Nos chambres à coucher sont au second, celles des domestiques sous les combles... Les malfaiteurs, vous le voyez, auraient la partie belle... C'est pourquoi je tiens expressément à ce qu'Ambroise fasse chaque soir sa ronde et ferme à double tour les portes de la galerie et des corridors qui desservent les pièces de l'étage...

Elle eut un frisson et se mit à rire!

— Je suis dit-elle, extrêmement poltronne...

Les mots prononcés à mi-voix, le rire sans timbre éveillaient un écho.

Nous marchions dans un couloir dont la voûte ogivale très élevée, se noyait de ténèbres. Une vieille servante venait à notre rencontre et la lampe de cuivre qu'elle avait à la main animait d'ombres et de reflets fuyants les grandes peintures rousses, à demi effacées, qui couvraient les murs.

Le château obscur et silencieux ne me parut point indigne, je dois le dire, du vague effroi que madame de Malencontre m'avouait ainsi.

Cependant, en voyant la jolie chambre qui m'était destinée, j'eus un cri de joie sincère et sus exprimer mon ravissement.

— Je suis contente que cette chambre vous plaise, dit madame de Malencontre de sa voix froide. Elle fait partie de mon appartement particulier; elle a été longtemps pour moi une sorte de boudoir et de cabinet de toilette... Mais je désirais vous avoir tout auprès de moi... et j'ai transporté mon cabinet de toilette du côté opposé, dans une pièce plus petite, également mitoyenne de ma chambre... Cette combinaison me rapproche de mon petit-fils dont les fenêtres ouvrent précisément sur cette façade plus ensoleillée... Voici ma chambre, continua madame de Malencontre en soulevant une tapisserie claire, elle occupe à cet étage la Tour du midi et n'est

KOTEX



4 Raisons qui font dire au Médecin: "Employez Kotex"

les serviettes sanitaires scientifiques

- 1 Sûres pour la santé. Les serviettes préparées à la maison sont souvent cause de maladie.
- 2 Confortables — Souples — S'ajustent parfaitement (De forme scientifique).
- 3 L'on en dispose facilement — jetez-les simplement comme vous feriez d'un papier de toilette.
- 4 Kotex déodorise tout en agissant, éliminant ainsi toute crainte d'incommoder.

Procurez-vous les serviettes sanitaires Kotex dans tout bon magasin à rayons ou pharmacie.

KOTEX

Serviettes Sanitaires



Kotex Régulier: 75c la douzaine
Kotex-Super: 90c la douzaine

GRATIS Echantillon de KOTEX
Fabrication canadienne

Kotex Company of Canada, Ltd.,
330 Bay Street, Toronto 2, Ontario.

Veuillez m'envoyer un échantillon de Kotex et votre brochure sur "L'Hygiène intime", sous enveloppe blanche.

Nom.....

Adresse au long.....

L.R.M-11

Malencontre

séparée de la vôtre que par une double porte... J'ai pensé que vous seriez ainsi plus tranquille; les jeunes filles ne sont pas toujours très braves, je le sais... les vieilles femmes non plus, je vous l'ai confessé déjà... J'ai, pour ma part, de mauvaises nuits et n'aime point à me sentir seule...

La clameur grave et tourmentée de la rivière nous avait suivies. Madame de Malencontre alla s'assurer que la fenêtre qui disparaissait dans une embrasure énorme — une vraie petite chambre où l'on pouvait s'asseoir pour lire ou travailler — était bien close, puis elle revint à moi et ouvrit successivement les trois tiroirs vides d'une adorable commode.

— J'espère, dit-elle, que vous aurez assez de place pour serrer votre petit trousseau et toutes vos affaires... Voyez, dans l'alcôve qui tient lieu de cabinet de toilette, il y a des armoires et deux garde-robes très grandes, très profondes. Je vous demanderai de me réserver celle-ci... On y a rangé de vieux costumes de famille... des choses auxquelles je tiens et qui ont toujours été là...

Je me recraiai... j'avais à vrai dire beaucoup plus de place que n'en réclamait mon modeste avoir.

Madame de Malencontre eut un nouveau coup d'œil qui fit tout le tour de la chambre, glissa de l'encas bien servi sur un guéridon, au feu flambant, au lit parfumé d'iris et de lavande...

— Je crois, conclut-elle, que tous

mes ordres ont été suivis... On vous a mis une veilleuse... c'est plus agréable... Si quelque chose vous manquait, vous le diriez, n'est-ce pas, en toute simplicité?

J'assurai que j'étais comblée.

Madame de Malencontre se pencha sur mon front et l'effleura de ses lèvres.

— Bonne nuit donc, ma chère enfant, dit-elle. Rappelez-vous ceci... mon désir est que vous vous sentiez ici un peu chez vous... "at home" comme disent les Anglais... Bonne nuit.

Et relevant de nouveau la tapisserie claire, elle gagna sa chambre.

Il est impossible vraiment de se montrer plus aimable, plus délicate, plus maternelle en recevant une pauvre petite demoiselle de compagnie, que madame de Malencontre!

Cependant... c'est curieux... Dans ma surprise, dans ma satisfaction d'un accueil que Lull même, Lull aux espoirs décevants n'eût osé me promettre aussi bienveillant, aussi affectueux, je me reproche je ne sais quelle ingratitude latente, mal définie... Je ne suis pas assez contente... assez reconnaissante surtout...

Cette pauvre grande dame triste et étrange... Je ne doute point qu'elle soit bonne... mais sa bonté semble fatiguée, vieillie, incapable d'élan...

Je voudrais aimer madame de Malencontre... et j'apprendrai à

l'aimer... J'aurais aimé ma vieille dame tout de suite, et, dans la douceur de son voisinage, j'aurais dormi comme un petit enfant.

Tout à l'heure, un désir incrochable de voir au dehors, m'a jeté vers ma fenêtre. J'ai ouvert; le froid m'a paru moins vif que quelques heures auparavant... J'ai regardé. La lune avait reparu.

Un pâle rayon tombait comme un voile sur la tour qui fait pendant à la Tour du midi — la Tour de l'ouest sans doute — et où doit se se trouver, si je m'oriente bien, la belle salle ronde aux tapisseries soyeuses, la "chambre des fées". Au premier étage, dans la zone obscure, une fenêtre — la fenêtre de la chambre des fées, j'en jurerais — était éclairée par l'intérieur; sur le fond de lumière, j'ai pu voir passer et repasser une ombre, l'ombre d'une femme grande et svelte...

Quelle est cette femme? Comment est-elle entrée là? Qu'y fait-elle à pareille heure? Je ne puis m'empêcher de me le demander avec une curiosité vaine et entêtée.

J'ai le cerveau plein de choses, de faits réels et d'imaginaires saugrenues, d'étonnements légitimes et d'impressions folles, bizarres, un peu inquiètes...

Peut-être cette grande fatigue physique qui me domine et qui m'énervé, fuyant le repos, n'est-elle pas sans lien avec ce trouble de mon esprit.

Je ne sais que penser... de tout ce que je pense. Est-ce une crainte indéterminée, est-ce une appréhension précise de l'avenir tout proche, que j'éprouve dans ce château hanté de légendes? Est-ce de Gilles de Malencontre le spectre ou de Barbe-bleue en chair et en os, que j'ai peur?... Non, c'est de ce mystère qui semble à Malencontre, envelopper les êtres et les choses... Lull s'est emparé de cette trame nébuleuse et la brode inlassablement; Lull a un goût déclaré pour le romanesque.

Lull est un grand et capricieux virtuose en broderies magiques. Tantôt il s'enivre de lui-même et du jeu de ses doigts fins, tantôt il s'en épouvante comme les enfants qui font le loup pour rire et finissent par en pleurer. Mais il procède au rebours de Pénélope et souvent détruit le jour son œuvre de la nuit, ce dont tour à tour je me félicite ou me déssole. Demain, Malencontre aura perdu son apparence de vieux burg sinistre, demain, sans doute, aurais-je honte de cette rêverie inquiète, à moins que, plus simplement je ne m'en amuse...

Mais voici que, tout à coup, j'ai sommeil! Deux heures sonnent. Bonsoir Lull!

IV

Malencontre, 27 novembre.

Tout de suite en m'éveillant, j'ai entendu la Salve et il m'a semblé que sa course tapageuse, interrompue par mon sommeil, reprenait brusquement, en même temps que ma vie consciente.

Une vieille servante, qui est la

femme d'Ambroise et s'appelle Véronique, est venue, m'apportant un joli déjeuner de chocolat et de beurrées, et, bientôt, une flambée de bois sec s'est mise à chanter dans ma cheminée de marbre blanc.

Je me suis levée, j'ai couru à ma fenêtre.

Ce que j'avais sous les yeux était étrangement beau!

L'imposante masse basaltique sur laquelle Malencontre a été construit un peu de biais, un peu de travers, forme une sorte d'éperon dont la Tour du midi marque le point extrême et qui s'avance hardiment, surplombant la Salve de cent cinquante ou deux cents mètres.

Cette formidable base — n'est pas verticale comme je l'avais cru hier soir; du sol au faite, elle rentre, se creuse, s'incurve en conque profonde, puis se relève, portant le château comme sur une terrasse. Et j'ai l'impression d'être perchée au sommet ourlé d'une immense vague de pierre qui, par miracle ne s'abattrait jamais.

Sur la gauche du château, au-delà de la Tour du midi, on peut découvrir le village de Salvat.

En face de moi, de l'autre côté de la rivière, la hauteur rocheuse, fouillée, travaillée, sculptée comme une cathédrale dépasse de plusieurs mètres les poivrières du château; plus loin, elle s'abaisse légèrement, et, un roc nu, convulsé, grimaçant, s'élance comme échappé à quelque enfer.

La tragique silhouette domine toute la gorge de ses contorsions douloureuses, de sa couleur sombre et ardente... C'est le ton changeant, tiqueté, de la braise point encore éteinte — et Lull, obstiné, veut voir en ce corps de damné le sinistre foyer de tous les reflets de fournaise qui empourprent les alentours.

Peut-être le site de Malencontre est-il encore plus farouche à la clarté solaire que sous les rayons incertains de la lune, mais, comme je l'avais prévu, le repos m'avait rendu mon équilibre, la lumière avait chassé mes inquiétudes, et j'ai pu admirer, sans malaise, ce troublant monde de pierres, dont le mystère, hier soir dans la pénombre nocturne, m'oppressait si absurde-ment.

Quel spectacle!

Je puis le contempler à toute heure du haut de cette charmante logette que forme l'embrasure de ma fenêtre et que j'ai aussitôt baptisée ma "chambre à rêver".

Madame de Malencontre ayant passé, paraît-il, une fort mauvaise nuit, dormira tard et ne se lèvera que pour le déjeuner. Elle me l'a fait dire par la vieille Véronique avec un mot d'excuse affable, en me priant d'user à ma guise de la "chambre des fées", de ses livres et de ses albums, du "salon de musique" et de son piano...

L'idée me plut. Tout à l'heure, je suis descendue.

Au jour, les vastes couloirs et leurs murs colorés ne sont que vénérables et de mine pacifique.

Une porte était ouverte. Je suis entrée dans la chambre des fées, mais quelqu'un m'y avait précédé que, très certainement, ma venue incommodait... un



Une Véritable Amélioration

Comme la surface extérieure de cette nouvelle lampe est parfaitement lisse, la poussière n'y a pas de prise. La clarté

douce et diffuse répandue par la lampe dépolie à l'intérieur, est aussi forte que celle des anciennes lampes faites de verre transparent, et beaucoup plus forte que celle que donnent les lampes dépolies extérieurement.

Demandez à votre fournisseur de vous la faire voir.

F46



LAMPES
LAC Dépolies à l'Intérieur **MAZDA**

grand jeune homme qui était assis près du feu et se chauffait sans rien faire, entre deux beaux "colleys" roux...

En me voyant, il s'est levé d'un saut brusque, comme s'il était désagréablement surpris ou même comme s'il avait peur.

Il est long, maigre et pâle avec des épaules larges qui semblent fatiguées et un visage brun et un peu osseux, rasé d'hier ou même d'avant-hier, qui lui donne l'air d'un poitrinaire mal tenu, bien que ses vêtements de velours soient ceux d'un homme élégant et soigné, et que ses mains fuselées, blanches et fines—je vois toujours les mains des gens, tout de suite—soient celles d'un homme de race.

Il m'a saluée sans rien dire, à la fois maussade et timide, et s'est aussitôt dirigé vers la porte que je venais de franchir.

—Je vous en prie, monsieur, ne vous dérangez pas... je vais m'en aller...

Je parlais un peu au hasard, gênée par cette fuite.

Il m'a saluée de nouveau, nerveusement, du geste courtois d'un homme, bien élevé malgré tout, qu'on ennuie et qui voudrait être ailleurs.

—Mais je ne comptais pas rester ici... j'ai à travailler... pardon, mademoiselle, a-t-il dit.

Et, appelant les deux chiens qui ont bondi à sa suite, il est sorti.

Qui est ce singulier jeune homme? Le petit-fils de la baronne, peut-être? Le fils de Barbe-bleue?

Madame de Malencontre m'a dit: "Mon petit-fils est un enfant". "C'est un enfant" pour se traduire par "Il est bien jeune"... Et le grand garçon que j'ai vu tout à l'heure est, en effet, très jeune... aussi jeune que moi.

Pauvre diable! Il n'est pas beau!

Lui parti, je me suis demandé ce que je devais faire... Quitter la place eût été correct, je crois... Mais j'avais envie de rester... je suis restée.

Une grande curiosité me retenait dans cette "chambre des fées" dont le nom nous avait charmé, Lull et moi.

Elle est vraiment fort belle. Chaque panneau, décoré d'arabesques et de figures de femmes, sortes de sirènes à queue de serpent, a son encadrement de moulures gracieuses et porte sur un écusson surmonté d'un listel, la lettre M et la devise "Onques ne craint"...

Il n'y a pas de bibliothèque dans la chambre des fées. Sans doute les livres et les albums ont-ils leur place dans cette magnifique armoire à deux corps dont j'ai admiré les fines colonnettes, ou dans ce grand bahut ou dres-soir un peu lourd, mais d'un si beau bois, sur lequel se détachent des sujets de chasse et de guerre?

Tous les meubles de la chambre des fées appartiennent au même temps, au commencement du XVI^e siècle, je crois.

Un tapis d'Orient recouvre le sol; aux murs, point de tableaux, seulement deux tapisseries délicates et magnifiques,

L'une représente une belle jeune

femme endormie parmi les fleurs, au bord d'un long étang qu'entourent de drôles de petits rochers et des arbres chimériques chargés de fruits d'or.

Sur l'autre tapisserie, je reconnais la fée Mélusine qui, chaque samedi, si je me rappelle son histoire fabuleuse, se changeait en serpent, ne conservant plus que la tête et le buste d'une femme et qui, aimée d'un simple mortel, le comte de Lusignan, consentit à l'épouser, à la condition que son mari se résignerait à ne la voir jamais le dernier jour de la semaine.

Lusignan, dévoré de curiosité, oublia sa promesse... Et le voici devant le lit de repos drapé d'étoffes somptueuses, où il vient de surprendre le hideux enroulement du reptile, le voici glacé d'horreur, désespéré dans sa belle armure d'or et d'argent, tandis que, d'un mouvement formidable de sa queue de serpent-fée, Mélusine, bondissant vers l'ogive de la fenêtre, s'échappe, les cheveux hérissés, des cris de douleur ou de malédiction tordant sa bouche de femme.

Ne semblerait-il pas que cette légende célèbre et la hantise de cette silhouette de femme-serpent eussent poursuivi tous ceux qui, à quelque titre que ce fût, ont travaillé à la décoration de cette chambre?

En partant, le jeune homme mal rasé avait fermé derrière lui la porte où je venais de passer, je vis qu'une autre porte était ouverte à demi; je l'ai posée sans vergogne, jugeant que ce devait être celle du salon de musique où il m'était permis d'entrer.

Ce salon de musique fut jadis, on le devine à la disposition et aux sculptures des boiseries et des meubles comme aux peintures de la voûte et au vitrail en diptyque de la fenêtre, l'oratoire de quelque châtelaine de Malencontre.

Et d'un oratoire, il a gardé l'atmosphère pieuse et recueillie, je ne sais quoi de sérieux, d'attentif et de suave.

Des violons de différentes époques sont rangés dans une vitrine. Un piano moderne gêné de se trouver là et que domine d'un air d'autorité tranquille et de bonhomie, une tête de précieux ivoire, la perruque solennelle et les yeux profonds de Jean-Sébastien Bach.

Faire du bruit dans ce sanctuaire! Je n'y songeais même pas...

D'un pas léger, qu'étouffait le doux tapis d'Orient, je suis retournée à la chambre des fées, seule issue du salon de musique.

La voix de la Salve, un instant oubliée, chantait gravement à mes oreilles. Je me suis rapprochée de la fenêtre, de cette place, mon regard a pu pénétrer plus avant encore dans les profondeurs de la gorge.

J'ai pensé aux châtelaines de tous les temps; bouclées comme les précieuses ou poudrées comme

aux jours de Trianon, et qui se sont ainsi penchées, souhaitant peut-être d'abattre ces roches trop hautes qui leur cachaient le monde et toutes les choses délicieuses des pays qu'on ne connaît pas...

Puis j'ai regagné ma chambre que j'ai trouvée rangée, toute nette et toute fraîche et, comme l'heure du déjeuner était encore loin, j'ai pris mon journal...

V

Malencontre, 27 novembre.

J'ai pris "mon service" auprès de madame de Malencontre qui, toujours sans charme, se montre pour moi indulgente et bonne. Tout va bien... Au moins pour moi!... Mais respectons l'ordre chronologique des faits.

Comme sonnait la première des cloches qui annoncent les repas, madame de Malencontre m'a trouvée entre les deux tapisseries

MATIN ET SOIR

Il est essentiel d'enlever le "film" (couche pelliculaire), conseillent présentement les dentistes

Pour nettoyer, blanchir les dents, raffermir et donner la santé aux gencives, ce moyen est fortement suggéré

QUE plusieurs sériesuses maladies des dents et des gencives, et presque tous les cas de dents décolorées, sont grandement attribués à ce "film" (couche pelliculaire) qui se forme sur les dents, selon une récente découverte dentaire de la plus haute importance.

En passant la langue sur vos dents vous pouvez facilement sentir ce film—une croûte dure et glissante que le brossage ordinaire ne peut enlever avec succès.

Ce film absorbe les décolorations de la nourriture, du tabac, etc. C'est pourquoi, selon les autorités dentaires, les dents apparaissent ternes et sans fraîcheur.

Ce film colle aux dents, pénètre dans les interstices et y reste. Il provoque et donne naissance aux germes de la carie. Et voilà pourquoi il est jugé comme un danger si grave par les autorités.

Ce film est la base du tartre. Les microbes, avec le tartre, sont la principale cause de la pyorrhée. C'est pourquoi, un enlèvement régulier de ce film est recommandé comme première protection des gencives.

La plupart des dentistes conseillent fortement que ce film soit complètement enlevé au moins deux fois par jour, c'est-à-dire, matin et soir.

Pour cette fin, faites usage de la pâte Pepsodent, ce dentifrice spécial suggéré par les principaux dentistes. Cette substance est différente des autres pâtes.

Le Pepsodent fait figer ce "film" (couche pelliculaire), puis



l'enlève; donne le poli à vos dents tout en protégeant l'émail. Ce dentifrice détruit les acides de la carie et raffermi scientifiquement les gencives. Il donne plus d'alcalin à la salive. Cette pâte rencontre, ainsi de toutes façons, les désirs de la science dentaire moderne.

Sur l'avis des dentistes, le public a adopté ce nouveau mode de nettoyer les dents. Procurez-vous le Pepsodent, le dentifrice de qualité supérieure, à la pharmacie. D'une durée de deux mois à un prix modéré—ou envoyez-nous le coupon pour un tube d'essai de 10 jours. S'en servir deux fois par jour. Voir son dentiste deux fois par année. Prenez ces deux habitudes.

GRATIS Pepsodent

Envoyez un tube d'essai de 10 jours à Dept. 1437, 151 George St. Toronto, Ont., Canada

Nom.....

Adresse.....

Malencontre



DEMAND

BAYER

ASPIRIN

A moins que vous ne voyiez la "Croix Bayer" sur le paquet ou les pastilles, vous n'obtiendrez pas l'authentique Aspirine Bayer qui est certifiée inoffensive par des millions et est prescrite par les médecins depuis plus de 75 ans pour :

Rhumes	Migraine
Névrites	Lumbago
Maux de dents	Rhumatisme
Névralgie	Douleurs

N'AFECTENT PAS LE COEUR

Chaque paquet "Bayer" non ouvert contient des instructions détaillées. Commodes boîtes de 12 pastilles ne coûtant que quelques sous. Aussi en bouteilles de 24 et 100, chez les pharmaciens.

L'Aspirine est la marque de commerce (enregistrée au Canada) de la Monoacetic-acide de Salicylicacid (Acetyl Salicylic Acid "A.S.A."). Quoiqu'il soit bien connu que l'Aspirine est manufacturée par Bayer, afin de protéger le public contre les imitations, les pastilles de cette Compagnie porteront, en même temps que leur marque de commerce générale, la "Croix de Bayer".

**BIEN SUR! VOUS VOUS
DEBARRASSEREZ DES
BOUTONS "TETE-NOIRE"
(COMEDONS)**

Il est un moyen simple, inoffensif, efficace et sûr de se débarrasser des comédons: les dissoudre. Pour cela achetez deux onces de poudre peroxyne chez le pharmacien, saupoudrez-en un peu sur un linge trempé d'eau chaude et frottez vivement les endroits affectés, puis lavez, et vous constaterez avec joie la disparition des têtes-noires. Gros, petits, partout où ils se trouvent les comédons sont dissous et disparaissent. Les comédons, boutons tête-noire, sont un mélange de poussière, de corps étrangers et de sécrétions qui obstruent les pores de la peau. L'action de la poudre peroxyne et de l'eau dissout les comédons qu'un simple lavage alors enlève, laissant les pores libres et nets et la peau saine.

CLINIQUE PRIVEE DU Dr PREVOST
Des hôpitaux de Paris - Londres - New-York

Voies Génito-Urinaires

Maladies des reins, de la vessie
et des organes génitaux

Maladies vénériennes
et maladies de la peau

34 rue Hutchison

Tél. Plateau 6347

tissus d'or et d'argent dont je ne me lasse pas d'admirer le coloris délicieux, les beautés à la fois raffinées et naïves.

— Je vois, dit-elle, que vous vous plaisez dans la compagnie de nos fées.

— Je n'en pouvais rêver, fis-je, de plus vénérables... ni surtout de plus parfaitement belles, madame... Celle-ci est Mélusine, et celle-là Viviane, n'est-il pas vrai?

Madame de Malencontre souriait avec bienveillance.

— Je comprends votre erreur, dit-elle. Mais, c'est à tort que je parlais de "nos fées"... Ces tapisseries sont fort anciennes et, sans doute l'étrange monstre à queue de serpent qui évoque tout naturellement, pour quiconque est étranger à notre région, la légende de Mélusine, représentent-ils un même personnage... l'être fabuleux que nos vieux récits populaires appellent simplement—car on ne lui connaît pas d'autre nom—la Fade ou la Fée de l'Aigueverte. Cette légende de la Fade ressemble, d'ailleurs, beaucoup à celle de Mélusine. Du château de Malencontre tel que l'habitèrent les Templiers et leurs vagues prédécesseurs, les murs seuls restent. et chaque siècle, en passant, a laissé son empreinte sur la demeure que nous habitons aujourd'hui. Mais la tradition veut qu'au temps légendaire "la Fade", usant de procédés magiques, ait construit pour "Malencontre", son époux mortel, un château inexpugnable et que ce château ait été le berceau de toute une lignée. Aussi les armes de Malencontre—bien postérieures au règne des fées!—portent-elles une "bisse ondoyante". C'est ainsi qu'on désigne, en termes techniques, un serpent posé de profil et régulièrement ondulé... assez rare d'ailleurs dans les blasons français... Voyez...

Madame de Malencontre s'était approchée de la cheminée et me montrait, au tympan qui faisait le centre de l'ornementation, ce blason des Malencontre que mon examen avait un peu négligé: un écu séparé verticalement en deux parties dont l'une était occupée par une tour à toit pointu comme celles de Malencontre et l'autre par le reptile sinueux qui venait de m'être décrit.

— Les couleurs sont indiquées par des signes conventionnels, gravés ici dans le bois, m'expliqua madame de Malencontre... En langage héraldique, ce blason se lit ainsi: "Parti au premier d'ar-

gent à la tour de sable couverte du même au deux d'or à une bisse ondoyante de sinople", ce qui signifie plus simplement qu'on y voit à droite une tour noire sur un fond d'argent et à gauche un serpent vert sur un fond d'or.

— Ce langage héraldique me plaît jusqu'en son air de mystère, dis-je. Le blason des seigneurs de Malencontre est superbe... Il porte une devise aussi.

— Un cri d'arme: "Oncques ne craint"... Le cri d'arme se met au-dessus de l'écu... la devise au-dessous... Les Malencontre du passé n'illustrèrent que trop, paraît-il, ce défi de leur ancêtre Renaud. Ils purent se vanter de ne craindre, en effet, personne, ni les hommes, ni le diable, ni Dieu... Je ne sais si leur histoire vous séduirait beaucoup... ajouta madame de Malencontre que mon enthousiasme amusait.

Puis, comme la seconde cloche sonnait, elle posa doucement sa main sur mon épaule et me guida ainsi jusqu'à la salle à manger.

Dans cette grande pièce longue et imposante, qui s'étend de la Tour du midi à la Tour de l'est, la table servie à six couverts était toute petite... Deux personnes étaient là, debout près des sièges à dossiers solennels, attendant la châtelaine. Mon premier regard eut vite reconnu le jeune homme de la chambre aux tapisseries, et deviné l'abbé Albin de Malencontre.

Madame de Malencontre me conduisit à l'abbé Albin—une blanche petite figure d'ascète propre, avec des yeux de jeune fille studieuse, le sourire des saints très bons, les cheveux doux et neigeux de ma chère vieille dame et un corps fluide qui semble s'être perdu, fondu, évaporé dans la soutane... ou qui, peut-être, n'existe pas.

— Faisons les présentations, dit madame de Malencontre de cet air à la fois aimable et un peu hautain auquel il faut s'habituer et qui, tour à tour, vous met à l'aise ou vous tient à distance. Mon cher abbé, je recommande particulièrement à votre bienveillance... et, aussi, à votre gratitude, mademoiselle Flavie Clairande qui veut bien nous prêter son gentil sourire et réjouir nos vieux murs de sa jeunesse. Ma chère enfant, voici monsieur l'abbé de Malencontre, notre archiviste, notre poète... et le meilleur des cousins.

Puis, tandis que l'abbé prononçait quelques mots de bienvenue, elle fit un pas en avant et, d'un geste léger, me désigna le jeune homme vêtu de velours, dont le visage pâle et la haute silhouette sombre se profilaient, fins et précis, sur la tenture de cuir rouge rehaussée d'or.

— Le baron Patrice de Malencontre, mon fils... dit-elle.

Je me demandais encore si je n'ai pas fait "ah"!

Barbe-bleue! Oui, Barbe-bleue, le descendant redouté du terrible Gilles de Malencontre, c'était ce grand jeune homme las, aux épaules écrasées, aux allures malades,

aux yeux inquiets et presque timides! C'était cette figure mélancolique et pitoyable! A cette minute où les paroles du sabotier de Salvat me revenaient, le contraste me parut si bizarre et, il faut que je l'avoue, si drôle, que j'eus peine à ne pas rire.

Comme M. de Malencontre s'inclinait respectueusement, à peu près sans rien dire, un nouvel arrivant attira mon attention, un enfant, un charmant petit garçon de trois ou quatre ans, qui échappant à sa gouvernante, entra en coup de brise...

Que cet enfant fût le fils du baron de Malencontre, je le compris tout naturellement, et, d'ailleurs, je ne fus pas sans saisir entre ces deux êtres une ressemblance légère et tout extérieure qui tenait, je crois, à la coupe du visage, à la couleur des yeux... Mais alors que le père offrait l'aspect attristant d'une sorte de valétudinaire, étioilé, dolent, presque douloureux, l'enfant resplendissait de vie, de force, de joie, de fraîche et délicieuse santé.

— Mon petit-fils Guy... fit madame de Malencontre et sa voix dure s'amollit, se mouilla d'une note nouvelle et insoupçonnée qui exprimait l'adoration... Guy, salue mademoiselle.

Le petit me regarda sérieusement attentivement, sans aucun embarras, puis ses yeux très grands, bleus comme un coin du ciel, brillèrent d'un éclat tendre et rieur et tout son joli visage d'enfant brun s'ensoleilla:

— Ah! s'écria-t-il, c'est la Fée, grand'mère!

Et d'un élan, il me jeta ses bras autour du cou.

Oh! que ce fut bon, que ce fut doux! J'aimais les baisers quand j'étais petite... je les aime encore, je crois, et il y avait si longtemps que je n'avais pas été embrassée ainsi, avec effusion, avec amour!... Il m'aimait ce petit Guy, il m'avait aimée tout de suite, il m'offrait son âme câline sur ses belles petites lèvres pures... Je sentais sous ma bouche sa chair ferme, veloutée, toute parfumée de fraîcheur... Oh! que c'est une chose délicieuse le baiser d'un petit enfant qui vous aime!

Une douceur inexprimable m'enchantait, me grisa... Il me sembla vaguement que j'étais heureuse.

Il devinait, le petit Guy, que j'avais le cœur gonflé d'avidité et de chaude tendresse et que je l'aimerais, et que j'étais jeune, et que, comme lui, aussi simplement que lui, je jouerais, je m'amuserais, je jouirais d'être au monde, j'aurais toujours sur les lèvres des sourires et des baisers prêts...

— Allons, mon petit, à ta place... Tu sais que je n'aime pas ces manières.

La voix de madame de Malencontre me parut tout à coup si sèche, si changée que j'eus peine à la reconnaître.

Comme je me redressais, gênée, elle ajouta d'un ton plus affable:

Guy a vu votre jolie miniature de fée... il vous attendait. Mais c'est un petit fou.

Malencontre

Je ne sus que balbutier quelques mots. Mais, sans même raisonner mon impression, par une sorte d'intuition de mon cœur, je venais de comprendre à l'éclair des yeux noirs comme au son de la voix froide, que la baronne de Malencontre, qui aimait son petit-fils d'un amour passionné, l'aimait aussi d'un amour jaloux...

Moi qui rêvais déjà d'être la "demoiselle de compagnie" du petit Guy!... Elle ne permettra jamais... Quel dommage!

Comme chacun avait pris sa place autour de la nappe garnie de guipures et servie de belles vieilles choses d'argent, lourdes et somptueuses, une des grandes chaises demeura inoccupée.

Madame de Malencontre fit signe au domestique pour qu'il enlevât le couvert inutile.

— Miss Savage est souffrante et préfère déjeuner chez elle, expliqua-t-elle.

Puis se tournant vers moi:

— Une amie qui, sans famille et très seule, veut bien vivre auprès de nous... Brinda Savage est de nationalité anglaise par son père, mais elle est née à Jeypore d'une mère indienne et notre rude climat n'est pas sans l'éprouver...

Brinda Savage... Jeypore... Hier, dans l'auberge de Salvat, n'avait-on pas fait allusion à une "indienne", et à sa sœur?

Qui avais-je aperçu la nuit dernière à la fenêtre de la chambre des fées? La vivante—ou l'autre? Lull, vous n'êtes pas loin de souhaiter que j'aie vu le fantôme de l'autre, de celle qui fut la fiancée de Barbe-bleue.

Je crus que le déjeuner ne finirait jamais. De temps à autre, Guy jetait un mot ou un rire... c'était comme le gazouillis d'un petit oiseau qui, volant de-ci de-là par le sombre hiver, se fût faufilé à l'étourdi dans la grande salle de cérémonies et y eut fait entendre sa voix de printemps; mais, tout de suite, d'une parole brève ou d'un regard sévère, son père l'obligeait à se taire et madame de Malencontre se taisait aussi d'un air malheureux.

Alors, le silence planait sur nous comme un nuage noir, chassé bientôt par l'organe conciliant de l'abbé qui s'intéressait à mon voyage et me parlait de mon père dont il avait aimé le talent chaste et fin.

M. de Malencontre ne se mêlait en rien à cette lente causerie. J'étais assise à sa gauche—la place vide de Mademoiselle Savage se trouvant à sa droite—il m'offrait à boire, mais sa courtoisie n'était pas assez forte pour le contraindre à m'adresser la moindre des phrases...

Je pus remarquer, cependant, que, depuis notre entrevue du matin, M. de Malencontre s'était rasé... C'était le jour, sans doute. Son visage de poitrinaire paraissait ainsi plus jeune encore et surtout plus affiné, plus de la même race que ses longues mains pâles, mais aussi plus décharné.

Impossible, d'ailleurs, de s'étonner d'une telle maigreur en voyant

M. de Malencontre à table! Il ne mange rien.

Madame de Malencontre dit avec de l'hésitation et presque de l'humilité: "Tu ne manges pas, Patrice?" ou "Veux-tu autre chose?... il y a du poulet... préfères-tu un œuf?... Est-ce que ce gâteau n'est pas bon?"

Il répond d'un air agacé: "Je n'ai pas faim... Je vous en prie, laissez-moi, ma mère..."

Et il se replonge dans le néant. Ses yeux trop grands pour son visage émacié sont presque aussi bleus que ceux du petit Guy, mais comme ils sont ternes, voilés, flétris... oui flétris... Est-ce que les yeux se fanent comme les fleurs?

Quand on parle à M. de Malencontre, il tressaille comme si on l'éveillait.

Cette présence triste et muette est oppressante et horriblement ennuyeuse.

Tant qu'a duré le déjeuner, je me suis demandé quelle perturbation morale avait pu faire d'un être jeune, et, somme toute, bâti comme tout le monde, cette loque d'humanité.

Le café fut apporté dans la salle à manger sur une amusante petite crédence qu'on plaça près de la table. L'abbé m'expliqua qu'elle était très vieille et d'un modèle que le Moyen Âge avait seul connu. Dans les châteaux, les crédences servaient alors aux officiers de bouche qui "essayaient" les mets, autrement dit, qui les goûtaient pour s'assurer qu'aucun poison n'y cachait sa menace.

Madame de Malencontre eut un léger frisson.

— Hé, mon cher abbé, fit-elle, quelles histoires sinistres nous contez-vous là!... Ménagez les nerfs de mademoiselle Clairande.

Elle se tourna instinctivement vers son fils dont les nerfs exigeaient, sans doute, plus de ménagement que les miens, mais il avait disparu. Alors elle baissa la voix pour dire quelque chose à l'abbé qui répondit:

— Mais non, ma cousine, je ne le trouve pas plus mal.

Et je me crus autorisée, sous le prétexte de discrétion, à suivre le petit Guy qui était venu m'attraper la main pour me conduire aux fenêtres et me montrer le jardin... Un étrange petit jardin! L'hiver l'a dépouillé, glacé, stérilisé, la neige y stagne encore, mais quand la verdure, les feuilles, les fleurs le parent, il doit ressembler tout à fait à ces jardins naïfs, un peu maladroits et charmants que l'on voit au fond des tapisseries anciennes, dans les miniatures de vieux enlumineurs de manuscrits ou les tableaux des peintres primitifs.

On y accède par une poterne. Un mur crénelé qu'étaye une pente de gazon, l'entoure et forme parapet au-dessus de la vallée... C'est bien le jardin d'une forteresse, mais qu'il a de grâce vieillotte et toute charmante!

Voici la pelouse, plus loin, le squelette d'une treille... Des vases bleus le décorent. Un peu de neige, aujourd'hui, le fourre de



coussins d'hermine. C'est un aimable coin de conversation... on s'y voit devisant en robe de châtelaine...

Une petite porte conduit à ce que je crois être un verger. Il me semble aussi entrevoir une volière...

Guy m'enveloppe de son beau regard tendre.

Comment rien refuser à ce regard-là?

— Quand il fait beau, il y a des fleurs et du soleil, déclare-t-il. Nous irons, dis?

J'ai répondu timidement:

— Oui, j'espère.

— La Fée est une fée méchante... mais toi, tu es une bonne fée, n'est-ce pas?

Les yeux bleus sont sérieux et doux... Amusée, je ne puis m'empêcher de répondre:

— Une très petite fée, pas bien puissante, je le crains, Guy, mais une bonne fée, oui.

Il rêve, puis il dit:

— Dans les histoires, il y a des fées très méchantes, mais une bonne fée vient toujours... Est-ce que les fées jouent avec les enfants?

— Certainement.

— Et tu sauras tous mes jeux? Pleined'outrecuidance, j'ose affirmer:

— Tous!

— Est-ce que tu as apporté ta baguette?

— Peut-être.

— Tu me la montreras, dis?

— Si vous êtes bien sage...

Et le voici qui rêve encore. Il serait difficile d'abuser l'intelligence qui luit, éveillée déjà, dans ces beaux grands yeux. Sans doute, Guy sait-il fort bien qu'il n'y a pas de fées, mais il lui plaît de croire qu'il peut y en avoir, qu'il y en a... Et il le croit.

— Comment t'appelles-tu? demande-t-il.

— Flavie Clairande.

L'enfant secoue la tête.

— Ce n'est pas ton nom de fée. — Mon nom de fée, je ne dois pas le dire.

Guy a un joli regard de maître.

— Moi, je veux le savoir, affirme-t-il, dis-le moi? c'est?... c'est?...

Une idée folle m'a passé par l'esprit.

— C'est Lull!

— Je t'appellerai Lull, décide de nouveau le petit Guy, mais seulement quand on ne pourra pas l'entendre puisque c'est un secret... Veux-tu être mon amie, Lull?

— Oh! oui! ai-je dit doucement. Je le suis déjà.

Guy, mon mignon, je l'ai été tout de suite!

Un moment après, j'ai revu le petit jardin moyenâgeux du haut de la Tour du midi, dans la chambre de madame de Malencontre. Au delà, lui faisant un fond et un cadre se déployait largement la vallée de la Salve et ses montagnes. Au sortir de la gorge, la petite rivière s'apaise... Des saules, des peupliers, sans feuilles bordent son cours d'une dentelle fine, gris d'argent.

Par ce jour d'hiver trop doux, que de légères brumes voilent, tout ce qui n'est pas blanc est gris. Le ciel est d'un gris de perle, l'eau d'un gris d'acier clair. Et le village né de la roche, est rude et sombre comme elle.

Debout près de moi, dans la logette que forme l'embrasure de la fenêtre, madame de Malencontre me donne des explications qui m'intéressent et me montre, loin en aval du village, au point où la vallée, plus rocheuse, semble finir en impasse, les "orgues" de Salvat, une sorte de muraille à la crête déchiquetée, un assemblage presque régulier de piliers massifs, d'énormes colonnades de basalte. C'est curieux et l'on dirait, en vérité, des orgues, les orgues géantes où, dans les heures nocturnes de tempête, gronde avec le vent et le tonnerre, l'hymne formidable de la colère de Dieu.

J'admire, puis mes yeux reviennent au jardin pacifique et madame de Malencontre sourit:

— Vous regardez notre jardin, dit-elle. Il est l'œuvre de mon fils et de l'abbé Albin qui, pour le dessiner, le créer à l'image de leur rêve, car il ne pouvait s'agir ici de reconstitution, ont consulté de savants bouquins et d'antiques gravures... Autrefois, Patrice l'aimait... maintenant...

Elle soupira et, s'éloignant de la fenêtre, alla s'asseoir dans sa belle chambre, où le confort "moderne" a néanmoins affirmé ses droits.

Je n'osais parler, la voyant absorbée.

Mais ses yeux se relevèrent sur moi.

— L'attitude, les manières de monsieur de Malencontre ont pu vous paraître bien singulières, commença-t-elle avec effort. Oh! ne protestez pas, mon enfant... Je ne puis m'y faire, moi!... Que doit donc éprouver une étrangère mêlée brusquement à notre inti-

mité!... Mon pauvre Patrice a eu de grands chagrins—bien jeune, hélas, car il achève à peine sa vingt-sixième année!... Peut-être aussi ma tendresse, l'éducation un peu solitaire qu'il a reçue de moi et du bon abbé qui, avec l'érudition d'un ancien bénédictin, a toutes les délicatesses d'une femme, l'ont-elles mal armé pour la vie? Peut-être ont-elles été trop favorables au développement d'une sensibilité qu'eût combattue ou disciplinée l'influence d'un milieu plus viril? Je ne sais!... Il y a quelques mois, une jeune fille d'une grande beauté, dont mon fils était très épris et qu'il devait épouser—la sœur de Miss Savage, précisément—est morte ici, subitement... C'est depuis cette perte qu'il est tombé dans l'état étrange où vous l'avez vu... hypocondrie, eût-on dit autrefois... neurasthénie, dit-on, de nos jours... sans beaucoup mieux comprendre le mal sous l'une que sous l'autre appellation, je le crains!... Monsieur de Malencontre n'est pas, à proprement parler, malade, mais il a perdu le désir, le courage et, par conséquent, la force de vivre. Il est faible et las; il est triste, taciturne, irritable... il s'est, à la fois, désintéressé de tout, de tous et de lui-même. Ceux qui l'ont connu autrefois ne le reconnaissent plus aujourd'hui... Ah! qu'il était beau, robuste, actif! riche de vie! Pas un coin de notre montagne qu'il n'eût exploré, au risque de se rompre les os!... Il me faisait trembler!... Rien de ce qui le passionnait naguère ne le touche plus aujourd'hui... Et moi, je le vois dépérir, n'être plus, au physique et au moral, que le fantôme de lui-même. Et je ne puis que pleurer!

Un profond découragement, une douleur sourde, grondait dans cette voix assombrie.

Je compris qu'après n'avoir songé qu'à excuser en quelques mots l'humeur taciturne de M. de Malencontre, la pauvre femme cédait peu à peu, au besoin de crier, fut-ce dans le vide d'un cœur inconnu, ce découragement, cette douleur dont, tout d'abord, la confiance ne m'avait pas été destinée.

— Mais, fis-je timidement, la neurasthénie se soigne, se guérit à merveille... surtout chez les personnes jeunes, il me semble...

Il y a des maisons de traitement où...

Madame de Malencontre m'interrompit avec une hâte troublée.

— Jamais monsieur de Malencontre ne consentirait... Il est impossible que je pense à le soigner ailleurs qu'ici... C'est mon impuissance!... Certes, mon fils est guérissable, il doit guérir... mais le malheureux enfant se révolte contre ma sollicitude... Les docteurs lui recommandent la suralimentation et il ne mange rien: l'air, l'exercice, la marche et je ne puis obtenir qu'il sorte du château: la distraction et ses journées se passent dans une inaction morne... et il ne veut ni changer de résidence ni voyager. Comme il ne dort guère, il prend chaque soir une dose d'un médicament qu'on dit inoffensif ou à peu près, mais qui contribue à l'anéantissement de son énergie, qui jette un voile sur son esprit, qui l'engourdit, je le vois bien, d'un constant besoin de sommeil... Et, loin d'écouter mes objections, il augmente peu à peu la dose... Hélas, pour lutter contre le mal, il lui faudrait la volonté de guérir, il ne l'a pas... et quel philtre pourrait lui donner!

— Mais monsieur de Malencontre ne voit-il pas la peine qu'il vous cause, madame? Ne pourrait-il trouver cette énergie qui lui manque en pensant à vous et à son fils?

— Son fils? Pauvre petit!... c'est à peine, s'il le supporte. L'enfant le fatigue, l'énerve... J'en souffre... et n'ose protester.

Elle s'arrêta, puis d'une voix basse qui se brisa:

— Je suis une mère bien malheureuse, ma pauvre enfant...

Et comme, attristée, ne sachant comment lui manifester ma respectueuse et profonde pitié, je posais doucement mes lèvres sur sa main:

— Si vous saviez, reprit-elle ce que mon fils est pour moi... toute ma vie... toute ma vie! J'avais un mari, je l'ai perdu, une fille, je l'ai perdue... Lui seul, Patrice, me reste... lui seul et mon cher petit-fils en qui c'est encore, après tout, mon cher grand fils que j'aime!... Ah! pour mon fils, que n'ai-je fait... que ne ferai-je pas?

Malencontre

Dans l'émotion, le visage de madame de Malencontre s'amaigrissait. Les lignes, les ombres s'y accentuaient encore au contraste d'une pâleur profonde, intense, presque tragique.

Il y eut un silence, puis madame de Malencontre parut sortir d'un rêve.

— Pardonnez-moi, mon enfant, dit-elle, de vous avoir si longuement entretenue de mes tristesses... Mais je vous devais cette explication qui est, vous le comprendrez, un appel à votre indulgence.

— Et aussi et surtout une marque de confiance qui me touche profondément, veuillez le croire, madame...

Pauvre femme! elle souffre à la fois dans son amour et dans son orgueil de mère.

Je n'avais jamais vu de neurasthénique. Quel mal bizarre et déconcertant... Est-il vrai que la volonté du malade ne puisse le combattre?

Je ne puis me résoudre à l'admettre. Il me semble qu'on devrait lutter, que c'est presque une lâcheté de se laisser écraser ainsi!

Oui, pauvre, pauvre madame de Malencontre!

Comme je voudrais l'aimer!... je me demande pourquoi mon cœur ne se sent pas plus spontanément attiré vers elle?

Il y a en elle du "je ne sais quoi"... N'est-ce pas le mot du cardinal de Retz en parlant de La Rochefoucauld?

Quand j'ai vu madame de Malencontre plus calme et prenant une broderie, je lui ai demandé ce que je devais faire, lire à voix haute ou travailler comme elle?

— Je sais broder... et beaucoup d'autres choses...

Elle sourit en regardant mes doigts.

— Oui, vous devez être adroite, dit-elle.

L'instant d'après, je m'appliquais sur une grande bande de filet.

Madame de Malencontre m'annonça que cette bande était destinée à garnir un store, puis, tout en continuant son délicat labeur, parla et me fit parler, avec une grande bienveillance, de mon père, de mon enfance, puis des années passées chez ma tante Roche dans la vieille maison du quartier Saint-Sulpice. De temps à autre, ses yeux quittant la toile brodée, se posaient sur moi, si attentifs que j'en éprouvais comme une gêne.

— Mais, fit-elle soudain, jolie comme vous voici—car vous êtes très jolie et on a dû vous le dire—n'avez-vous pas laissé à Paris, un fiancé?

La question m'amusa et je ris franchement.

— Ah! Dieu, non! m'écriai-je. Ma tante Hermance ne recevait pas et me menait encore moins dans le monde et l'on ne m'a jamais fait la cour... Elle m'a élevée, d'ailleurs, dans cette idée que les filles pauvres doivent renoncer au mariage pour peu qu'elles ne soient pas tentées d'épouser les hommes vieux, laids, vulgaires ou sots dont les jeunes filles riches—celles qui peuvent choisir—ne veulent pas!...

il est juste d'ajouter qu'elle m'a proposé un "parti" comme on dit. Un homme délicieux qui n'était pas sans manières, parlait bien, portait beau, avait trois millions de fortune, soixante ans d'âge et des yeux de carpe qui s'efforcèrent de m'attendrir... Mais mon cœur est resté de pierre...

— Votre cœur s'est montré fort sage... Ces mariages disproportionnés sont odieux!

La fin du jour s'est écoulée paisiblement.

Le dîner a ressemblé au déjeuner. La soirée dans la chambre des fées a été courte.

M. de Malencontre qui a tenu tout le temps, d'un air ennuyé, un livre dont il ne tournait pas les pages, s'est retiré le premier.

Lui parti, madame de Malencontre a regardé l'abbé qui lui a rendu son regard triste.

Et j'ai demandé la permission d'aller me reposer.

Lull garde sa mine grelottante.

Lull, cher esprit familial, vous me devez de belles histoires, d'aimables pensées qui me réjouissent l'imagination, car Malencontre, pour n'être pas un bien terrible château de Barbe-bleue, n'en manque pas moins de gaieté... ne trouvez-vous pas?

VI

Malencontre, 28 novembre.

Cette nuit, il a gelé. Mais un si doux soleil dorait la vallée grise et endiamantait les quatre jets de la fontaine que l'on pouvait se leurrer d'une illusion de printemps. Un désir me prit de remuer, d'agir, de courir, jusqu'en bas du coteau rocheux.

— Oh! madame, m'écriai-je avec une impétuosité qui éclata malgré moi, ne pourriez-vous me donner une commission pour le village? J'aimerais tant à y aller!

J'ai la mauvaise habitude de ne peser mes mots qu'après les avoir prononcés.

Mais madame de Malencontre accueillit toutes mes paroles avec une invariable indulgence.

— Je n'ai point de commission à vous donner, ma chère enfant, répondit-elle en souriant, mais je tiens beaucoup, ayant la responsabilité de votre santé, à ce que vous fassiez une promenade, chaque fois que le temps vous le permettra... Et le jour me paraît fort bien choisi pour visiter le village...

Puis, se tournant vers son fils:

— Patrice, ajouta-t-elle, d'un ton insouciant dont je sentis l'effort, tu devrais accompagner mademoiselle Clairande... Tu lui ferais les honneurs de Salvat... Le temps est superbe et la course te serait bonne à toi aussi... Aux vieux comme moi de garder le logis en hiver!...

Le baron Patrice cessa de regarder la vallée pour regarder sa mère d'un air si parfaitement grognon et désagréable que j'en fus aussi gênée que vexée.

— Oh! madame, j'ai bien l'habitude de me promener seule, m'écriai-je... Et je serais très fâchée de déranger monsieur de Malencontre que cette course ennuierait certainement beaucoup.

(A suivre)



Gin Canadien
Melchers
Croix d'or
LA BOISSON LA PLUS SAINE

(Fabriquée à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifiée quatre fois et vieillie en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

Melchers Distillery Co., Limited
MONTREAL

ROBES ET MANTEAUX FORMENT UN ELEGANT ENSEMBLE



1684

1699

1705

1709

1684—Robe de deux pièces, avec blouse fermée et jupe de deux pièces à devant circulaire plissé. Largeur, 2 vges. La taille 36 requiert 3 3/4 vges de velours de 35 pces et 1/2 vge de georgette contrastant de 35 pces. Pour femmes et jeunes filles de (15 à 18 ans), 32 à 35 et 36 à 42 de buste. Prix, 45c.

1700—Manteau à dos et manches d'une seule pièce et gousset sous l'aisselle. Largeur, 45 pces. La taille 36 requiert 2 3/4 vges de lainage nouveauté de 54 pces. Soit cachemire, velours ou homespun. Élégant pour femmes et jeunes filles (15 à 18 ans) de 32 à 44 de buste. Prix, 45c.

1699—Manteau avec godet circulaire, attaché en travers en avant. Largeur au bas, 15 1/2 vges. La taille 36 requiert 2 3/4 vges de velours de 54 pces, ou cachemire, Zibeline, suède à manteau, duvetine, etc. Charmant pour femmes et jeunes filles (15 à 18 ans) de 32 à 4 de buste. Prix, 45c.

1700—Robe ronde, avec jupe blaisée ou à godet droit, attachée en travers en avant; arrière d'une seule pièce. Largeur 2 1/2 vges. La taille 36 requiert 3 vges de crêpe satin de 39 pces, ou légers lainages. Élégante pour femmes et jeunes fille (15 à 18 ans) de 32 à 44 de buste. Prix, 45c.

1661—Robe ronde. Largeur avec plis tendus, 1 1/2 vge. La taille 36 requiert 2 1/2 vges de lainage léger de 54 pces et 1/2 vge de tissu contrastant de 35 pces pour bandes. Très chic pour femmes et jeunes filles (15 à 18 ans) de 32 à 44 de buste. Prix, 45c.



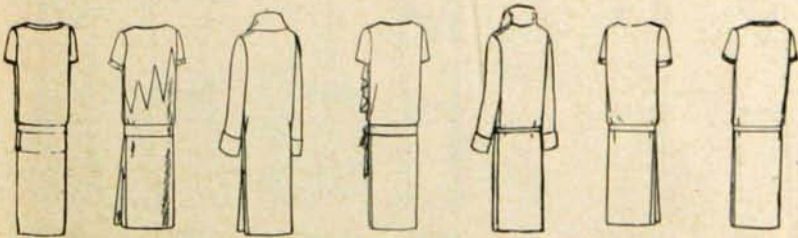
1706



1700



1661



1684

1705

1699

1709

1706

1700

1661

L'OURLET FIGURERA COMME GARNITURE DANS LES ROBES DU SOIR

1695—Robe ronde à jupe attachée, ayant des godets plissés ou unis en avant. Dos d'une seule pièce. Largeur du bas, 2 1/4 verges. La taille 36 requiert 3 3/4 vges de chiffon broché métallique de 35 pces, plus 1/4 de vge de chiffon contrastant de 39 pces. Charmante pour femmes et jeunes filles de bustes 32 à 35 (15 à 18 ans) et bustes 36 à 42. Prix, 50c.

1687—Robe ronde, s'agrafant en-dessous du bras gauche; avec pétales sur jupe plissée droite, attachée à la basque. Largeur du bas, 1 1/4 vge. La taille 33 requiert 4 1/4 vges de taffetas de 35 pces. On peut aussi suggérer: Georgette, voile de soie, crêpe de Chine, radium et organdie. La robe voulue pour jeunes filles et femmes de petite taille ayant 32 à 37 de buste, (15 à 20 ans). Prix, 50c.



1695

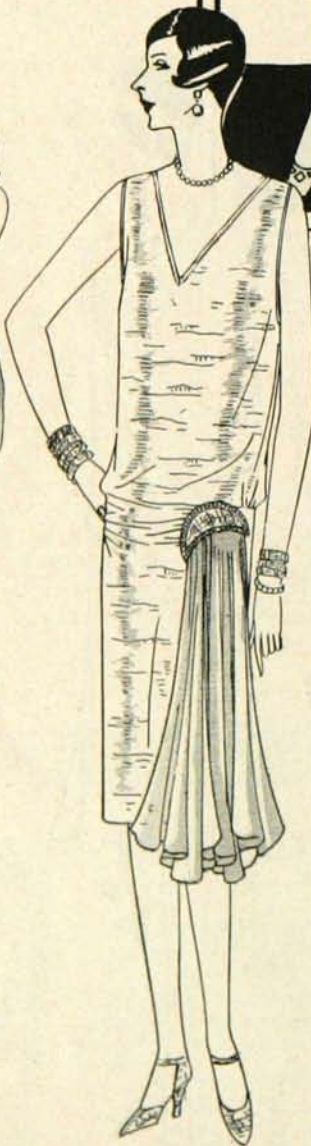
1687

1701

1681



1685



1713



1679

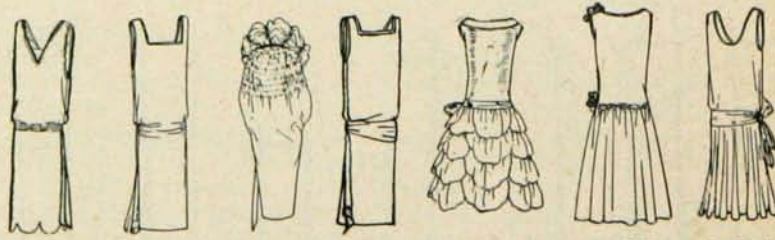
1701—Robe ronde, jupe droite attachée à la basque et au haut de la camisole. Largeur du bas, 7 1/4 verges. La taille 33 requiert 3 vges de taffetas de 35 pces et 1/4 de vge de tulle de 35 pces. Fashionable pour femmes et jeunes filles de bustes 31 à 33, (14 à 20 ans). Prix, 50c.

1685—Mante droite avec courte entre-doublure pour chaleur. Pour soir ou après-midi. La taille 36 requiert 4 vges de velours de 35 pces. Le souple et léger brocart métallique et autres tissus sont aussi convenables. Pour femmes et jeunes filles de 32 à 36 et 40 à 44 de buste. Prix, 50c.

1681—Robe ronde à jupe godée circulaire à six pointes, attachée au long corsage. Largeur au bas, 5 1/4 vges. La taille 36 requiert 3 3/4 vges de georgette de 39 pces et 3 1/4 vges de ruban métallique de 5 pces pour écharpe. Attrayante pour femmes et jeunes filles de bustes 32 à 35 (15 à 18 ans) et bustes 36 à 44. Prix, 50c.

1713—Robe ronde drapée d'une seule pièce, drapés lâches en godets sur le côté gauche. Largeur au bas, 46 pces. La taille 36 requiert 2 3/4 vges de brocart métallique de 35 pces et 1 1/4 vge de georgette contrastant de 39 pces. Pour femmes et jeunes filles de bustes 32 à 35 (15 à 18 ans) et bustes 36 à 44. Prix, 50c.

1679—Robe ronde avec biais sur jupe godée droite; arrière d'une seule pièce et jupe séparée d'une seule pièce. Largeur de 2 vges. La taille 36 requiert 2 1/4 vges de crêpe de satin de 39 pces et 1 1/4 vge de tissu argenté de 35 pces pour le corsage. Élégante pour femmes de 32 à 44 de buste. Prix, 50c.



1679

1713

1685

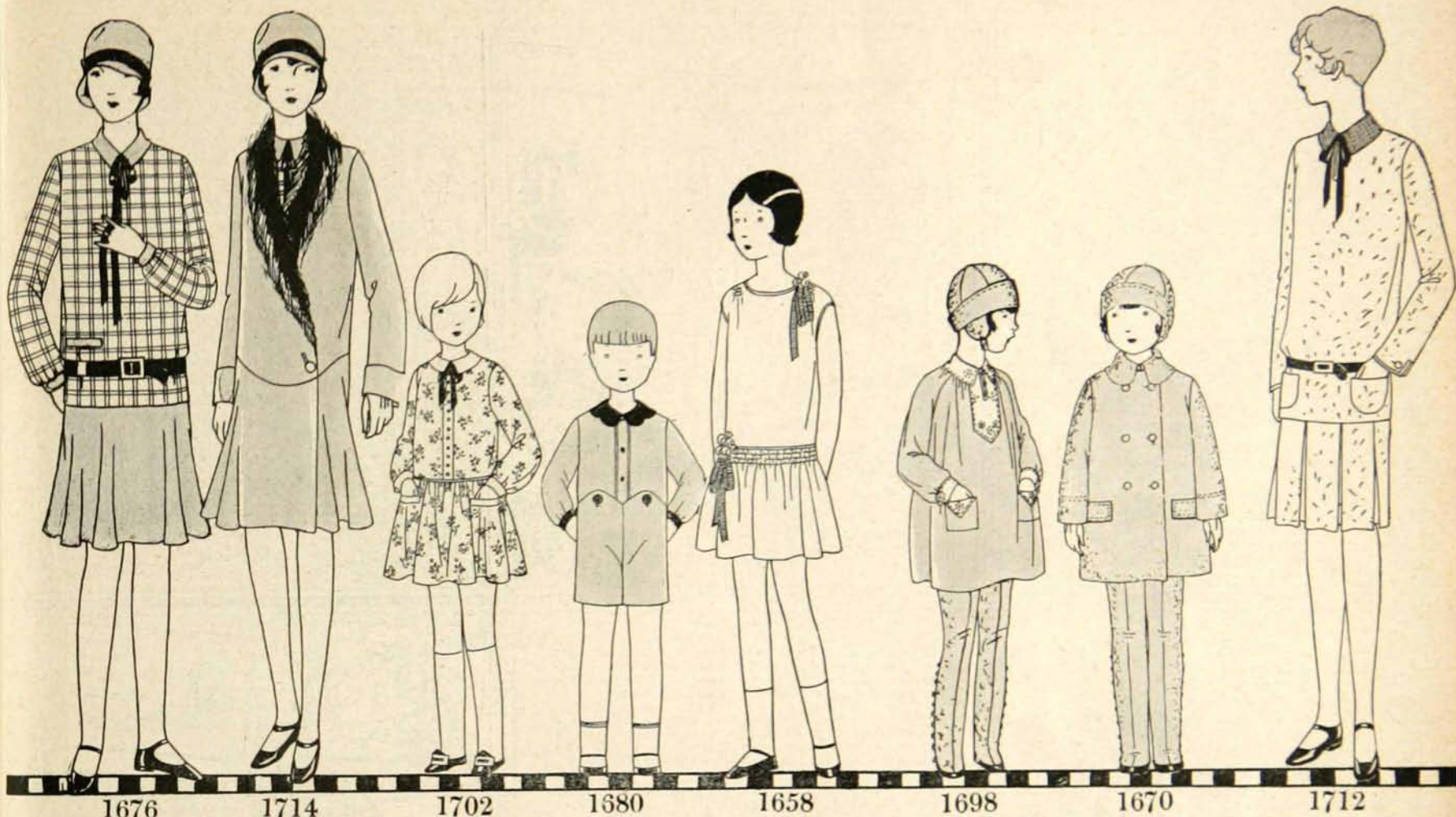
1695

1687

1701

1681

NOUVEAUTES DANS LES MODES ENFANTINES



1676—Robe deux-pièces, avec blouse ronde, et jupe deux pièces. Taille 29 requiert: 15 $\frac{1}{2}$ verge de tissu "Berger" pour la blouse, en 35 pouces de largeur, puis 1 verge de soie uni, aussi en 35 pces de largeur pour le col, les manchettes et la jupe. Pour fillettes de 8 à 14 ans (25 à 31) de buste. Prix du patron, 35 cents.

1714—Manteau avec volant circulaire attaché aux côtés et au devant. Taille 29 requiert 21 $\frac{1}{2}$ verges de 54 pces, Drap Suède, ou zibeline, duvetine, velours, ou tout autre tissu nouveau pour manteau. Ce manteau extrêmement fashionable est très élégant pour nos fillettes de 8 à 15 ans, 25 à 32 de buste. Prix du patron, 35 cents.

1712—Robe deux-pièces avec blouse ronde et jupe droite. Taille 29 requiert 15 $\frac{1}{2}$ verge en 54 pouces de tricot de laine (jersey) avec $\frac{1}{4}$ de verge de linon, en 25 pouces pour le col. Dessiné particulièrement pour les fillettes de 8 à 15 ans, (25 à 32 de buste). Prix de ce patron, 35 cents.

1702—Robe ronde, avec jupe droite et attachée à la taille normale, et petit pantalon français d'une seule pièce et absolument détaché de la robe. La taille 22 requiert 23 $\frac{1}{2}$ verges, en 27 pouces de chalis imprimé avec $\frac{3}{4}$ de verge en 32 pouces de crêpe de Chine uni pour les bandes. Fera ressortir la grâce juvénile de nos petites filles de 2 à 6 ans (21 à 24 de buste). Prix du patron, 30 cents.

1680—Habit de petit garçon. Poitrine 22 requiert 1 $\frac{1}{2}$ verge de linon en 35 pouces, avec $\frac{3}{4}$ de verge en 32 pouces de linon contrastant, pour le col, les manchettes, etc. Chambray, broadcloth de coton, rep, madras, pongés, etc., peuvent aussi convenir. Ce vêtement donne une belle apparence aux enfants de 2 à 5 ans (poitrine, 21 à 23 $\frac{1}{2}$). Prix du patron, 30 cents.

1658—Robe ronde à jupe droite, plissée et attachée à un long corsage. Taille 24 requiert 13 $\frac{1}{2}$ verge en 39 pouces de crêpe de Chine. Taffetas, georgette, radium, voiles de soie ou de coton, organdie, mousselines à pois, etc., peuvent aussi convenir. Portée avec élégance par nos petites filles de 4 à 10 ans (23 à 27 de buste). Prix du patron, 35 cents.

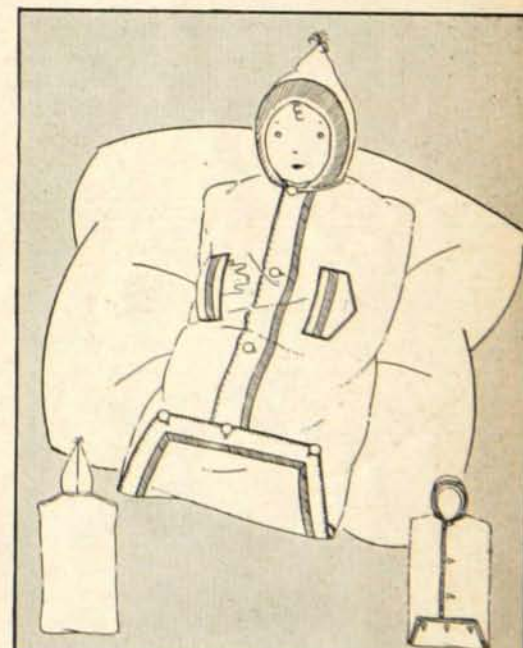
1698—Robe ronde à bord complètement droit et pantalon français d'une seule pièce et absolument détaché de la robe. Ce modèle renferme un décalque pour broderie. Taille 23 requiert 2 verges en 39 pouces de crêpe de Chine, avec $\frac{3}{4}$ de verge, en 32 pouces de crêpe de Chine contrastant, pour le col, etc. Très gentil pour petite fille de 2 à 6 ans, (21 à 24 de buste). Prix du patron, 35 cents.

1670—Ensemble pour enfants: Manteau, chapeau et guêtres. Taille 22 requiert 2 verges de Chinchilla, en 54 pouces. Petit Frié (imitation de la fourrure de mouton) velours, broadcloth et plusieurs autres tissus de nouveautés peuvent être suggérés pour cet ensemble. Particulièrement destiné aux tout petits de 1 à 4 ans, (20 à 23 de buste). Prix de ce patron, 45 cents.



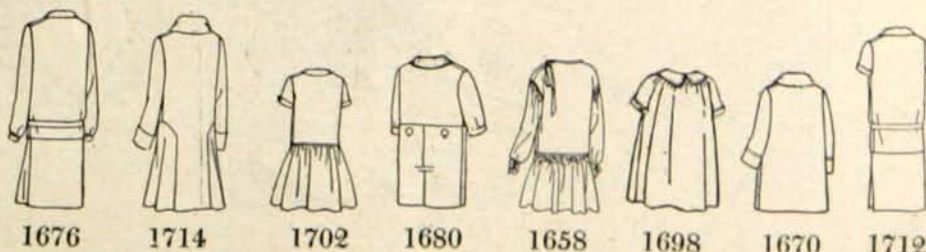
1694

1694—Manteau et bonnet de bébé, (ce patron renferme un décalque pour broderie). Le manteau requiert 1 $\frac{1}{2}$ verge de cachemire en 39 pouces; le Bonnet $\frac{1}{4}$ de verge de crêpe de Chine en 39 pouces. Crêpe ou rep de laine, Albatros et crêpe de Chine sont recommandés pour ce manteau, et le crêpe de soie avec ruché à la verge pour le bonnet dont la doublure doit être en soie de Chine. C'est un des plus sociaux pour nos Bébés. Prix de ce patron, 35 cents.



1692

1692—Vêtement sac pour bébés, avec capuchon pointu ou rond. Le premier âge requiert 1 $\frac{1}{2}$ en 35 pouces d'édréon. On peut aussi le confectionner en soie piquée ou en drap (Blanket) et le garnir de satin blanc, rose ou bleu ou de ruban de nuance délicate et appropriée. La doublure du bonnet est de soie de Chine assortie de couleur au ruban. Dessiné en deux dimensions: pour bébés du premier âge et pour bébés d'un an (20 de buste). Prix du patron, 25 cents.



1676

1714

1702

1680

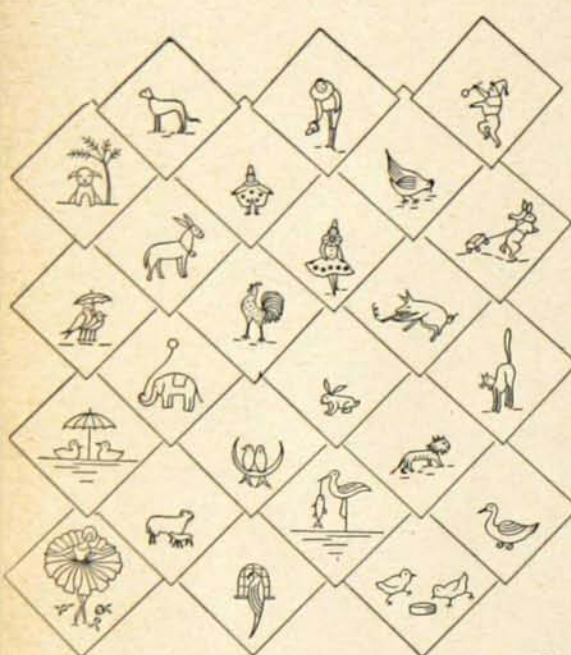
1658

1698

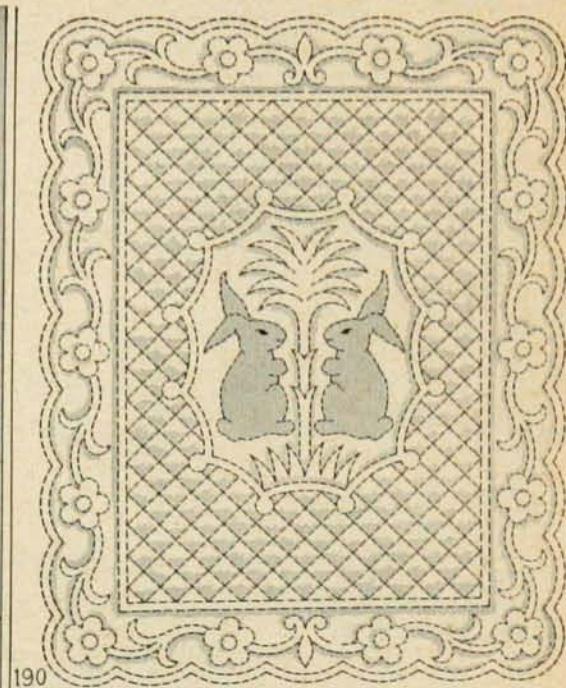
1670

1712

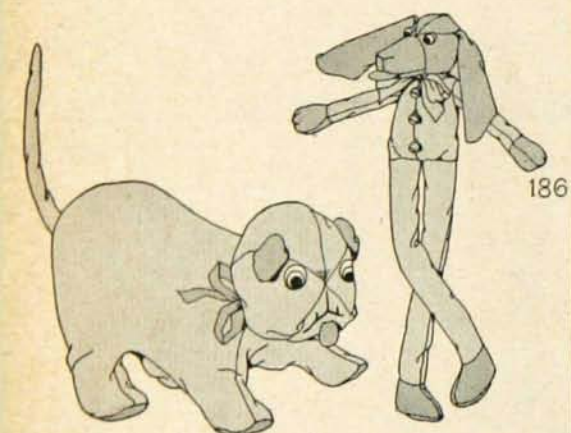
POUR LES ETRENNES — JOUETS ET CADEAUX DE BRODERIE



185



190



186

185—Dessin de décalque pour mouchoirs d'enfants; 24 différents dessins de 1 à 2 pouces de haut. Employez du Georgette ou du Crêpe de Chine en blanc et couleurs pour le fond. Prix, 25c. Bleu.

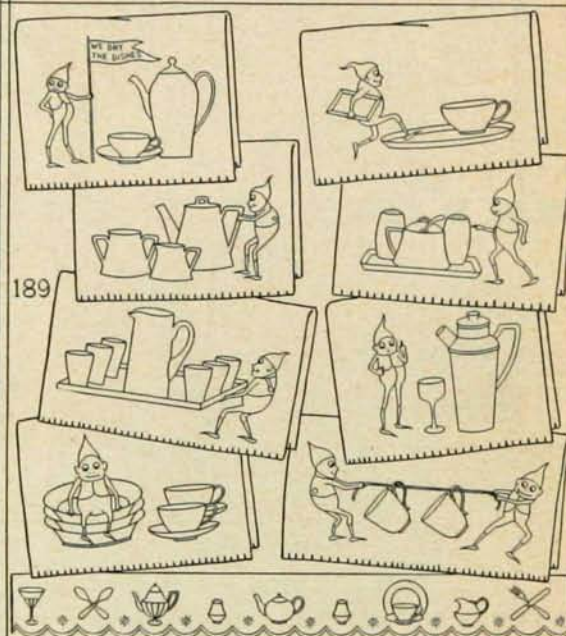
186—Dessin de décalque pour étamper et faire 2 chiens-jouets. 1 chien de 8 1/2 pces de haut et de 18 pces. Employez velours (velvetine, duvetine ou drap fourré. Prix, 25c. Bleu ou jaune.

187—Dessin de décalque pour guirlandes; 2 de 11 pces de haut, 2 de chacun, 5 3/4 à 7 1/2, 4 1/4 à 5 1/2 et 3 1/4 à 3 3/4; 4 guirlandes de 1 1/4 à 2 pces de haut. Prix, 30c. Bleu ou jaune.

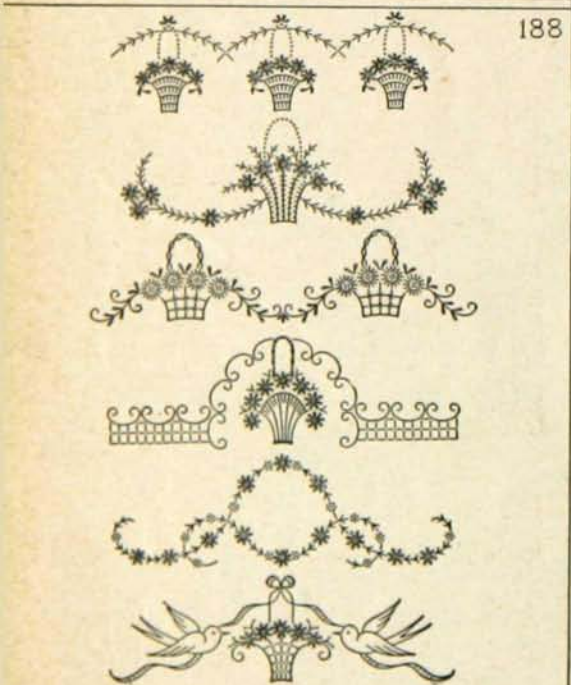
188—Dessin de décalque pour serviettes ou taies d'oreillers. 2 de chacun des 6 différents dessins, 12 à 14 pces de large, et de 3 1/4 à 4 pces de haut. Un diagramme en couleur est donné sur le patron. Prix, 30c. Bleu.

189—Dessin de décalque pour étagères de cuisine et motifs de serviettes. 3 vges et 16 pces d'étagère de cuisine de 2 3/4 pces de large et 2 de chacun des 8 différents motifs de 7 1/2 à 11 1/2 pces de large. Prix, 40c. Bleu.

190—Dessin de décalque pour couverture piquée de carrosse de bébé ou couverture de berceau. Une couverture de berceau, 24 x 31 pces. On peut se servir de satin, taffetas, radium ou satinette pour la faire. Prix, 45c. Bleu ou jaune.



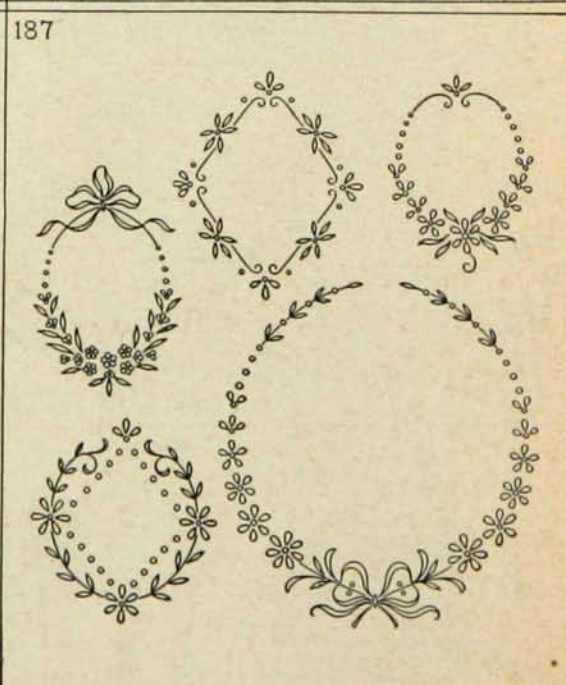
189



188



187

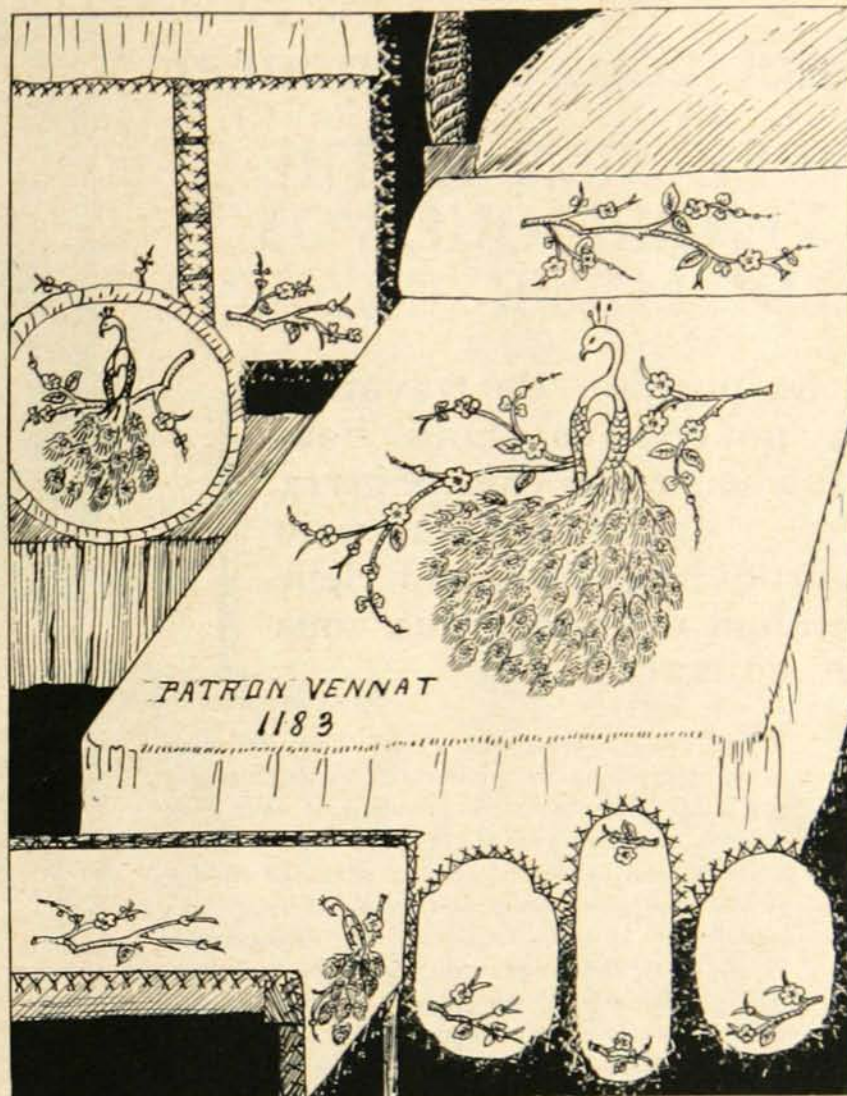


Les Ouvrages Féminins

Par Mme VENNAT

LES garnitures de couleur pour chambres à coucher sont toujours aussi populaires. On en fait de très luxueuses en taffetas changeant; de non moins belles en gros fil de luxe, posé sur transparent de couleur. Mais ces garnitures, à la fois coûteuses et fragiles, ne peuvent convenir à toutes les bourses; en outre, on ne peut les mettre que dans les grandes occasions, si l'on ne veut risquer de les voir se faner tout de suite. Pour l'ornementation de tous les jours, un tissu de fantaisie brodé en couleurs, semble la façon la plus pratique de combiner à la fois l'élégance et l'utilité.

Le très beau modèle que nous présentons ce mois-ci à nos lectrices peut se faire sur coton jaune, ou sur un tissu de fantaisie, reps, popeline, ou autre, de ton neutre, pour bien donner à la broderie toute sa valeur. Sur un tissu lavable nous conseillons pour la broderie l'emploi du coton perlé, souple et brillant comme la soie, et qui supporte tous les nettoyage sans se ternir ni s'échiffer. La garniture se compose du dessus de lit, avec rouleau à même, dessus de bureau, "vanity", rideaux et coussin, assortis. Passons maintenant à la description du modèle: le paon est un modèle assez difficile à réussir, mais nous espérons que nos explications faciliteront assez le travail pour que toutes nos lectrices tentent de l'exécuter. La tête de l'oiseau, le cou, et jusqu'à la partie ombrée dans le dessin, seront faits en bleu paon, d'un ton soutenu mais assez clair, pour la gorge de l'oiseau, très foncé pour le dessus de la tête et l'arrière du cou. Le bec et les yeux seront noirs; l'aigrette est noire également. Brodée pleine, au passé empâtant, cette broderie aurait toute sa valeur; mais pour les personnes, certainement nombreuses que ce travail effraierait, nous conseillons de suivre d'abord les contours au point de tige, puis de remplir l'intérieur avec quelques points lancés, en suivant la courbe de la tête et du cou. Les ailes et le reste du corps se feront de deux teintes de brun foncé et terne, tirant sur le gris. Passons maintenant à la queue, qui est le morceau capital. Les tiges et les barbes, seront d'un beau vert bronzé; pour obtenir cet effet, on glissera de temps en temps, entre les points verts, quelques points



d'un jaune roux. Les nœuds français qui forment comme l'iris de l'œil, seront

brun doré; enfin, le centre même sera d'un bleu paon foncé, entouré d'une simple ligne, de bleu plus pâle. Les personnes qui feraient ce travail en soie, et sur tissu non lavable pourraient remplacer le brun doré par du fil d'or, en mettre de même quelques points dans les barbes des plumes, et dans l'aigrette. Les yeux de l'oiseau pourraient être fixés par un point d'or.

L'oiseau se repose sur une branche chargée de fleurs. La branche se fera comme le reste, pleine ou demi-pleine au choix, brun bois à la naissance, et d'un ton plus doux aux extrémités. Les feuilles seront vertes avec la nervure plus foncée. Les grosses fleurs seront d'un rose tirant sur le brique, le cœur en nœuds français brun sombre. Les plus petites fleurs sont orange et jaune, cœurs bruns et noirs.

La même branche se retrouve sur la toilette d'oreiller, dans le bas des rideaux, et sur le petit service vanity. Les grands dessus et le coussin portent un paon, plus petit, mais traité de la même manière que celui du couvre-lit.

Tous ces morceaux seront ensuite bordés, suivant le matériel employé, soit d'une dentelle guipure, d'un biais de couleur, ou d'un galon doré. Il n'y a pas de motif brodé dans les côtés du couvre-lit; on peut en ajouter si on le désire. Si l'on veut ajouter une petite fantaisie à la forme du couvre-lit on peut monter les côtés à fronces, sur un gros cordon formant coulissé sur chaque bord du lit.

Nous sommes comme toujours à la disposition de nos aimables lectrices pour leur fournir tous les renseignements qu'elles pourraient désirer au sujet de ce modèle, pour les patrons, tissus et fournitures; nous leur rappelons également que nous pouvons leur faire sur commande n'importe quel modèle à leur choix, et nous répondrons avec plaisir à toutes demandes de renseignements, si l'on nous envoie un timbre pour la réponse. Le coupon de la Revue leur assure comme par le passé, le meilleur service et les meilleurs prix.

Madame RAOUL VENNAT.

La Femme au Foyer

Nous vivons à une époque un peu paradoxale où chacun aspire à remplir des fonctions pour lesquelles il n'a aucune aptitude et aucune disposition.

Nous habitons la maison à l'envers et, tout autour de nous, c'est le complet renversement des rôles. Il semble que nos contemporains n'aient pas d'autre ambition ni d'autre désir que de se détourner de ce à quoi la destinée paraît les avoir réservés.

Aussi, nul n'est content de son sort.

Les jeunes filles, autrefois, ne rêvaient qu'au bonheur d'aimer, d'être aimées et comprises, d'avoir une existence longue, toute unie et sans imprévue.

Il n'en est plus de même aujourd'hui et le moins qu'elles puissent souhaiter, c'est d'avoir une vie mouvementée, agitée, luxueuse, naturellement, et dont la plus grande partie se passe à la ville.

Est-ce que, jusque dans les plus petites campagnes, il n'est pas permis à une jeune fille d'espérer pouvoir devenir reine de quelque chose ou d'être mise en vedette de quelque autre façon?

Celles dont la tête n'est pas troublée par le souhait d'être signalée pour leur beauté à toutes les nations ou simplement à leur province, n'oublient pas qu'il leur reste bien d'autres moyens de devenir les pensionnaires d'un Music-Hall ou d'un théâtre.

Il y a le chant, la danse, la déclamation, il y a le cinéma qui ouvrent des perspectives hallucinantes à toutes celles qui rêvent de s'envoler vers une existence brillante, qu'elles croient de fêtes perpétuelles, des divertissements, de gloire et de faste.

Or, tandis que tant de bourgeoises, de minettes, de dactylographes aspirent à cette destinée glorieuse qui n'est celle en réalité que de rares élues, une véritable étoile, adulée du public, fêtée, acclamée, portée en triomphe, vient de quitter le théâtre.

Marion Talley, une cantatrice de l'Opéra de New-York, est retournée, sans bruit, à la place qu'elle regrettait sincèrement d'avoir quittée.

"Je me suis remise, dit-elle, avec une grande joie aux humbles besognes du ménage. Je fais la cuisine, je lave la vaisselle et je ne rougis pas de cette occupation qui me paraît aussi noble que l'autre."

"Il y aura toujours assez de chanteuses, tandis que les cuisinières expérimentées et les habiles ménagères se font de plus en plus rares. J'admire plus la femme au foyer, tout court, que la femme au foyer des artistes."

Voilà du féminisme bien compris, quoi qu'on en dise et il faut admirer Marion Talley d'avoir eu le bon sens de s'en rendre compte et le courage de le déclarer.

CHARLES VAL.

Ce qu'on pardonne le moins à une femme qu'on a quittée, c'est de la retrouver embellie.

Les pressentiments qu'on a d'être moins aimé ressemblent à ces avertissements sourds et obscurs de l'organisme qui annoncent une maladie.

Il y a de grandes passions de quelques jours, et même de quelques instants.

Travaux féminins de la Revue Moderne

Veillez trouver ci-inclus le montant de.....pour le modèle No.....

Nom.....

Adresse.....

Veillez présenter ce coupon avec chaque achat à la Maison RAOUL VENNAT
3070, rue St-Denis, Montréal



"Bon comme l'Or"

"Blanc comme la Neige"

"WABASSO"

The Wabasso Cotton Company, Limited
TROIS-RIVIERES, QUE.

WABASSO signifie: "Le Lapin Blanc du Nord" et veut dire aussi pour les Canadiens: "Un Coton de qualité supérieure produit au pays et l'équivalent des meilleures lignes venant de l'étranger."

La Cie WABASSO fabrique des Batistes, Madapolams, Shirts, Nansouks, Cotons pour Lingerie, Voiles, Cotons à Draps de Lits, Cotons Circulaires, etc., etc.; et depuis une année, a mis sur le marché, des Broadcloths, des Voiles, des Quadrillés à lingerie, etc., dans les couleurs pastels telles que Crème, Rose, Ciel, Mauve, Maïs, Nil, Pêche, Corail, etc., etc.

"WABASSO" EST AU COTON CE QUE
"STERLING" EST A L'ARGENT:
LA MARQUE DE QUALITE.

Si C'est de L'argent que vous Désirez

Voici comment vous le procurer

VOUS N'AVEZ RIEN AUTRE CHOSE A VENDRE QUE VOS MOMENTS DE LOISIR

Si vous êtes en position de travailler à la maison pour nous, nous vous paierons chaque heure que vous pourrez nous consacrer. Vos chèques de paie vous parviendront régulièrement, leur montant dépendant du temps que vous aurez consacré au travail.



la journée entière à tricoter des chaussettes en laine avec l'Auto-Tricoteuse, nous vous paierons un prix garanti pour chaque paire de chaussettes et nous vous tiendrons approvisionnés avec la laine nécessaire. Et, bien que nous vous envoyions de la laine et des chèques de paie de cette manière, vous êtes réellement votre propre patron parce que vous travaillez quand vous le voulez—à l'heure qui vous convient le mieux.

L'endroit où vous vivez importe peu

Ce qu'il y a d'épatant au sujet de notre plan de gagner de l'argent à la maison, c'est que l'endroit où vous vivez importe peu, et qu'il n'est pas nécessaire d'avoir une expérience préalable dans le tricotage. La machine est automatique—elle fait le tricotage. 50 tours et le haut est fait, 90 tours et voici la jambe, quelques tours à l'arrière et à l'avant façonnent le talon et le haut, et 90 autres tours complètent le pied. Voici comment Mme H. Stevens, de Québec, nous parle de la simplicité de fonctionnement: "En suivant les instructions simples je réussis bientôt à tricoter des chaussettes l'une après l'autre. J'ai ma machine depuis 8 mois et j'ai gagné \$325.00". Mlle E. Cox, du Manitoba, dit: "J'ai reçu avec la machine un livret d'instructions qui m'a montré ce que j'avais à faire et j'ai réussi rapidement à faire du bon ouvrage. Je tricote main-

tenant environ 2 paires de chaussettes à l'heure. En quelques mois j'ai gagné \$485.00". Et M. A. Fraser, d'Ontario, dit ce qui suit: "Je craignais un peu d'entreprendre ce travail, car je n'avais jamais vu auparavant une machine à tricoter. Mais, avec l'aide du livret d'instructions tout a été facile. Je n'ai ma machine que depuis cinq mois et j'ai déjà gagné \$325.00 pendant mes loisirs".



Vous travaillez dans l'intimité de votre propre foyer

Il est très facile de comprendre pourquoi ceux qui entreprennent l'Auto-Tricotage sont enchantés de leur travail. C'est qu'ils ont entrepris une occupation qui est non seulement intéressante et profitable, mais qui est privée. Mme R. Follick, du Manitoba, nous dit ce qui suit au sujet de l'intimité du travail: "Ce que j'aime au sujet du travail c'est son intimité. Mes voisins ne savent même pas que je gagne de l'argent de cette manière et je suis sûre de recevoir mes chèques de paie, parce que la compagnie accepte tout mon ouvrage."

Mme Follick et des centaines d'autres hommes et femmes, non seulement apprécient l'intimité de l'Auto-Tricotage mais jouissent aussi de l'indépendance qu'il assure. Ils savent positivement que, quoi qu'il arrive, que les temps soient tranquilles, que les récoltes soient mauvaises ou que d'autres revers surviennent, notre chèque de paie leur arrivera toujours.

Ecrivez dès aujourd'hui pour obtenir un contrat de salaire et des détails complets

Si ce plan de gagner de l'argent vous paraît être une occupation que vous aimeriez à entreprendre, veuillez communiquer avec nous. Nous ne pouvons vous donner tous les détails ici mais nous aimerions à vous envoyer, sans qu'il vous en coûte un sou et sans obligation de votre part, des détails complets. Remplissez simplement le coupon ci-dessous.

CE QUE NOUS FAISONS AVEC LES CHAUSSETTES

Les chaussettes Auto-Tricotées sont vendues au détail par plus de trois mille marchands en Canada. Des centaines de mille paires sont vendues chaque année. Avec un débouché si considérable vous pouvez comprendre pourquoi nous avons besoin continuellement de plus de travailleurs. L'Auto-Tricotage veut seulement dire qu'au lieu de maintenir un atelier de tricotage tel à Toronto, nous faisons faire le tricotage privément dans les foyers.

The Auto Knitter Hosiery Co., Limited
Department No. 9411
1870 Davenport Road, Toronto 9, Ont.

Messieurs:—Il me serait possible de consacrer mes moments de loisir à faire du travail à la maison pour vous. Veuillez m'envoyer des détails complets sur la manière de débiter. Il est entendu que ceci ne m'oblige en aucune manière.

Nom.....

Adresse.....

Province.....

LE COIN DES MAMANS

Pour la Beauté de leurs Enfants

L'avenir des enfants est l'ouvrage des mères, a dit Napoléon.

En l'esprit du grand Empereur, un côté physique se mêlait-il au côté social de cet avenir? La chose se peut discuter. Plus catégorique est le conseil que, récemment, un quotidien du soir donnait à peu près en ces termes:

"Mamans, l'avenir de vos enfants vous préoccupe. Surveillez leur santé et leur croissance. Toute leur vie dépend de leur enfance et de leur jeunesse."

"Toute leur vie dépend de leur enfance et de leur jeunesse". Parole profonde qu'on ne saurait trop répéter et dont toute mère doit se pénétrer. Pour cette santé, en vue de cette croissance, voyons ici ce qu'il convient de faire, non point que nous fassions aux mamans l'injure de croire qu'elles l'ignorent, mais beaucoup l'oublient ou jugent certains soins inutiles, les soins préventifs surtout leur semblent superflus, principalement ceux qui concernent la beauté future de leurs bébés.

Une vieille dame, qui avait été une très jolie femme, considérait que la beauté constitue, pour les jeunes filles, dot appréciable, aussi, de même que par prudence on place une somme sur la tête de l'enfant qui naît, afin de lui assurer un capital à sa majorité, trouvait-elle indispensable de songer à la dot physique de l'enfant qui vient au monde, et ceci même avant sa naissance.

Ne sont-ce point les impressions maternelles trop vivement ou trop fréquemment ressenties qui se répercutent sur le système nerveux de l'enfant à venir, et qui produisent les "Noeui" ou "Envies"?

Eviter les tares congénitales, atténuer, modifier celles qui ont un caractère héréditaire, autant de points dignes d'éveiller l'attention des parents qui, du fait d'avoir mis un enfant au monde, sont responsables de sa santé, et implicitement, de sa beauté. Par souci de celle-ci, il faudra, dès l'instant de la naissance, prendre maintes précautions préventives. Malléables comme la cire, la chair et les os se prêtent, durant les premiers jours de l'existence humaine, à toutes les déformations. Les prévoir peut souvent les éviter, heureuse constatation, car il est toujours plus facile de prévoir que de guérir. Tant de maux physiquement menacent ce petit amas d'os non formés, de chairs molles, de muscles imprécis et si multiples sont les vices de forme, de direction, de position qui détériorent la charpente humaine, qu'il n'est jamais trop tôt pour veiller à l'hygiène des attitudes chez l'enfant.

Que cette catégorie d'hygiène vienne à être négligée et on risquera d'avoir recours non seulement à l'art orthopédique, dont le but est de corriger les formes vicieuses, de redresser les déviations du squelette, mais encore de donner aux organes le degré de vitalité nécessaire à leur développement.

Déviations du cou, du torse, de la colonne vertébrale ne sont jamais incurables lorsqu'on les traite dans la prime enfance, parce que les tissus vivants se renouvellent rapidement, et qu'étant donnée la malléabilité de la fibre osseuse, il est facile de redresser les formes déviées ou contrefaites. Il en est de même pour les pieds bots, moins l'enfant est âgé, plus grandes sont les chances d'un redressement facile et complet.

Parlons pour mémoire de l'"Anaplastie", terme générique des opérations propres à corriger les traits vicieux du visage; elles ne sont point du domaine courant, du moins en ce qui regarde l'enfance, car furent légion les grands blessés de guerre qui en apprécieraient les bienfaits et aussi les souffrances.

Connaître le remède de certains maux est une sécurité, mais l'application de ce remède vaut qu'on évite de l'employer, telle l'orthopédie. Douleur, coïteuse, souvent longue, une maman pour n'y avoir point recours devra exercer sur la croissance une continuelle et attentive surveillance. Que la colonne vertébrale vienne à dévier, la gibbosité menace, non seulement elle nuit à l'esthétique du corps, mais encore elle gêne le fonctionnement du poulmon et du cœur. Une différence dans la hauteur des hanches, l'inégalité de leur développement, le manque de rectitude des cuisses ou des jambes nuisent à la démarche et même peuvent amener de

graves complications au moment des maternités futures. Ne sont-ce point là des raisons sérieuses pour s'inquiéter de la moindre anomalie physique constatée chez un enfant? De la tête aux pieds, nul os ne doit rester sans examen. Tous comme les autres, ceux du crâne peuvent se déformer, de là des fronts trop bombés, bossués, sillonnés. Pour avoir dormi une nuit entière, le nez appuyé contre le paroi d'un wagon, un bébé fut camard pour le reste de sa vie.

Même malléabilité des os de la cage thoracique, mêmes déformations que seule une gymnastique bien comprise et sagement appropriée pourra modifier, améliorer, sinon guérir.

Les extrémités aussi sont à surveiller: poignets et chevilles étant d'une fragilité inquiétante; dès que l'enfant commence à marcher, il est nécessaire de l'examiner dans la position debout. Epaules, hanches, mamelons devront être au même niveau. De la hanche au genou existera une légère obliquité, mais du genou au talon il faut la parfaite rectitude des jambes.

Forment-elles un O? prennent-elles l'allure d'un X? immédiatement l'inter-

portera également sur l'hygiène oculaire le l'écolier.

Qui donc a écrit: "L'Ecole est une fabrique de myopes!" De cette fabrique ne sortirait qu'un nombre restreint de produits si, dès la naissance, les yeux de l'enfant recevaient les soins urgents qui lui sont nécessaires: lavages antiseptiques qui le préservent de l'ophtalmie purulente; bonne orientation du berceau qui, non seulement fera face à la fenêtre, mais encore ne recevra la réflexion d'aucune glace, d'aucune lumière sollicitant le regard et occasionnant trop souvent le strabisme de celui qui l'occupe. Par la suite, tout défaut visuel sera signalé à l'oculiste qui, après examen attentif, le corrigera en ordonnant le port de verres appropriés.

A la veille de la période scolaire s'imposera également la visite au dentiste dont les soins épargneront aux écoliers maintes pénibles souffrances et éviteront plus d'un arrêt dans leurs études.

N'allégez point la jeunesse de l'enfant pour mettre en doute la nécessité de ces soins dentaires, il est des dents qui, chez certains bébés, s'altèrent à peine formées, on a vu des caries dentaires chez des

souvent lui être nuisible, comme sont nuisibles les marches exagérées que l'on fait faire aux jeunes enfants; et avant même que ce premier pas, orgueil des mères, ne soit esquissé, le pied ne doit subir aucune compression. Demeurer quelques heures dans une chaussure trop courte, suffit parfois à déformer l'orteil. Lorsque le chausson se muera en soulier, le talon de celui-ci sera plat, insignifiant, et si l'on veut donner à la cheville une minceur aristocratique, le soulier se fera bottine, maintenant sans serrer et dirigeant le développement dans le sens de la minceur et de la longueur.

Pieds dont la pointe est tournée en dedans, pieds dont, au contraire, la pointe s'extériorise, manquent également de grâce et influent fâcheusement sur la démarche.

Parallèles directions de ses extrémités inférieures n'impliquent point que l'enfant est contrefait, cette tenue défectueuse n'est que le résultat d'habitudes mauvaises, faciles à corriger à l'aide d'exercices faits en sens contraire de la position vicieuse.

Chose curieuse, toute répétition d'attitude ou de position vicieuse peut non seulement déterminer des déviations de la colonne vertébrale, mais aussi servir à signaler certaines faiblesses physiques.

Une flexion permanente du corps en avant, dénote faiblesse ou fatigue.

L'attitude nonchalante, le besoin d'appui, le dégoût des exercices physiques sont propres aux personnes lymphatiques.

Souvent les bras rejetés en arrière indiquent une torsion de la colonne, il en est de même des pieds qui, durant la station debout, se posent l'un devant l'autre.

Parce que la station verticale exige un grand déplacement de force et nécessite pour maintenir l'équilibre le concours de tous les muscles, il ne faut jamais la prolonger chez les jeunes sujets; cette position, en les fatiguant, nuit à leur développement.

De même la station assise, trop longtemps prolongée, fatigue les muscles abdominaux. De la station à genoux prolongée on ne saurait davantage dire grand bien, parce que les reins supportent mal cet effort.

En résumé, toute prolongation d'attitude fatigue les organes, d'où nécessité d'apporter une grande variété dans les occupations de l'enfant.

Mais il n'est point que les imperfections de l'ossature ou des attitudes pour nuire à la beauté, les tics sont pour celle-ci de redoutables ennemis.

Qui ne connaît ces mouvements musculaires vicieux que leur répétition rendent pour ainsi dire naturels?

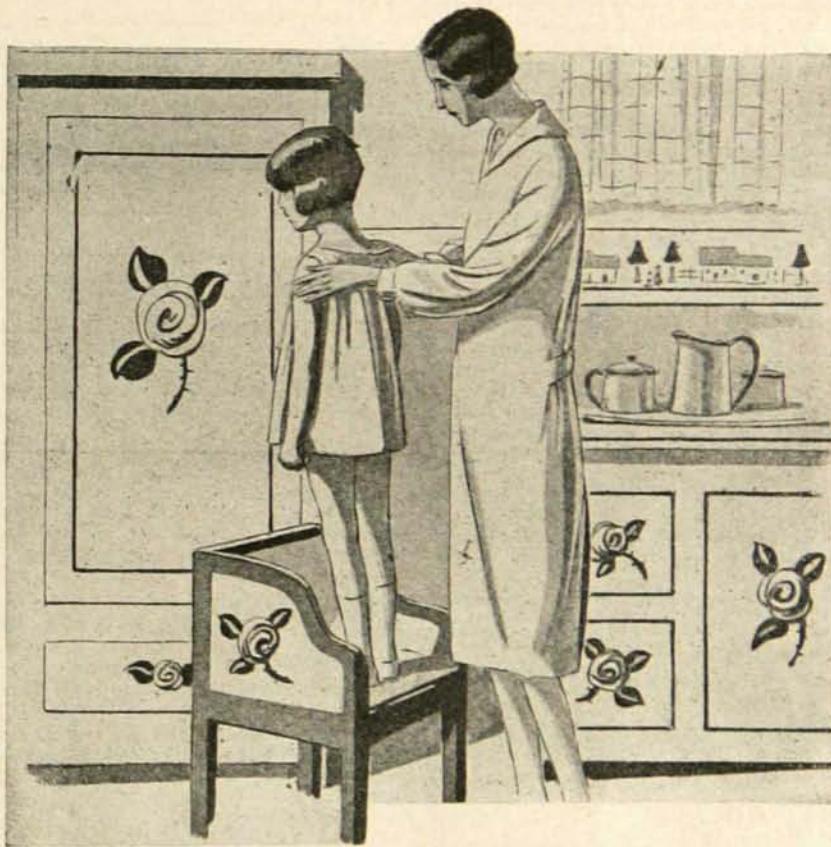
Plissement de la peau du front, clignement d'yeux, hochement de tête, froncement de sourcils, claquement de la mâchoire, dilatation des narines, mouvements saccadés des épaules, des membres, balancement du corps, des bras, autant de tics qui altèrent la physionomie et rendent insupportable la vue de ceux qui les ont laissés s'installer dans leur organisme.

Que par esprit d'imitation, pour le simple plaisir de grimacer, un enfant vienne à répéter maintes fois un même mouvement, un geste inharmonieux, son entourage devra tout mettre en œuvre pour détruire cette habitude inesthétique. Volonté ferme, observations, réprimandes, punitions ne seront pas plus épargnées que les promesses de récompenses ou encouragements donnés à chaque effort tenté pour se guérir d'habitudes d'autant plus faciles à détruire qu'elles sont moins anciennes.

Lorsque l'empire de la volonté s'exerce insuffisamment, force est d'avoir recours à des bandages, des moyens de compression ou d'arrêt qui, appliqués selon les règles orthopédiques, ont vite raison d'habitudes qu'il importe aux parents de ne point laisser prendre aux enfants, petits ou grands.

Etant si bien averties des maux qui menacent la beauté future de leurs "petits", sachant qu'avec un peu d'attention et des soins appropriés le mal se détruit facilement dans sa racine, toutes les Mamans, après avoir lu ces conseils un peu techniques peut-être, mais néanmoins de compréhension facile, s'efforceront de prévoir pour éviter, assurant ainsi l'avenir physique et esthétique de leurs enfants.

L'HYGIENISTE.



vention médicale sera considérée nécessaire.

Tendant une oreille attentive on écouterait le son de la marche: de son irrégularité, il conviendrait de s'inquiéter, inquiétants aussi un excès de balancement, une cambrure exagérée.

Mais plus que partout ailleurs, l'œil se fera inquisiteur lorsqu'il s'agira de la rectitude de la colonne vertébrale. Comme par devant, les épaules et les hanches vues de dos, doivent être parfaitement d'aplomb. Quant à la colonne vertébrale, on s'assurera de sa rectitude en faisant pencher le corps en avant, les deux bras ballants. Placé dans un jour favorable on sera à même de constater la moindre déviation, la plus petite différence de niveau entre les deux épaules, la nodosité la plus minime ne restera pas inaperçue.

Pareil examen se fera plus fréquent encore dès qu'au sortir de la petite enfance le sujet deviendra écolier. Courbé sur son livre, penché sur son cahier, l'enfant prend mille attitudes diverses dont on peut affirmer que la meilleure ne vaut rien, et à cette époque de l'année où tant d'enfants se préparent à fréquenter écoles, lycées et collèges, on ne saurait trop attirer l'attention des parents sur le maintien de l'enfant pendant qu'il lit, dessine ou écrit. Cette attention se

enfants de 18 mois à 2 ans, caries susceptibles de déformer la mâchoire ou de déterminer des troubles profonds et chroniques dans le développement de la deuxième dentition qui, on le sait, est la dentition définitive.

Qu'il s'agisse de l'œil, des dents ou de l'ossature, il est peu d'affections qui ne soient guérissables si on les traite dès leur origine. Les déformations osseuses, principalement, ne doivent subir aucun retard dans les soins à donner si l'on ne veut point avoir à recourir par la suite aux ressources si compliquées de l'orthopédie. S'y prendre à temps, peut éviter le supplice des gouttières plâtrées, des corsets et autres instruments de torture. Gymnastique, mouvements soigneusement réglés et médicament appropriés, joints à une médication fortifiante, auront certainement raison de ces embryons de maladie.

Chez les sujets sains, l'hygiène des attitudes suffira à maintenir le corps en parfait état. Vérifier les dites attitudes semble être la base de cette hygiène qu'il convient de pratiquer dès la première enfance. En portant l'enfant on le changera souvent de bras. Une ceinture bien conditionnée soutiendra son petit corps tout en maintenant maillot et culotte.

Hâter les premiers pas du bébé peut

Ils arrivèrent par le train du matin et une vieille voiture disloquée les amena, eux et leurs deux malles, de la gare. M. Laval mit pied à terre le premier. Il aida sa femme à descendre et enleva dans ses bras la petite Suzanne. Maurice, à son tour, sauta sur la route.

Debout à la grille de sa propriété, Mlle Piégris les attendait. Petite, mince et droite, serrée dans son immuable robe de soie noire et terne, une mantille blanche sur les coques grises de ses faux cheveux, elle avait l'air aussi désagréable que jamais. Elle fit trois pas avec raideur et ouvrit ses longs bras. Deux baisers secs claquèrent sur les joues de Mme Laval.

— Bonjour, ma nièce, vous n'avez pas bonne mine. La campagne vous remettra. Bonjour, ma petite Suzanne. Quel âge a-t-elle? Huit ans... Elle est grande.

Mlle Piégris tapota les joues de la petite fille puis tourna vers M. Laval un regard hostile. Elle ne lui avait pas pardonné depuis quinze ans d'avoir, fonctionnaire sans fortune, osé épouser sa nièce.

— Bonjour, monsieur Laval, dit-elle avec froideur. C'est gracieux à vous de me consacrer votre permission.

Maurice, pensant qu'il devait être embrassé aussi, s'était avancé, mais Mlle Piégris lui fit seulement un vague signe revêche de la main. Pourtant, comme on entraînait, elle l'interpella :

— Attention. Chez moi, les garçons doivent se bien conduire. Il est défendu de marcher sur les gazons, de casser des branches, de cueillir des fleurs, de faire des trous dans les allées.

Maurice rougit. Il avait treize ans et estimait qu'il savait se tenir. Mlle Piégris déjà se dirigeait vers la maison. M. et Mme Laval la suivirent, échangeant derrière son dos un regard consterné. Ils ne l'avaient pas vue depuis cinq ans. Elle s'était alors brouillée avec eux sans motif, comme elle venait, sans motif, de se raccommode avec eux, par une lettre leur enjoignant de passer les vacances auprès d'elle, dans sa propriété de Normandie. Ils avaient accepté aussitôt, M. Laval, qui était attaché au ravitaillement, venait seulement pour une semaine, mais Mme Laval et les deux enfants venaient pour deux mois.

Maurice, encore un peu ahuri de la réception qui lui avait été faite par Mlle Piégris, s'était enfoncé dans le parc. Il savait réfléchir plus que n'ont coutume de le faire les garçons de son âge et il constatait avec mélancolie que ses vacances à la campagne s'annonçaient mal. Une gêne lui semblait rôder autour des allées, et il se disait qu'il aurait bien mieux aimé, comme l'année d'avant, passer ses

vacances dans leur appartement de Paris, qui, pourtant, était étroit et étouffant.

Une cloche retentissante le fit bondir vers la maison. Rouge et essoufflé, il se précipita dans la salle à manger. D'un regard foudroyant, Mlle Piégris, qui déjà était assise, le cloua au seuil.

— Doucement, dit-elle de sa voix aigre. Chez moi, on ne galope pas et on arrive à l'heure. Resors et entre posément.

Maurice n'avait pas l'habitude d'être traité de la sorte. Il regarda ses parents qui ne le regardèrent pas. Il se souvint de leurs recommandations et, refoulant des larmes de vexation, sortit et rentra lentement.

— Ce garçon doit vous donner bien du tourment, ma nièce, ajouta en manière de commentaire Mlle Piégris. Vous l'avez trop gâté, cela se voit; du reste, vous avez toujours été faible.

Elle exprima l'espoir que Maurice avait à faire des devoirs de vacances, et l'opinion qu'un emploi du temps devait lui être fixé. Puis, s'adressant à M. Laval, elle lui demanda s'il occupait toujours le même poste dans le ravitaillement. Sur sa réponse affirmative, elle remarqua que c'était sans péril, mais du reste conforme à son âge, car il n'était plus jeune, et à sa santé, qui était débile, comme elle l'avait fait remarquer à sa nièce quand celle-ci avait voulu, à toute force, le prendre pour mari. Ensuite, très en verve, Mlle Piégris dit du mal de toutes leurs relations communes et raconta d'interminables et venimeuses histoires sur des personnes que les Laval ne connaissaient pas du tout. En même temps, elle surveillait du regard la façon dont chacun se servait, et l'appétit de Maurice, qui était bon, excitait visiblement son indignation. Un malaise planait.

Lorsque le déjeuner fut terminé, Mlle Piégris se retira pour sa sieste coutumière, et M. et Mme Laval, avec leurs enfants, gagnèrent les chambres qui leur étaient assignées. La petite Suzanne, fatiguée du voyage, s'endormit dans un fauteuil; et Maurice resta à bâiller en regardant des cartes postales pendant que ses parents causaient à demi-voix dans la pièce voisine. Bientôt leur ton s'éleva, non pas qu'ils se disputassent, mais parce que le sujet de leur conversation les animait. Maurice se leva tranquillement et alla

fermer la fenêtre afin qu'on n'entendît rien du jardin.

Au bout d'un instant, son père entra dans la pièce où il se trouvait.

— Tu viens faire un tour dans la campagne avec moi, Maurice?

— Oui, papa, dit Maurice avec empressement.

Ils sortirent et marchèrent quelque temps en silence, contents d'être ensemble. Soudain, Maurice prit la parole :

— Alors, papa, prononça-t-il gravement, c'est à cause de notre avenir, à Suzanne et à moi, qu'on est venu ici?

M. Laval sursauta.

— Qu'est-ce que tu racontes, Maurice?

— Je ne raconte rien. Je dis ce que je sais. (Maurice secouait la tête avec un air sérieux qui le vieillissait.) J'ai bien entendu ce que vous disiez, toi et maman, l'autre soir, et puis tout à l'heure... Même j'ai fermé la fenêtre... Il faut ménager la tante parce qu'elle est riche et que nous sommes pauvres... J'ai bien compris, va! C'est pour ça que je suis sorti comme elle l'a dit, au déjeuner, et que je n'ai rien répondu. Pourtant, tu sais, j'en pleurais...

Il réfléchit un moment et ajouta à voix basse :

— Alors, c'est si important que ça, l'argent?

M. Laval était si surpris qu'il oublia que c'était un enfant qui l'interrogeait; il exprima sa pensée avec une amertume résignée :

— Quand tu auras travaillé vingt ans de ta vie sans pouvoir amasser un sou pour les tiens, tu ne demanderas plus cela.

Gêné de ce qu'il avait dit, il s'arrêta, puis, s'efforçant de rire :

— Allons, je plaisante. Il faut obéir à la tante, qui est une excellente personne. Du reste, on est très bien ici...

— Compte sur moi, papa, dit Maurice, avec un air d'homme. Seulement, toi, n'est-ce pas, tu n'en as que pour ta semaine de permission, tandis que moi j'en ai pour mes deux mois de vacances...

— Quelles vacances! vrai, quelles vacances! Ce que j'aimerais mieux être à Paris avec papa! Ce que j'aimerais mieux être au lycée! Ce que j'aimerais mieux être n'importe où!... Je peux dire que je compte les jours tant je voudrais que ce soit fini!

Seul au fond du parc, Maurice avait parlé haut. Son indignation éprouvait le besoin de s'exhaler. Depuis trois semaines, Mlle Piégris faisait peser sur lui un despotisme assidu, aigre, injurieux, révoltant.

— Elle est vieille, elle est méchante, continua-t-il à demi-voix. Elle fait exprès de m'humilier! Elle me déteste et je la déteste aussi! Quand je la vois arriver avec ses faux cheveux, sa figure jaune, son nez pointu et ses yeux mauvais!... Et elle est tout le temps sur votre dos... On est juste tranquille à cette heure-ci, après le déjeuner, pendant qu'elle fait sa sieste...

Il resta un instant silencieux et reprit :

— Tout de même, ce que je voudrais entrer dans son salon... Il doit y avoir des choses épatantes. Pourquoi est-ce qu'elle défend qu'on y entre?...

Le salon était, au rez-de-chaussée, une vaste pièce dont les persiennes ainsi que les portes restaient soigneusement fermées. C'était simplement parce que Mlle Piégris craignait qu'on ne lui abîmât ses meubles ou qu'on ne lui cassât ses bibelots; mais Maurice était imaginaire et ce qu'il considérait comme un mystère l'intriguait au plus haut degré et lui inspirait une curiosité grandissante. Il se disait qu'entrer dans la pièce défendue serait en quelque sorte un triomphe remporté sur Mlle Piégris et une revanche de ses mauvais procédés.

Tout en y songeant, Maurice, le long des allées ombreuses, revint à la maison pour prendre un livre dans sa chambre. Il gravit le perron et entra dans le vestibule désert. Son premier regard fut pour la porte du salon. Il tressaillit profondément. La porte était fermée mais la clef était sur la serrure. C'était certainement la femme de charge qui l'y avait laissée car,

seule investie de la confiance de Mlle Piégris, elle était entrée le matin même dans le salon.

Maurice eut une hésitation brève, puis rapidement, silencieusement, il alla à la porte, l'ouvrit, retira la clé, entra et referma. Le cœur battant, tremblant de son audace et de son triomphe, tout d'abord il resta immobile. Encore ébloui par le grand jour, il voyait mal les choses dans la demi-clarté que les persiennes laissaient filtrer. Ses yeux s'accoutumèrent, il distingua mieux et fut fortement déçu. Il ne savait trop ce qu'il espérait découvrir dans ce salon fermé, mais, à coup sûr, c'était autre chose que ces meubles, ces tentures, ces bibelots en vitrine, ces tableaux et ses glaces. Tout cela n'avait rien de mystérieux ni de passionnant et ne valait pas de risquer la fureur de la tante. C'était un beau salon, voilà tout. Maurice, désappointé, voulut cependant faire le tour de la pièce. L'image d'un vieux monsieur en perruque l'amusa un moment; la pendule qui, sur la cheminée, représentait la ronde des heures, lui parut curieuse, mais il était pressé de fuir et hâta ses pas étouffés.

Soudain, il s'arrêta. Un tableau accroché très bas l'avait frappé.

C'était un portrait romanesque, de tons pâles et comme vaporeux, représentant une séduisante figure de jeune fille au sourire mélancolique et doux, aux grands yeux bleus rêveurs, aux joues délicates que caressaient les grappes lustrées d'une chevelure noire. Maurice, saisi d'admiration, pensa qu'il n'avait jamais rien vu au monde d'aussi joli. Tous les visages qui, jusqu'alors, lui avaient paru attrayants, soit parmi les jeunes femmes que connaissait sa mère, soit parmi les petites filles que connaissait sa sœur, lui semblèrent soudain ternes et laids auprès de cette exquise beauté dont il ne pouvait détacher ses regards. Lorsque, enfin, la prudence lui fit, avec précaution, quitter le salon, il en emporta la clé résolument, se disant que pour la revoir, il braverait tous les périls.

De ce jour, Maurice ne désira plus s'en aller, et à toutes les épreuves quotidiennes il opposa une dignité muette. Ces choses n'étaient plus rien pour lui. Il avait son secret et des joies mystérieuses embellissaient sa vie. Chaque après-midi, pendant le sommeil de Mlle Piégris, furtivement il se glissait dans le salon fermé et, devant la ravissante figure inconnue, restait de longues minutes en contemplation, perdu dans des rêves d'aventures romanesques où, pour elle, il se dévouait et mourait en héros...

— Qu'est-ce que vous faites ici, garment?

C'était Mlle Piégris. Avisée de la disposition de la clef elle avait, par principe, soupçonné aussitôt Maurice et, ayant sacrifié sa sieste pour l'épier, elle s'était, ce jour-là, cachée dans le salon afin de l'y surprendre. Elle tremblait de fureur.

Maurice, à la voix de sa tante, bondit, mais comment, sous ses yeux à elle (elle, c'était le portrait), paraître un gamin qui a peur? Il resta calme.

— Je ne fais aucun mal, ma tante. Je viens regarder cette figure qui est si jolie.

— Tu viens regarder mon portrait? dit Mlle Piégris étonnée.

Maurice, recula, bouleversé, se refusant à comprendre. Sa tante! c'était le portrait de sa tante! Béant, il regardait la vieille demoiselle et il regardait le portrait. Le prestige de la charmante figure, pour lui, décroissait confusément de toute l'aversion que lui inspirait sa tante, et, par contre, cette aversion diminuait pour faire place à une sorte de respect mystérieux.

Mlle Piégris regardait aussi son portrait et, d'une voix qui peut-être tremblait un peu, elle dit pour elle-même : "Oui, c'a été moi..."

Mais elle revint bientôt au temps présent. Elle se tourna vers Maurice et probablement avait-elle été flattée de son admiration, car elle lui dit d'un ton doux :

— Je te permets d'entrer dans ce salon quand tu en auras envie.

Maurice comprit qu'elle lui permettait de venir voir son portrait. Il ne dit pas qu'il en avait maintenant beaucoup moins envie. Il ne dit rien du tout. Il restait profondément stupéfait, étant trop jeune encore pour savoir ce que la vie peut faire de la jeunesse.

FREDERIC BOUTET.



LA LUMIERE ARTIFICIELLE

Son usage journalier dans les bureaux, magasins, etc., nous prédispose à une faiblesse prématurée de nos yeux.

D'où nécessité de les soulager au moment opportun par des verres appropriés, de qualité indiscutable.

CARRIERE & SENECHAL

Optométristes-Opticiens à l'Hôtel-Dieu

207, RUE STE-CATHERINE EST.

TEL. LA. 7070.

Dangereuses Veines Varices Réduites ou Argent Remboursé

Ce simple traitement à domicile donne d'étonnants résultats.

Frottez doucement vers le haut, tel que le sang afflue vers le cœur.

Si vous, un parent ou ami êtes tracassé avec des veines varices ou nouées, le meilleur conseil que quiconque puisse vous donner est de demander à votre pharmacien de vous donner une bouteille originale de deux onces d'Huile Émeraude de Moone

(Moone's Emerald Oil), pleine force, et de vous en frotter selon les instructions, soir et matin, sur les veines grossières et enflées. Bientôt, vous remarquerez qu'elles diminuent et, le traitement devra se continuer jusqu'à ce qu'elles reviennent à leur état normal. L'Huile Émeraude est si pénétrante et puissante, que même les hémorroïdes sont rapidement soulagées. Toute pharmacie peut vous en fournir.

Ce que Luc Aubry veut savoir... Quel est votre auteur favori?

QUELQUES REPONSES

Monsieur Luc,

Pour vous parler un peu de chacun de mes auteurs favoris, il me faudrait plus de trente lignes. Cependant, je veux bien vous en dire un mot: A certaines heures, j'aime à lire Paul Bourget, parce qu'il est d'un jugement profond et nous donne une idée exacte de la vie. A d'autres, je lis Ardel, Chantepleure, Dely. Ils sont ardents, et nous font aimer "l'amour"—Car après tout, la vie n'est pas si drôle, et il fait bon rêver de choses, irréalisables si vous voulez, mais c'est encore mieux de s'illusionner un peu, que de trop approfondir la triste réalité. Aussi, j'apprécie Pierre L'Ermite, Bordeaux, et combien d'autres encore... si je continue comme ça, je ne finirai plus.

Tout ce qui est signé "Madeleine" m'intéresse tellement que j'ai du plaisir à lire et relire. Et il en est de même pour un certain "célibataire" qui est beaucoup trop restreint à mon goût.

BONNE AMIE.

Monsieur Luc,

S'il me fallait choisir mon auteur favori, je serais bien en peine, car j'en possède plusieurs et tous me sont chers. Ainsi: Guy Chantepleure, Henri Ardel, Gyp, Dely, ceux-ci avec leurs mots fins, délicats, ceux-là avec leur esprit et même leur argot, me plaisent. Pierre L'Ermite et René Gael trouvent les mots qui consolent en enseignant le droit chemin, je les admire.

Mais que de fois avec Bordeaux, Bourget, et surtout Loti, j'ai vécu des heures inoubliables. Ce grand magicien, nous entraîne... que de voyages charmants n'ai-je pas accomplis en relisant ses lignes; que de journées délicieuses j'ai connues, de turques si belles et troublantes j'ai eues; mais chut... de peur qu'à lui, aille la préférence, je me hâte de signer:

P. LAURENTIENNE.

Monsieur Luc Aubry,

Egoïste! vous, Monsieur Luc—Oh! combien on vous calomnie! Vous êtes généreux et des plus! Vous m'accordez trente lignes pour parler de mon auteur favori quand deux me suffisent.

Mon auteur favori? Mais c'est tout simplement mon ami Paul qui écrit, sous orme de lettres, de merveilleux petits

chefs-d'œuvre épistolaires dignes de ceux de Madame de Sévigné!

Et cet auteur choisi me dédie toutes ses œuvres et me livre toute son âme. N'est-ce pas charmant? Voilà pourquoi les Bordeaux, Bourget et Bazin sont relégués au deuxième ordre de mes préférences.

"OPTIMISTE".

Réponse à Luc Aubry, notre savant Interrogateur:

Le vieux château de Salignac a bercé un esprit supérieur, en éveil à l'aurore d'une première jeunesse; c'est cet esprit fort, chrétien, qui me prend. Les nombreuses conversions, produites du zèle charitable qu'il exerçait au Poitou, saisissent d'admiration. La patiente bonté, l'amour de Dieu s'alliaient en son cœur; foncièrement chrétien, il a généreusement combattu pour la sainte doctrine; j'aime étudier longuement ses paroles philosophiques sur le christianisme, que fait goûter son "Traité de l'existence de Dieu". L'Archevêque de Cambrai fait voir toute la puissance du Créateur; il donne à l'être suprême ce qui lui est propre, et inculque en l'âme qui se fortifie en lui, les devoirs à rendre au Chef et Conservateur de l'univers.

Blâmé de l'adoption d'une doctrine de Madame de Guyon, l'humilité avec laquelle il se rétracta, fait disparaître aussitôt et presque entièrement ce quietisme, loi blâmable, attaqué par le grand Bossuet, il ne tarda pas à reconnaître l'erreur qu'avait fait naître en son âme chrétienne, la mystique française. La résignation soumise qu'il a apportée à la cour de Rome, au sortir de sa discussion trop enflammée, avec celui qui était son ami, l'Evêque de Meaux lui a valu d'augmenter ses qualités d'âme, et l'admiration de tous ceux qui la lui donnaient déjà.

L'énergie qui a refait le caractère impétueux, la nature vicieuse du duc, son élève, se retrouve en toutes les pages. Précepteur paternel, il fondait de nobles espérances sur cette âme qui lui était confiée, espérances que nous retrouvons en divers passages: nous lisons en ses lignes, noircies avec soin et intelligence, la trace de son incomparable fermeté d'âme; chacune de ses pensées, est une manne fortifiante à qui s'en nourrit.

Sa tendresse à dédier au petit-fils de Louis XIV des "Fables" des "Dialogues", et spécialement la vie toute inquiète de

"Télémaque" à la recherche d'Ulysse, son père; belle leçon de dévouement que doit l'enfant à l'auteur de ses jours. S'il a songé à l'élève actuel, il voyait aussi dans un monde lointain, en pasteur dévoué, l'essaim de jeunes âmes qui s'avancent à l'ère nouvelle; pour ses pupilles futures il a chanté "L'éducation des jeunes filles". Quelle formation! Quel bien nous laisse ce volume après l'avoir savouré! Nul banquet ne peut mieux reconforter. L'âme faible, hésitante, trouve là, la vailance, la foi, qui lui fera subir, sans crainte, les débats d'où elle sortira victorieuse; la lutte fera souffrir parfois, mais sans jamais atteindre mortellement: ces pages, comme leurs autres sœurs, universellement connues, sont aussi universellement aimées.

Ses œuvres, toutes littéraires, sont couvées d'un fil spirituel, aux points séduisants, sa plume habilement souple, bellement fleurie, retient souvent les battements du cœur; l'auteur y amène des héros, des héroïnes qui répondent dignes ment à la soif des âmes; oui, intéressante elles le sont ces pages qui survivent à la mémoire de l'écrivain puissant; érudit modèle, il a su mêler au profond, l'histoire qui captive; rien n'est aride aux tableaux qu'il a peints; il les a si adroitement ombrés de l'amour sublime...

Oui, les auteurs sérieux me fascinent, mais ma préférence va à l'immortel "FENELON".

Savant ami, appuyez-vous l'idée?

"FRAGILE".

Monsieur,

J'inclus ma réponse à votre intéressante enquête. J'ose croire que vous lui ferez bon accueil. A la lecture de cet article, vous hausseriez "peut-être" les épaules, vous souririez d'un air moqueur, "peut-être"?... mais soyez indulgent, ami Luc, c'est un inexpérimenté qui a lu très peu et qui se permet de se poser en critique. C'est audacieux de ma part, mais, avouez, que de nos jours sans l'audace?...

Mon auteur favori? Je suis indécis! Il y a tant de grands et talentueux artistes de la plume, que je ne sais vraiment à qui va ma préférence. J'hésite à choisir entre Paul Bourget et Henry Bordeaux. Ces deux romanciers, fins psychologues, remarquablement érudits, s'imposent à mon admiration. Leur style si rude, si

fertile accapare l'esprit et l'on se sent totalement subjugué par la forme et les pensées profondes qui se dégagent de leurs œuvres.

Paul Bourget est cependant plus libre dans ses narrations. Il écrit au gré de sa fantaisie, ce qu'il a conçu, en homme désireux de se raconter clairement, d'une manière précise, sans masquer ses intrigues, rarement morales. C'est l'académicien peut-être conscient de sa valeur qui se dit: "J'écris comme mon imagination me dicte. Si vous m'admirez, vous m'irez tel que je suis". Cet écrivain se plaît à décrire la vie mondaine, fascinatrice et radieuse selon les apparences, mais malsaine, vile, sous son vrai jour. A-t-il raison de nous la faire entrevoir, de nous tracer des pages et des pages nous révélant ses laideurs, ses mensonges, ses bassesses? Chi-lo-sa??

Bordeaux possède également un style éloquent, moins ensorceleur, quoique très brillant. Il est moins sensuel, moins dangereux que son contemporain. Malgré tout, j'aime ces auteurs et je les lis avec ferveur, avec goût.

ALFRED BRUNET.

A Monsieur Luc Aubry, Montréal.

Monsieur,

Je n'irai pas d'une main savante choisir mes auteurs au foyer même de l'art, non... moi, je préfère des auteurs canadiens.

Serait-ce parce que je trouve que leurs ouvrages baillent trop souvent oubliés dans un coin? On a tellement l'habitude de s'extasier sur tout ce qui est signé d'un nom français. Illusion de petite fille ignorante, sans doute, car comme moi, vous avez brûlé les drapeaux avec Lévis, n'est-ce pas? Vous vous êtes échauffé avec l'éloquent Garneau ou l'ardent Casgrain, ou encore attendri sur Crémazie, Nelligan ou Lozeau; ou même ému avec Fréchette et Le May?

Qui ne connaît l'artiste populaire: Je nomme Madame Beaugrand? A songer que notre littérature ne date que de 1760, je suis fier d'elle.

D'ailleurs, Monsieur Luc et Madame Madeleine savent trop bien tenir à l'honneur La Revue Moderne, qui est une revue nationale.

Oh! je bavarde tellement, que je me vois obligée de brusquer l'

'ADIEU".

FIN

LIVRES ET REVUES

Par JACQUES HARDY

Le Labrador Canadien.—Le but du livre de M. Edgar Rochette, avocat et conseil du Roi du Québec, explique lui-même l'auteur, est de compiler des statistiques si intéressantes mais inconnues du plus grand nombre, a été de faire mieux connaître et apprécier cette belle et riche région, de rendre service à mes compatriotes de là-bas, de diriger de ce côté, l'attention des gouvernements et du public, et d'obtenir pour la Côte Nord les secours auxquels elle a droit, et qui en feront une des parties les plus prospères de notre province. C'est donc la petite histoire de toutes les belles paroisses qui s'échelonnent le long de cette côte-nord merveilleuse, où les amants de la beauté vont passer des heures d'heureuses vacances quand ils n'acceptent pas d'y vivre toute une existence de labeur et de joie. Nous félicitons M. Edgar Rochette de l'excellence d'un travail qui rehausse la terre canadienne, et mieux encore la terre québécoise.

La Femme et la Civilisation.—Madame Henriette Tassé, pour chanter l'âme féminine à travers les âges, a donné son travail en parties successives, de façon à voir les femmes accéder à la gloire discrètement, lentement, irrésistiblement, par la force de leur esprit, par la dignité de leur attitude, par la simplicité et le charme de leur grâce. Depuis le moyen-âge jusqu'à nos jours, elle se complait à regarder agir la femme et à signaler sa tenacité dans le travail, son art spirituel dans l'esprit, et quand elle ne se devine la collaboratrice de son mari, elle prête à la supériorité du compagnon qu'elle a voulu, le charme tout puissant de sa grâce exceptionnelle et fine. Le tout bien dit, détaché des siècles et des personnages, avec une grâce discrète et

fine. Voilà donc un petit livre charmant dont bien des femmes feront leur favori, et que toutes aimeront parcourir, un sourire d'émotion aux lèvres.

Les Sacrifices.—Est un court et charmant roman, écrit dans cette teinte demi-douce où s'écoulaient des existences dans leur coin natal, et qui finissent par succomber dans la vie accoutumée, meurtries et résignées à obéir à des préjugés qui n'en devaient pas être, mais qui n'en sont pas moins, des plus dissolvants et des plus funestes. L'esprit de caste s'est incarné au centre de tous nos milieux sociaux qu'il gangrène laborieusement tant que les cœurs fiers n'ont pas été brisés, tant que les illusions jolies n'ont pas été abattues. Ce roman, qui est celui d'un débutant, qui suivant l'affirmation de son éditeur, M. Carignan, sans même avoir fait un stage de journalisme, a osé un roman. Comme cela tout seul, il a conçu une œuvre simple, l'a située dans un milieu plutôt banal, a crayonné de très petits paysages, à peine brossés, mais nettement saisis, et a réuni une petite chose délicieuse de fraîcheur d'impressions et de vérité.

De la Grande Route.—Il n'y a rien que j'aime autant que de rencontrer sur la route, un conteur de belles histoires comme Damase Potvin, s'enthousiasmant des fières choses, s'emballant sur les personnages de qualité supérieure. Très fin, il ne se laisse jamais aller à confondre les grands avec les petits êtres, éminemment subtils, il aime la simplicité et s'arrête devant tout acte accompli dans la splendeur d'une idée, et la modestie d'un acte. Nous félicitons M. Potvin que tout le monde lit avec amitié, peut-être bien parce qu'il est l'ami de tout le

monde, et qui vient de commettre un bouquin, qui sans avoir aucune prétention littéraire conduit néanmoins ses lecteurs vers les plus saines récréations.

D'Anne Méral nous ne parlerons guère, ce roman de notre directrice et que plus tard, avec la discrétion qu'il convient de prendre avec une personne de la famille, la première "dame" de notre chère revue. D'ailleurs les œuvres de Madeleine se passent de réclame; elles plaisent et s'enlèvent en librairie. Voilà le gros, le meilleur succès!

L'Union des Eglises, par Ch. Journet, est le troisième volume de cette grande collection catholique "La Vie Chrétienne", que dirige Maurice Brillant, chez Grasset.

L'auteur résume, en ces quelques lignes, les principales intentions du livre.

On a supposé que l'unité du monde n'est possible qu'autour du Christ. Mais ceux qui en conviennent se répartissent en deux groupes. D'un côté, des protestants, des orthodoxes, et toute l'Eglise romaine pensent faire l'unité spirituelle autour du dogme de l'Incarnation et du Symbole de Nicée; c'est la conception du christianisme traditionnel. De l'autre côté, la majeure partie du monde protestant, secondée par une minorité d'orthodoxes, propose une nouvelle formule de l'unité, où l'on continue de se réclamer du nom de Jésus, mais en laissant de côté les questions dogmatiques, liturgiques, ecclésiastiques: c'est la conception du "christianisme pratique". L'opposition de ces deux groupes est symbolisée par l'opposition de deux villes, Rome et Stockholm, où s'est tenue la grande conférence internationale pour l'union des Eglises.

En présence des efforts tentés pour la diffusion des idées bouddhistes, juives, anti-chrétiennes, et pour guider les bonnes volontés, qui, croyant suivre la cause du Christ, pourraient s'égarer, on a estimé utile de définir et d'évaluer les deux formes d'unité qui serclaient du Christ.

La manière d'entendre l'unité de l'Eglise entraîne celle dont on entend le **Royaume de Dieu**. La conception luthérienne d'un "Royaume de Dieu" exclusivement invisible a provoqué la réaction marxiste d'un "Royaume du monde" tout visible. Le "christianisme pratique" essaie de concilier sous ce nom de Royaume de Dieu la notion fataliste du salut par la foi seule, et la notion pragmatiste du salut par les œuvres. En regard de ces grandes conceptions qui divisent le monde moderne tout entier, on a présenté la conception traditionnelle du Royaume de Dieu dont l'Eglise romaine a su développer les ultimes conséquences.

Dans la troisième partie, on a discuté le sens du mot "Christianisme social" quand il est employé par le "christianisme pratique" ou par le christianisme traditionnel. On a rapproché, sur les points de la vie familiale, professionnelle, politique, internationale, le programme catholique de restauration sociale et le programme présenté à Stockholm.

A côté de ces grands thèmes de l'Unité de l'Eglise, du Royaume de Dieu, du Christianisme social, sont discutées des notions comme celles du **Droit pénal**, de la **Paix et de la Guerre**, d'une **Société de Nations**; ou des formules comme celles d'"Union fédérative des Eglises", de "Catholicité protestante," etc.

T'a pas ?

par — RACEY —



dites simplement —

“Dawes *Black Horse* ale,
s.v.p.”!

Le Courier du Mois Par MADELEINE

DEJANIRE.—Tiens, comme vous êtes loin, et comme cela fait drôle d'écrire à une petite fille que la vie a soudain emportée loin de son nid, sans la rendre, et félicitons-là vivement, le moins du monde, oublieuse. Deux lettres de vous m'ont apporté votre charmante pensée, et comme c'est gentil de vous souvenir du pays, et de vous manifester à vos amis de la manière gentille que vous savez si bien... J'ai bien peur néanmoins que vous n'appreniez guère à vous débarrasser de ce petit défaut dont a causé la graphologie... Mais qu'importe, vous n'en resterez pas moins une délicieuse jeune fille à laquelle, dans mes affections, je garderai un souvenir charmé.

JOLIETTE.—Je suis navrée, mais chacun de vos envois sont d'une note trop personnelle pour qu'on puisse les accueillir, sans quelque angoisse. Bien des gens se scandaliseraient même du ton expansif de votre article: ceux par exemple que gêne la nature, et qu'ennuient les expressions trop sincères et trop justes. Il faut leur offrir du frelaté, du chiqué, pourvu que cela leur apparaisse correct, ce que les anglais traduisent si bien: "no shocking". Tout va pour le mieux dans le plus burlesque des mondes. Je trouve cela absurde, c'est vrai, mais je n'en suis pas moins soumise à l'asservissement des exigences au nom desquelles on vous tord si facilement le cou... Et vivre me semble encore bon, un tout petit peu... Surtout, ne m'en veuillez pas, mais quand le mignon arrivera, envoyez-moi le salut à la vie que vous lui adresserez, et alors, vous verrez comment je sais faire accueil à d'aussi tendres petites mamans.

GABRIELLE LANGELIER. — Une distraction de la part du metteur en page, et que je n'ai malheureusement pas remarquée assez tôt a privé nos lectrices et lecteurs de vos intéressants articles. Soyez assurée que j'y veillerai de tout près une prochaine fois, et qu'en mettant aujourd'hui les bouchées doubles, je vous prouve assez combien je tiens à votre page de collaboration.

Je vous souhaite un bien beau voyage, de quoi inonder de soleil toute votre année.

M. L.—Si je m'offrais souvent comme entr'actes, des lettres aussi aimables, mon sens de la vie s'en trouverait doucement éclairé, je vous l'avoue. Seulement, je rechercherai surtout vos pages aux heures où je trouverai qu'il y a trop de monde vraiment qui souffre, et me rappelant votre angélique résignation, j'y puiserai des provisions de courage. J'ai perdu l'adresse de l'une, téléphone discontinué, et l'autre se dévore encore pour sortir de là-bas. "Quel bilan". Si jamais vous vous sentez déprimée, vous avez tout près de vous un maître, et si connaissez et si sympathique. Quelques mois de repos vous en sauveraient plusieurs autres. Parce que vous n'auriez pas à subir l'odieuse co-habitation avec des êtres qui vous empêchent de recouvrer rapidement vos forces. Mais vous étiez aimée, vous, ma petite fille, et quand je songe à tout ce qu'il y a en votre âme de jolie tendresse, et de claire intelligence, je souhaite si vivement que vous le soyez, aimée, un jour par quelqu'un, et plus fort que tout! Ce jour-là viendra, il faut y croire fermement, sans paraître le rechercher... Bonsoir, ma chère, chère petite, écrivez-moi souvent!

HEUREUSE D'UNE PETITE CAMPAGNE.—Oui, si vous l'aimez assez pour passer toute votre vie à ses côtés, et ne rien désirer qui ne vous semble plus désirable que la certitude de la savoir heureuse.

SPHINX BLANC.—Mais c'est bien cette idée, très-bien même, et j'y souscris à la première occasion. C'est à vous de ne la pas manquer, et de prendre d'avance rendez-vous par téléphone. C'est convenu, n'est-ce pas, et vous me direz alors ce que vous méditez de m'avouer depuis si longtemps.

PRIMAVERA.—J'imagine que vous avez dit bonjour à la mer, de ma part, et que vous avez murmuré des choses bien éloquentes à tous ces grands monts que jadis j'ai si souvent escaladés. Je n'y retourne presque jamais... j'y ai trop de souvenirs, voyez-vous! J'ai enfin pu remettre la main sur votre rouge calepin, et quand je l'aurai paraphé, je lui ferai prendre, dare-dare, le chemin de votre

demeure, car il apportera toute mon amitié affectueuse.

GAETANE.—Comme cela se trouve bien! Nous inaugurons en ce moment, un échange de correspondance entre les deux France, où vous pourrez trouver ce que vous cherchez. Regardez les conditions, etc., et dites-moi sous quelle forme vous voulez proposer... Je me rappelle parfaitement de la petite amie à qui je voyais si volontiers des yeux clairs.

UAYSER.—Alors je vais retourner, et la question sera réglée, mais celle de notre amitié restera longtemps ouverte, n'est-ce pas?

MAURICE S.—Je regrette, mon petit ami, mais des écrits de ce genre n'ont guère chance de succès dans la Revue Moderne, et font plutôt la délectation des lecteurs de gazettes de collèges. Plus tard quand vous aurez vieilli—hélas—revenez vers nous!

A.D.B.—Vous n'espérez pas, petite fille fougueuse, n'ouvrant aussi grand votre cœur, recevoir la réponse de l'oracle, mais vous sentiez combien je voudrais avec précaution, manœuvrer cette chose toute petite, mais combien grave que vous me tendez avec une si adorable confiance. Cela arrive souvent, vous le savez, que l'on aime un être prodigieusement, sans l'avoir jamais disséqué, par cette incroyable bêtise du cœur humain! Puis vient un jour, l'on regarde mieux, et l'on trouve que tout ça ne nous va pas! C'est le commencement de la guérison. Alors regardez, pendant que vous en avez le temps, et demandez-vous, si ce monsieur, qui me paraît bien se soustraire à toutes ses responsabilités, avant d'en aborder aucune, pour dire plus tard: Je l'avais bien avertie, elle avait mes idées, etc., etc. Comme c'est dommage que vous n'ayiez pas aimé l'autre qui de bien loin, m'est infiniment plus sympathique. Tout ceci ne peut être qu'affaires d'impressions puisque je ne les connais ni l'un ni l'autre. Si nous parlions maintenant de l'autre santé. Vous êtes tourmentée moralement, comme physiquement; que ne consultez-vous un spécialiste qui, s'il est consciencieux, vous aidera à franchir la période de repos qui vous sera nécessaire vraiment. Soignez-vous, petite fille, chère, encore plus chère!

REVEUSE SENSITIVE. — Comme c'est bon d'avoir pensé à cet anniversaire et comme je vous en remercie de tout mon cœur. Je savais bien qu'il n'y avait pas à craindre votre oubli, et que je n'avais pas à trembler mais qu'un jour vous reviendriez comme cela tout simplement. Et voilà qui est fait. Merci pour tous vos mots si affectueux, pour tous vos encouragements si tendres, merci pour tout ce que vous m'avez jeté de pensée claire et tendre, et puisse le bonheur au sourire aimable ne cesser d'embellir votre chère existence.

MOTUS LE LIERRE.—Rien n'empêche, petite fille, que vous secouiez le paresseux et ne lui demandiez les raisons d'un silence, qui vous inquiète un peu, ne vous apportant pas son aimable distraction, vous laissant de vifs regrets—enfin une de ces lettres qui ne disent rien mais n'omettent jamais de tout dire. Et vous m'en direz des nouvelles!

BRUYERE.—Moi je rêve souvent aux sentiers un peu frustes où la bruyère met une telle note de beauté et de douceur. Alors je me sens emportée vers le pays d'où vous rêvez, en ces beaux soirs, dont vous donnez une si jolie description, en votre style souple et brillant qui paraît souvent chanter.

MUSICIENNE DESORMEAUX. — La façon est bien simple, revenir, sourire en disant "bonjour, me voilà!" L'on s'embrasse, en soupirant: comme c'est bon de se retrouver, les jours recommencent comme autrefois. Si votre imagination accompagne la mienne en ce moment, je lui vois accomplir de sérieuses randonnées au pays de l'extraordinaire. En tout cas, reprenons nos entretiens chers et continuons de reprendre contact avec notre chère et toujours douce amitié.

POMPON.—Mon petit Pompon! mon délicieux Pompon! comme j'ai eu de joie à vous revoir si vous saviez! Puis la jolie histoire. Ah! ce n'est pas vous qui l'oubliez votre Richelieu, et vous lui créez des sympathies jusque chez les moricauds maintenant, petite jolie créature. Quand vous viendrez au Canada, prévenez-moi afin que je vous voie, que je retrouve le gris

souris de vos beaux yeux, et l'or tendre de vos cheveux qui sont peut-être devenus foncés... les cheveux sont si volontiers impénitents... Petite Pompon, ne passez pas devant ma porte sans vous y arrêter. Songez qu'il y a des ans que je vous espère. En attendant ce cher revoir, merci pour le charmant article, mes amitiés à votre mari, et mes tendresses à vos "grands" fils.

FRAGILE.—Bonjour, cœur charmant et tendre que je retrouve avec tant d'affection. Cela sent l'automne, ne trouvez-vous pas? J'habite en pleine montagne et tout près du cimetière. Je n'ai pas peur des morts et le silence de l'immense nécropole parle étrangement... Il faut tant les aimer les morts qui nous ont en somme préparé la vie dont il est convenu de faire grand cas et bien aussi fort bon usage! Racontez-vous encore ainsi par fragments même, et que si quelquefois, nous ayons l'air de parler un peu chacun de notre côté, n'ayez crainte nous nous entendrons très-bien et nous aurons tant à nous dire que nous n'aurons plus qu'à parler ensemble.

HUMBLE VIOLETTE.—Il y avait longtemps que je n'avais reçu de vos nouvelles, et votre chère écriture m'a fait plaisir, je vous l'affirme. Des amies, aussi fidèles et aussi sincères que vous ne sont pas de celles qui s'oublient...

COEUR AIMANT.—Les bons souhaits n'arrivent jamais trop tôt, et les vôtres me sont particulièrement doux, puisqu'ils m'apportent un souvenir si fidèle et si cher du grand cœur que je connais bien. Ici, vous êtes chez-vous, complètement, et je veux que vous le sentiez, et je tiens à vous dire combien votre présence m'est douce et réconfortante. Tout va bien, soyez sans crainte. Personne n'est à l'abri de ces ennuis. Ils passent, nous emportent, nous ramènent, puis s'en vont. Il faut connaître je crois, la tristesse, la faiblesse, la souffrance, pour mieux comprendre la tristesse des autres, et apprendre ainsi à la mieux consoler. Les êtres qui n'ont jamais souffert manquent de sensibilité et d'indulgence, voyez-vous, et passer au creuset épure et rend plus compréhensifs, et meilleurs souvent. Je ferai de mon mieux pour vous être agréable et lorsque vous aurez des essais, faites en sorte de me les envoyer assez tôt, car vous savez que nos numéros sont préparés un mois, au moins à l'avance, exception faite pour le courrier que nous essayons de tenir à date le mieux possible. Revenez encore et souvent, je compte, et c'est le vrai terme, sur votre "cœur aimant".

RUTH A. M.—Je souhaite que cette absence soit très courte, et que nous retrouvions bientôt votre aimable amitié.

LAURETTE.—Votre gentil billet a été reçu avec infiniment de plaisir, et je tiens à vous remercier amicalement de votre charmante attention. Je vais lire votre envoi, et j'espère pouvoir combler le désir que vous exprimez avec tant de simplicité aimable.

BONNE AMIE.—Je suis navrée, mais ces lettres dont vous me parlez, notamment celle de Percé, ne sont pas arrivées à destination, autrement je me serais fait une joie de vous répondre, soyez-en certaine. La poste a de fréquentes distractions, vous ne l'ignorez pas, et c'est elle qui nous a joué le vilain tour... Enfin, espérons que nous n'aurons plus à nous plaindre d'elle, et soyez bien assurée que je serai toujours prête à répondre à votre

attente, sans me lasser jamais. Il me faudrait manquer de cœur, pour rester insensible à une affection telle que la vôtre, et du cœur, oui je crois que j'en ai... peut-être trop... par instants! Gardez-moi donc votre amitié, et comptez sur la mienne toujours.

GAETANE.—Il n'est jamais trop tard pour revenir, car ici, l'on est toujours attendu, et même espéré! Vous voyez que les retours sont accueillis avec une véritable joie. Votre billet mauve a rempli sa mission, petite amie gentille et chère, il m'a dit les jolies choses que vous lui aviez confiées, et me voilà ravie de votre amitié si délicate et si précieuse, bien, que je veux garder bien à moi, etc... c'est entendu, n'est-ce pas? Il faudra donc revenir plus souvent, car un an c'est long, trop long, ne pensez-vous pas? Luc Aubry, que voulez-vous, est instable comme tous les vieux garçons. Il ne faut pas trop lui en vouloir d'avoir un peu peur du mariage, depuis le temps qu'il vit, avec ses pipes, ses pantoufles, et tous ces bibelots ramassés au cours de ses quarante ans. Il a peur des mains friponnes qui pourraient ravager ses trésors, il a peur de devenir un étranger pour toutes ses choses familières, et au moment de franchir l'espace qui le sépare du bonheur, il fait volte-face et s'enfuit. Ce n'est pas très courageux, je l'admets, mais c'est bien humain, admettez-le? Je l'ai châtiri aussi bien que je l'ai pu, mais tous mes sermons ont glissé sur lui! Encore un peu, il m'accusait d'être une mauvaise amie, et de vouloir lui enlever la joie qu'il a de rester un anonyme ici. Il m'a même boudée ferme, et j'ai dû rentrer mes exhortations amicales, et lui donner raison pour ne pas le voir s'enfuir de notre coin. J'ai la faiblesse d'aimer mes amis, et d'y tenir fortement. Aussi j'ai bien vite capitulé, et je laisse Luc bien tranquille. S'il a des regrets, voire même des remords, tant pis pour lui, il l'a bien voulu. Ne le croyez pas moqueur, il est simplement instable, comme tant d'hommes. Si c'est un défaut avouons qu'il le partage avec un grand nombre de ses congénères. C'est dommage, car il n'y a pas plus aimable, comme caractère et comme esprit. En lisant ici son éloge, le goût va peut-être lui revenir de savoir si je le juge trop bien, et nous allons le voir repris de sa fièvre d'expérience... Votre affection m'enveloppe toute, et je trouve bon de goûter dans sa douceur, une si grande joie.

GAB.—Je n'ai pas encore lu votre manuscrit, mais croyez bien que je le regarderai d'un œil accueillant et sympathique. Les compliments que vous faites à notre revue me font plaisir, et je vous en remercie cordialement.

MECHTILDE.—Mais non, je ne suis pas une ennemie inconnue. Vous me connaissez, puisque vous comprenez si bien mon âme. Peut-on se demeurer inconnues, quand l'une et l'autre parlons la même langue, et pensons pareillement? Non, nous sommes des amies, sans s'être jamais vues. Je trouve cette déviation de pensées, de nos caractères, de nos sentiments, autrement plus rapprochant que la connaissance la plus approfondie que nous puissions avoir des personnes, dont le cœur et la pensée nous échappent, quoique nous les voyions tous les jours. Et quelle bonne lettre vous avez su m'écrire! Je vous en remercie affectueusement, et je suis certaine que jamais vous ne resterez inattentive ou indiffé-

Le Gros Bon Sens vous dit....

Abonnez-vous à

LA REVUE MODERNE

Profitez de

L'OFFRE SPECIALE DE NOVEMBRE!

12 Superbes numéros pour le prix de 8.

Envoyez-nous le Coupon sans tarder.

La Revue Moderne,
198, rue Notre-Dame Est,
Montréal, P. Qué.

Messieurs.

Je désire profiter de votre Offre Spéciale de Novembre, et vous prie de me faire le service de votre Revue pour un an. Ci-inclus, veuillez trouver la somme de \$2.00..

Nom.....

Adresse.....

Abonnement pour les Etats-Unis, \$3.00.



Le Courrier du Mois

rente à l'œuvre qui se poursuit ici, et qui consiste à donner, sans compter, le meilleur de soi pour la joie de tous ceux qui ont besoin d'être entendus, secourus et aimés. Je vous retrouverai donc souvent, mais jamais assez. C'est aux cœurs comme le vôtre que l'on demande la douceur d'être aimée. Et je n'ajoute qu'un mot: merci! Vous saurez tout le sens que je donne à ces deux syllabes qui, dites d'une certaine façon, perdent leur banalité.

MYRTO.—Votre affection m'est infiniment douce, et je l'accepte, telle que vous me l'offrez avec joie et sincérité. Je sais tout ce que votre cœur contient de tendresse, et je suis heureuse de bénéficier d'une part de vos richesses. Je publierai votre petit essai, il sera fort agréable de vous faire ainsi plaisir. Combien je vous remercie, généreuse et chère amie!

JARDIN CLOS.—Ainsi vous aimez notre courrier, et vous en serez rapidement l'une des favorites, vous qui venez à nous, avec un cœur si prodigue d'amitié et de gentillesse. Vous voudriez avoir un

correspondant très aimable, et très cultivé, qui pourrait échanger avec vous des impressions, et élargir, grâce à ses lettres intéressantes, l'horizon un peu étroit que vous êtes condamnée à regarder sans cesse, sans vraiment sentir autour de vous, cette sympathie nécessaire et que les êtres d'élite ne peuvent accepter si elle n'est de la pensée et aussi du cœur: vous connaîtrez, par lui, d'autres pays, d'autres habitudes, d'autres mentalités, et vous sortirez de l'ennui où vous vous débattiez vainement. Si cet oiseau rare me fait signe, je vous le dirai, en lui conseillant d'écrire à "Paulette", Plessisville, comté de Mégantic, avec l'entière certitude de faire connaissance avec une correspondante qui saura par de jolis billets lui faire trouver aimables, les heures qu'il passera à écrire pour elle. Et voilà, petite fille charmante, que je garde, dans mon amitié, bien prisonnière!

FRILEUSE.—Nous vous écouterons amicalement, et quand vous nous direz que pour vous, l'âme-sœur ne se montre pas, vous nous permettrez de sourire à l'impatiente amie qui ne sait pas attendre. Ce qui est triste, c'est de ne plus pouvoir espérer. Certes, vous êtes à l'entrée du chemin, la route est belle, ensoleillée, et fleurie. Marchez-y sans crainte, et bientôt la rencontre se fera qui mettra votre cœur en fête, et vous fera murmurer: "Enfin." Il sera venu, à l'heure où vous ne songiez pas à aimer, et c'est la beauté de la jeunesse que ces surprises du cœur. Ce jour-là, vous viendrez me dire tout bas avec une ferveur extasiée, et j'écouterai, ravie votre bonheur tout neuf, se raconter...

JE REVIENS.—Je viens de lire votre "nouvelle"; elle gagnerait à être émondée de certains détails ce qui la réduirait à de plus courtes pages, de façon à pouvoir figurer dans nos colonnes d'essais; voulez-vous par exemple supprimer "c'était en 18..." dans une jolie paroisse, etc., etc." Un écrivain de mes amis à qui l'on soumettait des essais littéraires pour les publier dans un journal qu'il rédigeait, me disait un jour: "Quand je lis, au début d'un article 'C'était', je ne vais pas plus loin, je suis fixé." Je ne suis pas aussi catégorique, cependant, cette formule—car c'en est une—vieillesse et démodée m'indispose moi-même, et c'est pour cela que je vous demande de retrancher tout dans votre écriture qui soit littérairement parlant, passé de mode. Rajeunissez, et vous verrez comme cela deviendra plus joli et plus captivant. Je vous sais trop intelligente et trop aimable, pour éprouver de l'ennui ou du chagrin de ces petites remarques tracées avec un complet souci de vous être utile, pour vous devenir plus parfaitement agréable.

MLLE A. GAUTHIER.—Avez-vous reçu la réponse personnelle que j'ai suggérée à la secrétaire de la rédaction, avec l'expresse condition de vous en faire parvenir les détails; j'espère qu'ils auront donné complète satisfaction.

OHMA.—Vous allez me trouver bien distraite, mais je ne me rappelle ni l'argent ni même les noms que vous redites, pourtant, j'ai une excellente mémoire. La dernière réponse que je vous ai adressée était supposée se rendre à N.Y. Je vous y racontais même, certaines impressions vécues dans un soir de N.Y. Vous voyez qu'il n'y a pas confusion. Seulement de (Suite à la page 50)

Etudes Graphologiques

ETUDES GRAPHOLOGIQUES.—Trois ou quatre pages d'écriture courante, à l'encre, sur papier non rayé, pas de copie... la lettre, tout simplement. Cinqante sous par "mandat-poste", plus une enveloppe adressée et affranchie, si on désire conserver le manuscrit. Etudes particulières adressées directement, \$1.00, plus l'enveloppe adressée et affranchie. Le Courrier Graphologique est fermé le 15 du mois courant pour l'édition du mois suivant. Adresse: "Pierre Lumen", Courrier Graphologique, La Revue Moderne, 198 Notre-Dame Est, Montréal.

GIRLIE.—Disons tout de suite qu'il y a lieu de se méfier des genoux... dont l'instabilité peut avoir une influence sur l'écriture. Ce qu'elle est aimable en dépit d'une pointe de pessimisme... Oh!... elle n'est pas parfaite, mais c'est un charmant petit diabolin... avec un côté sérieux. Ce graphisme ne révèle en rien la faiblesse physique. Energie, fermeté... mais que d'imagination... c'est vraiment trop... Outre que cette "Folle du Logis" nuit à la rectitude du jugement, elle vous porte cette Girlie à des exagérations sans nombre. On exagère même le bien... ce n'est guère raisonnable. Ce qui étonne, c'est la faiblesse de la volonté dans une nature si énergique et si résolue. Fortes tendances à vouloir dominer à tout prix. Une folie d'autorité, qui n'a pas même l'orgueil pour excuse. Un peu de pose. L'autorité ne s'impose pas, elle pêche par le manque de résistance. Impatiences... petites colères de dépit, en face de l'impuissance de la volonté qui s'accroche pourtant, mais ne peut tenir jusqu'au bout. Pensées ni élevées, ni mesquines... Idéalité un peu bornée par la matérialité. Quand elle réfléchit, ça lui arrive quelquefois, elle peut se tenir juste à la place qu'il faut... Idées nettes, claires, précises; créature ordonnée. Persévérance, entraînement, sans trop d'emballlements. Beaucoup plus sensible qu'elle ne le laisse voir, habituée à cacher ses impressions. Emotivité réglée comme un papier à musique. Trop impulsive pour tromper, se tient tout de même sur la défensive, et met souvent un masque à son âme, qui pourtant a un réel besoin de s'épanouir. Vanité et coquetterie féminine. Aime à causer, flatterie et chatte, avec de jolies griffes roses sous la patte de velours. Très intelligente, délicate et animée, elle a beaucoup de charme. L'amabilité en personne. Adresse manuelle. Moins d'imagination, plus de bonne volonté... et l'équilibre serait rétabli... Telle qu'elle est, gentille tout plein.

YVONNETTE.—Vive, ardente, parle et agit avec précipitation. Sans soins, l'ordre lui est une "INCONNUE"... Peu pratique... L'imagination trop développée nuit à la rectitude du jugement... Bonne et capable de se dévouer, mais pas souvent disposée à le faire. Aime à se débarrasser vite de sa tâche... Grand orgueil, mais pas trop de vanité, et pas coquette... La volonté se traduit par une force d'endurance, qui va jusqu'à l'inertie. Un peu d'entêtement, tenacité dans la résistance, et tendance à la contradiction. Elle a le sens du devoir et de la justice, mais il lui est difficile de se contraindre à accomplir tout son devoir. D'ailleurs, elle a horreur de la contrainte, quelle qu'elle soit, et d'où qu'elle vienne. Il lui plaît de n'en faire qu'à sa tête... Esprit brouillon et cependant vision assez nette des choses. La tête domine le cœur, mais ce dernier est excellent tout de même. Energie... Activité. Tour à tour expansive et fermée; volontairement met un cadenas à son âme et même à son cœur. En amitié, en sentiments, accapareuse, ne souffre pas de partage. Ampleur en tout. Aimable, bienveillante, très intelligente, à l'art de plaire, même avec sa forte tête.

"PAT".—Imagination gracieuse, créatrice, active. Esprit clair, idées nettes, positif et pratique. Pas de sot orgueil, confiance en lui-même, et un peu de vanité, sans pose. Pas précisément égoïste, et pour un homme... c'est bien... mais culture du "Moi"... qu'on ne perd presque pas de vue... Générosité intéressée. Plein d'initiative, volonté ardente et forte, un peu autoritaire, mais sans despotisme, très constant, et non moins persévérant. Bienveillant, accueillant et aimable, bon sans veulerie... Un homme d'un équilibre presque parfait. Dit ce qu'il pense et comme il le pense; franc, loyal, sincère, fin et souvent réservé se tenant, quand il le faut, sur la défensive. Il y a mieux en culture intellec-

tuelle, mais comme caractère: C'en est un, et solide; Sensé, réfléchi, juste et droit. Ses affections sont profondes, constantes, peut-être un peu froides dans leurs manifestations. Volonté parfois influençable, peu tenace, sans doute par condescendance: son esprit est si conciliant. Optimiste... courageux. Activité et travail soutenus. Très entreprenant. Humeur généralement aimable.

"QUELCONQUE".—Ah... non... elle n'est pas "Quelconque". Son immense orgueil ne le souffrirait pas, et le sentiment personnel est trop accentué, et le cœur quand même trop délicat pour que le tout ne donne pas une extrême susceptibilité, inquiète et méticuleuse qui la fait souffrir... et doit aussi faire souffrir son entourage... Ici, la tête a la préséance, tout est marqué au coin de la raison, souvent brutale. Elle est droite et franche, mais avec rudesse, et peut facilement être blessante, sans le vouloir, par impulsion. Quelconque?... avec un tel caractère... Orgueil, vanité, égoïsme contradictoire à côté d'une volonté énergique, ferme, résolue et extraordinairement disciplinée. Capable d'obéissance, ce qui est l'apanage des humbles, elle est plutôt une antithèse. Certes, elle ne manque pas de cœur... elle en a même de trop; mais générosité et dévouement sont raisonnés. Ceci n'est pas un mal, car une générosité inconsidérée, et un dévouement idem, peuvent conduire à la prodigalité, et à l'effort sans résultats. Esprit clair et large, imagination trop développée pour que le jugement soit tout à fait sûr. Un peu jalouse et très exigeante. Assez ordonnée, très cultivée, fine, délicate, et avec ça plus positive qu'idéaliste, elle promet de devenir pratique. Entrepreneuse, courageuse, une tête de femme forte. En plus aimable et bienveillante quand elle le veut, et il faut ajouter: qu'elle le veut souvent.

FIDELE.—Courageuse, entreprenante, avec des dépressions subites, qui étonnent dans cette nature énergique. Des hauts et des bas... continus. Faut-il en accuser la santé?... Parfaitement sincère, et ouverte, très peu d'orgueil, et très nature; elle doit être charmante. Volonté précise, résolue, et qui ne manque pas d'autorité; capable de céder aux autres, et ne s'éternisant pas en discussions inutiles, bien qu'il y ait parfois tendance à contredire, ceci corrigé par l'amabilité naturelle, et la grande bonté. Vivacités, quelques brusqueries, car l'humeur est variable, les nerfs ne semblent pas en bon état? Fidèle?... Ah... oui, et constante aussi, sensible, impressionnable, cœur tendre, affectueux, sur lequel on peut compter, tant les sentiments y ont de profondes racines... Esprit d'ordre et d'organisation. Aimable et conciliante. Peut-être pas une grande personnalité, mais une bonne... ce qui vaut mieux. Droite, loyale, et sincère. Conscience bien équilibrée; charitable, économe même dans la générosité. Elle a toute la confiance de son entourage, et elle la mérite vraiment. Aspirations élevées, affaiblies par le tempérament. Idéalité. Un beau beau et bon caractère de femme.

"CAMPAGNARDE".—Intelligente, vive, impressionnable et sensible, elle est bien femme... L'imagination active et gracieuse favorise le rêve et la fantaisie. Elle aime parler, et pourtant, elle est rien moins qu'expansive, et ne livre pas facilement ses petits secrets. L'orgueil est susceptible, elle aime la louange, mais la critique l'exaspère, elle la supporte mal. Un brin coquette, gracieuse et femme jusqu'au bout des ongles. Caractère patient et doux, dont ma scriptrice tire un peu vanité. Volonté égale et modérée. Très bonne, pas l'ombre d'égoïsme, généreuse et naturellement dévouée. Elle a du bon sens, de la finesse, du goût et ne manque pas de sens pratique, ni de savoir-faire. Elle est fière et d'une grande réserve, à un vif besoin d'affection, s'attache facilement et profondément. Un goût prononcé des jolies choses. L'humeur, à cause de l'impressionnabilité est variable, mais elle est généralement charmante. Sa volonté douce fait qu'elle subit facilement l'influence de ceux qu'elle aime. C'est même pour elle une manière de les aimer. Elle est capable et adroite, courageuse, entreprenante et persévérante. Fine diseuse, fine causeuse. Créature ordonnée, franchement aimable, ayant le souci des apparences, et beaucoup d'élé-

Le Cœur

est le

Moteur Humain

L'auto qui a une panne sur la route ou l'aéroplane qui tombe en mer n'est pas plus incapable que ne l'est le corps humain lorsque le cœur fait défaut.

Le cœur est le moteur humain. S'il est alimenté d'une nourriture convenable et s'il n'est pas surmené par une alimentation et une vie désordonnées, le cœur est un prodigieux travailleur et peut répondre à tous les besoins ordinaires de la vie.

Mais le sang doit être tenu pur et riche; le système nerveux doit être conservé en santé. Les nerfs contrôlent le travail des muscles et les plus gros et importants muscles sont ceux du cœur, qui fait circuler le sang à travers le corps.

Lorsque les nerfs s'affaiblissent, l'action du cœur se ralentit. Restaurez les nerfs faibles en employant la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs et, immédiatement, vous fortifiez l'action du cœur.

C'est la méthode la plus certaine pour vaincre la faiblesse du cœur et, le moment de commencer le traitement, est aujourd'hui même. Vous ne pouvez pas plus retarder que le pilote dans l'aéroplane. Lorsque vous recevez le signal de danger du cœur, c'est le moment de prendre le fortifiant — la Nourriture du Dr Chase pour les Nerfs.

Il n'est pas question du mérite de ce traitement. Il a été absolument éprouvé par le temps et l'expérience. Mais ayez grand soin que l'on vous donne l'authentique, sur lequel vous trouverez le portrait familial et la signature du Dr A. W. Chase, M.D., l'auteur bien connu du Livre de Recettes.

Pour être au courant de la nouveauté en Musique et Broderie, il faut s'abonner à notre Journal mensuel de

Broderie et Musique
25 CENTS PAR AN

Raoul Vennat
3770-3772 (Ancien 642)
St-Denis

Tél Est 0822-3065



Etudes Graphologiques

gance morale. Un bel équilibre des facultés. Peu ou pas de défauts saillants, elle est logique et raisonne juste, très intéressante, très gracieuse et très personnelle. Elle promet une femme d'élite.

JUDITH—Abandon, confiance, ouverture d'âme... Judith croit à la vie, et elle a raison... Son âme comme son écriture doit être fraîche et repose des âmes à l'écriture tourmentée. Certes, ma scriptrice n'est pas parfaite, mais elle est charmante de naturel et de spontanéité. Pas de pose, ni prétention, un brin coquette, ne déteste pas l'approbation et a un vif désir de plaire... C'est bien féminin. L'esprit est fin, clair, sensé, pondéré, réfléchi. Quel dommage que la volonté ne lui emboîte pas le pas; elle est tardive et hésitante, mais assez souple et pas dépourvue d'énergie. Elle est même entêtée, parfois... la force des faibles, qui ne se sentent aucune résistance. Fine, délicate, d'une sensibilité qui n'affecte ni son jugement, ni sa raison, comme l'imagination d'ailleurs, qui n'est que gracieuse et créatrice. Cependant, on sait où commencent et où finissent nos rêves, et on est assez sage pour reprendre pied, à temps, dans la réalité. Esprit poétique... on peut posséder cet esprit sans être un poète. Le poète, c'est l'ouvrier qui enfle des mots comme un autre enfle des perles... mais l'esprit poétique, lui, donne la compréhension presque instinctive du beau et de l'idéal. Ordre dans les idées, conception vive, calme dans la décision, et résolue dans l'exécution. Aime la simplicité dans la grandeur et aime la noblesse pour elle-même, sans vain éclat. Autant de cœur que de raison... Bonté éclairée, pas l'ombre d'égoïsme. Bonne volonté, courage, mais pas satisfaite de sa situation actuelle. Caractère remarquable comme valeur et comme charme.

JOSCELYNE—Oh... la jolie nature délicate et tendre... enjouée, enlaidissant et prenante. Pas l'ombre de pose ni d'orgueil, pas même de vanité. Esprit conciliant, aimable; bienveillante, reconnaissante et excessivement attachante... Verve... entrain... diplomatie... une petite rusée, dans le bon sens du mot. Comme on doit l'aimer quand on l'approche. La volonté est ferme, énergique, résolue, suivie, et étrangement disciplinée, chez une si jeune personne. Car elle est jeune, tout le graphisme crie la fraîcheur de son âme et de son esprit. Délicieusement taquine, une malice de petit félin, sans griffes au bout de la patte importune. Elle est bonne et charmante, mais il ne faut pas "ASTICOTER" trop fort. Elle est bien capable de tenir tête, même à une puissance... surtout, si elle se croit dans son droit. Ni grandes pensées, ni grandes idées, mais celles qu'elle s'accorde, sont claires et nettes, et comme elle ne le fait jamais à la pose, elle est assez satisfaite de son petit bagage personnel. Imagination, poésie, enthousiasme, quelques fois englobés par un peu de matérialisme... C'est une jolie boîte à surprises, cette Joscelyne, elle serait bien capable de devenir pratique... Humeur un peu versatile... Droite, franche, loyale et si spontanée qu'elle en est charmante. Intuitive, déductive, très bien douée, et non moins bien cultivée... Pas trop d'ordre, mais tant d'autres qualités aimables, qu'il lui sera beaucoup pardonné... parce qu'elle sera beaucoup aimée...

ALICE L.—Combien de fois, ai-je répété que la copie, la composition littéraire, ne valent rien pour une bonne analyse?... et un transparent ligné... c'est encore pis... Je le regrette, cette jeune scriptrice ne sera peut-être pas satisfaite, puisque le graphologue lui-même, sent que ce ne sera pas tout à fait cela... Enormément d'initiative, esprit d'entreprise très marqué. Une débrouillardise qui promet, car elle est fort jeune. L'énergie, et le sens du devoir et du droit sont très marqués aussi, mais le dévouement l'est moins, il ne s'est guère exercé, faute d'occasions, sans doute. Tout de même cette Alice est joliment égoïste... et de plus, il y a tendance à l'avarice. De ce côté, la prudence est exagérée. Ni orgueilleuse, ni vaniteuse, plutôt nature. Quant à l'ordre, celui que montre ce graphisme me semble factice... Volonté ferme, active et constante; elle ne déteste pas la chicane, elle la cherche même et l'attise par la contradiction, pour le simple plaisir d'argumenter... Prudente

en paroles, peu expansive, et pas toujours sincère... souvent sur ses gardes, de peur de n'être pas comprise. Elle est froide, et quoique bonne, au fond, on lui croit peu de cœur, tant elle est avare des manifestations... En principe, elle est un peu austère, trop pour une jeunesse. Tout est à l'étroit, chez elle, la conscience, les vœux, etc. Elle manque d'indulgence. Heureusement, elle est jeune, trois ou quatre années pourront la modifier.

JEANNE H.—Esprit un peu brouillon, jugement troublé par l'imagination... Beaucoup d'aplomb. De la verve, de l'entrain, de la gaieté. Une grande bonté naturelle, mais avec des boutades. Un peu frondeuse, mais de l'esprit... à en revendre, du fin et du meilleur; il y entre bien un peu de malice, mais absence totale de méchanceté. On est maligne, par espigèlerie, comme l'oiseau chante, parce qu'il a de la voix... Son entrain est communicatif, et si elle est bruyante et un peu brouillon, on le lui pardonne, car elle est franchement amusante. Toute la gamme de la bonté, de l'aménité, de la bienveillance, sans faiblesse, sans bassesse, Aimable, spontanée, vive, animée, active et remuante... Oh... elle prend de la place, et comme une bonne actrice, remplit la scène à elle seule, sûrement qu'on ne s'embête pas avec elle. Sa volonté, c'est le fil de caoutchouc, qui s'allonge, et subitement se rompt. Alors, on n'est plus si commode, mais ça ne dure pas. Le naturel reprend le dessus, et on redevient soi-même. Orgueil immense... qui réside tout entier dans l'esprit, presque... une folie d'orgueil. On est vive à la riposte, et on n'est jamais à court. Loyale, sincère, prudente et vraiment discrète. Son amour de l'humanité est très grand. Un peu hâbleuse et très prodigue, par ostentation. Agréable... tout de même avec son bel optimisme. Nature ensoleillée, qui rayonne sur tout ce qui l'entoure...

CARMEN R.—Certes... il n'y a pas que des qualités, mais on est si réfléchie, si attentive, si économe et si douée... et en plus, ce qui est charmant, spontanée quoique calme, et tout d'une pièce. Donc simplicité et naturel. Puis, pour rassurer la scriptrice, disons tout de suite, que ce ne sont pas toujours les plus jolis graphismes qui se prêtent le mieux à une intéressante "ETUDE"... et une écriture de bûcheron est pour le moins caractéristique. Peu d'orgueil, mais confiance en soi... assez justifiée.

Notre caractère manque de souplesse, il est ferme, énergique, mais un peu raide... un peu pointu parfois. Entrain, ardeur, ambition. Insouciance de l'ordre matériel, mais un bel ordre intellectuel. Concentration, on est maître de soi; on ne dit que ce qu'on veut et comme on le veut, sans cesser d'être franche sincère et loyale. Grande facilité d'élocution, sans bavardage inutile.

Prodigalité, noblesse, générosité et grandeur d'âme. Une belle sensibilité toujours égale. Ses émotions ou sensations ne prennent dans la vie que la place que veut bien leur assigner la raison. La Tête dirige les élan du cœur... Très vive dans ses conceptions, résolue et ardente dans l'exécution, si on ajoutait que le mystérieux l'attire, et qu'elle est très curieuse... mais ni mysticisme ni superstition... Elle a, en un mot, cette tournure d'esprit des gens génialement doués.

Ce qu'elle est entêtée et tenace... Sa volonté est précise et autoritaire, bien que parfois influençable, peut-être par amabilité, car elle est franchement aimable quand elle veut s'en donner la peine. Caractère pas toujours commode, mais un cœur excellent... "Un bon petit diable"... et si intelligente, et si naturelle. Un de ces caractères à l'emporte-pièce, mais si droits, si justes, qu'on ne peut faire autrement que de les aimer...

CAMILLE, CH.—Imaginatif, sans aucune impressionnabilité. Imagination créatrice et gracieuse, manque cependant de tempérament et d'affabilité, caractère un peu froid. Modeste, humble, pas d'égoïsme pour deux sous, il est aimable et doué de bonté, sans faiblesse, car il ne manque pas de raison. Très droit, et possède l'art d'arriver au but, en contournant les obstacles, et sans heurter personne, l'étoffe d'un diplomate. Un peu de concentration. Tient assez à ses idées personnelles, sans se préoccuper qu'elles soient bonnes ou mauvaises. Il semble bien jeune encore, et le caractère promet une nouvelle formation. Volonté plutôt ferme, nullement orgueilleuse, influençable

par amabilité, car il lui est pénible de déplaire. Courageux et assez énergique, le dévouement ne demande qu'à trouver l'occasion de s'exercer; pour le moment, il n'est guidé que par le sentiment du devoir, lequel est assez marqué. Humeur généralement égale, petites vivacités, impatiences... mais jamais jusqu'à l'emportement. L'activité n'est pas extraordinaire, on aimerait autant, souvent ne rien faire... Posé, réfléchi, ordonné, mais son cerveau ne perçoit pas très vite, il lui faut l'effort, beaucoup d'idées cependant, mais ne se précisant pas assez pour être émises clairement. Encore une fois, il est jeune... Heureusement, voilà un défaut dont il se corrige tous les jours... alors, il n'y a pas lieu de désespérer, le cerveau se formera. Assez intellectuel, mais susceptible de développement aussi sur ce côté, et il ferait bien de cultiver son intelligence, qui est fort au-dessus de la moyenne. Dans la vie, il ne sera certainement pas quelconque, pourvu qu'il le veuille. Sincère, honnête, discret, réservé, toutes qualités de "DIPLOMATE".

PAUL C.—Grand orgueil et grande indépendance, les deux fortement combattus. Peu de concentration... très expansif, esprit largement ouvert, tendance au verbiage... entrain... verve et gaieté. Un peu sceptique, son besoin de croire le porte à étudier sans cesse, sa raison puissante est quand même inquiète: C'est celle du philosophe; cependant il y a traces d'hésitation... Timidité et gêne parfois. C'est peut-être ce qui lui donne l'audace de discourir. Il n'est rien de plus audacieux qu'un timide. Netteté d'esprit, amour de l'ordre moral, sens de la hiérarchie. Il y a une bonne fixité des facultés, mais non des idées et des sentiments... Toute sensibilité n'est pas morte, dans ce scripteur, bien qu'il s'applique à l'étouffer. Il y a ici de la douceur, de la bonté voulue, et une force d'obéissance peu commune. Ce qu'on a dû mâter l'orgueil indépendant... La volonté est donc humble et disciplinée, l'imagination créatrice et gracieuse est retenue par une saine raison: "Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas plus loin"... lui dit la volonté. Esprit clair et ordonné, caractère facile et aimable. Un désir de plaire, sans fatuité; franc mais assez réticent parfois... toujours sincère. Matérialité fortement combattue, positivisme et solidité. C'est aussi un tendre, mais pas un vrai dévoué, il y a tendance à rapporter vers soi, la ligne de retour est bien marquée. On n'est pas pour cela franchement égoïste, mais de là à s'oublier complètement, il y a de la marge. Idées saines, exactitude, amour du travail, persévérance, dispositions à l'éloquence, logique et une certaine originalité cousine au premier degré de son "Indépendance". C'est quand même un discipliné, et un homme de mérite et de bon conseil.

ELLIHCA.—Amour de la forme... goûts fins, délicats, sens artistique et esthétisme très développés. Ardente, enthousiaste, l'imagination un peu trop vive, nuit au jugement. Énergique et faible tout à la fois. Dépressions fréquentes, un certain manque d'équilibre qui fait qu'en raison de l'énergie même, l'ardeur se brise follement au premier obstacle... Conception prompte, moins vive dans l'exécution. Ici, quelle antithèse: si peu d'orgueil, à côté d'un esprit franchement dominateur et qui veut à tout prix s'imposer. La volonté manque pour le moins de mesure, et la tête de solidité. Douceur dans la forme, mais non dans l'esprit. Heures de froideur alternant avec des heures d'expansion et de sensibilité. Elle n'est pas exempte de tout égoïsme, mais le dévouement n'est pas arrêté pour cela, il en est seulement un peu gêné. Cette écriture est un peu artificielle, et vous fait l'effet du loup de velours qu'on porte à la mascarade, et qui n'exclut nullement la personnalité. Donc ici, ce masque n'exclut pas ce que la scriptrice a de spontané, de naturel et de simple. Plus sensible qu'elle ne veut le paraître. Sincère?... peut-être?... mais fort capable de dissimulation. Bonne culture intellectuelle, esprit et originalité. Verve, entrain... tombe, se relève, retombe, et recommence. Entreprenante, adroite, active et pleine d'initiative, intelligente, fine et perspicace... que de dons!... Ne se laisse deviner qu'à demi, mais par contre, lit dans les cœurs... on ne la trompe pas facilement. Ce qu'elle aime le beau, le joli, en artiste et en dilettante. Élégance... souci des apparences, coup d'œil juste... positive et même assez pratique. Ah! j'allais oublier: économe même dans la générosité.

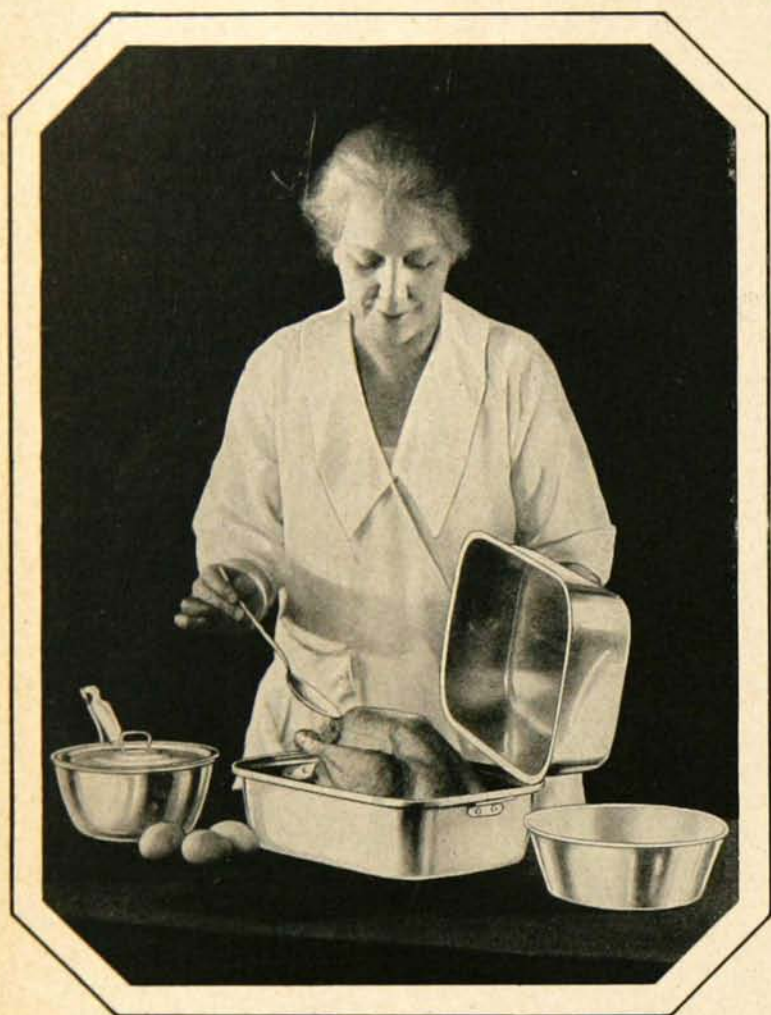
"LUI-SEUL"—Sensée, réfléchie, elle est bonne, tendre et raisonnable. Toujours la même; ses démonstrations sont calmes... Modeste, simple, très nature et très réservée. Volonté suivie; on ne voit pas ici les élan d'un effort inconsidéré, mais une petite volonté humble, qui va droit son chemin et ne s'arrête jamais. Cependant, une certaine fierté cachée et un peu hautaine, qui étonne dans cette douceur et cette humilité. Elle n'a pas d'orgueil proprement dit, mais une grande dignité, un peu de coquetterie féminine. C'est une belle nature, calme, et qu'on pourrait ne manquer pas d'initiative, au contraire. Ambitions et aspirations d'une essence élevée. Tendances légères à la discussion et à la contradiction, mais la bonté est grande, on pourrait se corriger de ce travers. Active, généreuse, complaisante, avec un sens bien développé de la justice et du devoir. Très discrète, loyale, sincère, elle a horreur du mensonge et le pardonne difficilement. Sage et ne s'emballe jamais. C'est réellement dommage qu'elle ne soit pas plus cultivée, son esprit positif, largement ouvert et plein de clarté y gagnerait. Idées saines, nettes, précises et logiques. Merveilleusement douée, et jeune encore... n'aimerait-elle pas, par un peu plus de culture, assurer un plus complet équilibre de toutes ses facultés?... Énergique, courageuse, qualités viriles que ne dément pas ce graphisme, qui pourrait tout aussi bien, être celui d'un jeune homme.

COLIBRI.—Esprit précis et sensé. Le côté pratique a tendance à se développer et dominera bientôt, pour le moment, il est à cultiver. La volonté est claire, égale, assez ferme, et faite surtout de patience et d'endurance. Plein d'initiative, il est ambitieux et rempli de bonne volonté.

Calme, en apparence, mais plus sensible qu'il ne le laisse paraître. Énergique, courageux, ni orgueil, ni vanité. Délicat, bon, affectueux, capable de se dévouer, et tout cela, sans éclat, et sous une apparence de froideur... pourtant, nul n'est moins froid que ce scripteur. Il est droit, sincère, mais ne se raconte que s'il est en confiance. L'activité est un peu inégale, et procède des impulsions, ce qui peut quelques fois l'exposer aux impairs. L'esprit est assez clair, le jugement bon, c'est vraiment une nature forte et toute d'équilibre... C'est dommage qu'il ne soit pas plus cultivé... il y gagnerait vraiment. Bienveillant, accueillant, et foncièrement aimable. Un être reposant, doux et fort, humble et capable de soumission. A ce tableau, une petite ombre, un simple travers: une tendance à se plaindre, à se croire méconnu, ou plus malheureux qu'on ne l'est en réalité. Indépendance morale, dignité, simplicité. Tendresse presque féminine. La vie semble l'avoir mis sur ses gardes, le trait soulignant la signature est une arme de défense.

PAPILLON BLEU.—Une originalité qui n'est pas sans grâce... Beaucoup de faiblesse dans une écriture énergique... c'est l'impuissance pratique. Vélités d'entêtement et d'opiniâtreté: la force des faibles. Immatérialité. Esprit synoptique. L'âme n'est peut-être pas très élevée, ne plane vraiment pas dans des régions supérieures, mais elle est sans petitesse. On sent dans cette âme une nuance de désenchantement; la vie l'a déçue, sans doute elle en garde un peu d'amertume. Tristesses et abattements dont elle se relève assez vite, car elle n'a pas chassé de son âme tous les enthousiasmes, et a gardé pour le beau, le bien, et le bon, goût et admiration. On voit ici la soumission du cœur, mais pas celle de l'esprit. Elle est très volontaire, très personnelle... Ordre, prudence, réserve, pouvant aller jusqu'à la dissimulation. L'expérience lui a appris à ne pas se livrer, à défendre son "Moi". Impénétrabilité. Très intuitive, mais en même temps raisonneuse, la deductivité mêlée d'imagination, lui fait saisir en un clin d'œil, toutes les conséquences possibles et même impossibles de ses actes. Elle sait lire entre les lignes. Cependant, tous les mouvements de l'âme sont contenus: d'une âme expansive et spontanée, on a fait une âme fermée, qu'on surveille jalousement de crainte de se trahir, ou d'être mal comprise. Fierté, sans orgueil, ni pose. Économie dans la générosité. Ne manque pas de courage, mais l'activité est mal soutenue. Elle a du charme et de l'entrain parfois, elle est toujours, d'ailleurs, franchement aimable.

Les bonnes cuisinières préfèrent "Wear-Ever"



—employé par les meilleures cuisinières

La joie et l'orgueil d'une mère—du poulet rôti avec sa peau dorée brune et croustillante à la viande juteuse et tendre qui glisse du couteau à découper.

Elle connaît le secret de la cuisson parfaite—par une chaleur égale et facile à conduire.

Il y a longtemps, elle acheta son premier ustensile "Wear-Ever" et trouva que sa feuille d'aluminium, épaisse et dure, partageait facilement la bonne température pour cuire les aliments. Elle le trouvait brillant, propre, sans tache et hygiénique.

Depuis des années, cette rôtissoire résistante et ses autres ustensiles "Wear-Ever" ont été une aide constante et certaine pour cuire des aliments sains et savoureux.

Naturellement, maman et les autres ménagères choisissent

"Wear-Ever"

Ustensiles de Cuisine en Aluminium



Plus de Cent Millions
d'Ustensiles "Wear-Ever"
sont en usage.

ALUMINUM COMPANY OF CANADA
Limited
TORONTO

La Petite Poste

CONDITIONS:—1° 5 sous du mot, y compris les mots de l'adresse. 2° Chaque annonce devra être accompagnée du nom et de l'adresse de l'annonceur. 3° Les annonces doivent nous être adressées avant le quinze du mois qui précède la publication de la REVUE.

Afin de réprimer tout abus qui pourrait s'insérer dans la Petite Poste, la direction de La Revue Moderne se réserve le droit de refuser les annonces ou de les modifier suivant le cas. Les changements seront faits de façon à respecter le sens absolu de l'annonce. L'argent sera retourné avec les annonces refusées, moins les frais de poste.

A L'AVENIR... aucune correspondance concernant "LA PETITE POSTE", ne devra être adressée à nos bureaux. Nos annonceurs devront donner une autre adresse que la nôtre. Ce Courrier prenait de telles proportions, qu'il eût avant longtemps nécessité l'emploi d'un surnuméraire. Qu'on veuille bien prendre note de cet avis qui entrera en force dès le premier décembre. Donc aucune correspondance par notre entremise.

N.B.—Quelques annonceurs oublient de s'acquitter suffisamment envers nous, et nous forcent à réclamer. On serait bien aîmable de lire attentivement les conditions expliquées en tête de ces colonnes, et de s'y conformer scrupuleusement. On nous éviterait ainsi beaucoup de correspondance inutile, sans compter la perte de temps.

Melle Yvonne Graladamour ne trouvera pas ici son annonce, qu'elle a entièrement oublié de payer. Même remarque pour Monsieur Rénald Latour.

"BLONDE" de vingt ans désirerait gentils correspondants de 20 à 25 ans; Réponse assurée, si sérieux. Simonne Des Rosiers, Rivière-du-Loup Station, Co. Témiscouata, Qué.

VOUS êtes sages, instruits, distingués?... Venez connaître: Mariette de Courval, Brébeuf, Qué.

ORPHELINE A L'AISE, gaie, pas laide, 28 ans, aimerait à rencontrer, homme sérieux, âgé. Lucette T., 198 Notre-Dame Est, Ville.

JEUNE FILLE instruite, musicienne, désirerait correspondants distingués; Juliette, 275a Montcalm, Hull, Qué.

GUILLEMETTE & MYLINE Des Chênes demandent correspondants. St-Pamphile, L'Islet, Qué.

JEUNE HOMME désire correspondantes. But: Avenir le dira. Raoul Smith, St-Jean Port Joli, Qué.

DESIRE VOYAGER autour du monde. Qui veut m'accompagner?... Jeanne Vous attend, Ste-Madeleine, Qué.

DEMOISELLE distinguée demande correspondants dans la trentaine. Melle Alice, 4359 Delorimier, Montréal.

MESSIEURS, connaissez-vous Colnette? Elle répondra sûrement aux lettres que vous lui adresserez. Colnette, St-Hilaire sur Richelieu, Qué.

JE SUIS UN BON PETIT DIABLE... A qui la causerie?... Michelle Lebrun, St-Hilaire (au Village), Co. Rouville, Qué.

RENE DUHAIME répond toujours... Garde-malades de préférence. Montréal ou Québec... 18 à 25 ans. 198 Notre-Dame Est, Montréal.

JE CHERCHE AMIE affectueuse et aimante... H. E. D., Casier 262, Haute-Ville, Québec.

REPONSE ASSURÉE aux distingués correspondants; 24 ans et plus. Aloysia Génois, St-Raymond, Portneuf, Qué.

VEUVE DE DOCTEUR... Française, 46 ans, désire correspondant, âgé, sérieux. Boîte 41, Southey, Sask.

DOCTEUR, CHIRURGIEN renommé (étranger), 38 ans, désire mariage, dame dotée, pour s'établir au Canada. Boîte 41, Southey, Sask.

PROFESSIONNELLE qui s'ennuie. Jeanne Deschênes, Poste Restante Ottawa.

FILLE, 30 ans, bonne, affectueuse, distinguée, pauvre en argent, riche en qualités morales, désire connaître garçon ou veuf, bonne position. Carmen, St-Simon, Co. Rimouski, Qué.

CORRESPONDANTS 20, 25 ans; venez distraire Mad. Suzon des Bois, St-Casimir, Co. Portneuf, Qué.

BIENVENUE aux correspondants de 30 ans et plus. Jeanne d'Arc, 198 Notre-Dame Est, Montréal, Qué.

A QUI PLAIRAI-JE?... Je suis assez jolie, pas trop grande et toujours gaie, ni jeune ni vieille... Madame Des Près, 10856 Ave. St-Charles, Montréal, Ahuntsic, Qué.

QUI VIENDRA DISTRAIRE Jeanne? Casier 90, Grande Baie, Co. Chicoutimi, Qué.

"PETIT MENDIANT" vient frapper à votre porte... Qui ouvrira? St-Gédéon, Lac St-Jean, Qué.

QUI VIENDRA causer avec Ruth Gauthier, Rivière-du-Loup Station, P.Q.

QUI AIMERAIT gentille correspondante?... Marcelle... Poste Restante. Longueuil, Qué.

QUI ECRIRA à Louise DesSerres?... 1419 Ste-Catherine Est, Montréal.

CORRESPONDANTS au caractère prompt.—?... Ginette Mon Petit, St-Hyacinthe, Qué.

QUEBECOISE distinguée demande correspondants sérieux... Pierrette Girard, Casier 262, Haute-Ville, Québec.

GENTILS correspondants désirés, Carmen Lalonde, 2241 Rue Panet, Montréal.

LIETTE et JONCELYNE recherchent correspondants distingués, 28 à 35 ans. 198 Notre-Dame Est, Montréal.

MONSIEUR SERIEUX désire connaître Dame ou jeune veuve, avec petite position; but: Mariage. C. C., Casier 75. Station N Montréal.

QUI VIENDRA distraire?... Constance Guibert, Joliette, Qué.

J'AIME LE JOUR à son aube et ses promesses folles... Je l'aime à son déclin, avec ses joies vécues, mais... partagées. Et Vous?... Denise B, Bellerive, Co. Beauharnois.

YSEULT CARTIER; Poste restante, Vaudreuil, Sta. désire correspondre avec jeunes garçons.

AIMEZ-VOUS les brunes?... Miss Terre, Poste Restante, Sorel, Qué.

ALINE SCOTT cherche son idéal, désire correspondants, très bien, de trente à cinquante ans. Casier No 15, Station C, Montréal.

"DAME VEUVE" désire correspondre avec Monsieur de 50 ans, sobre, et bonne position. Mme A. L., 4564 Boyer, App.: 5, Ville.

"DORIANE" vous dira pour qui... Cupidon garde sa plus mignonne... flèche. Ste-Marie, Beauce, Poste Restante.

MONSIEUR, dans la trentaine, non sans défauts, mais cultivé, digne d'estime, serez le très bienvenu, chez Melle L., Casier 66, La Tuque.

"PAULINE DUVAL", Station N, Montréal, accueillera gentiment correspondants instruits, 24 à 34 ans.

"AU SECOURS"... Farfadets, Lutins, Feux-follets... Deux "Diablotines", espiègles, sont menacées du "Spleen". Farfadette, Lilette, Romieu, Waterloo, Qué.

PAULINE désirerait correspondants Rivière Bleue, Témiscouata, Qué.

GENTILS CORRESPONDANTS, venez causer avec Paule DesRosiers, Grand-Mère, Qué.

"DEMOISELLE" instruite distinguée, désire correspondants, bonne éducation, 31 ans et plus. Pierrette Beauchesne, Casier 45, Montréal.

"JE VOUS DIRAI CI"... Je vous dirai ça... Mademoiselle Reine D'Automne, Casier Postal 113, Trois-Rivières, Qué.

"EST-IL VRAI que l'amour s'en vient? L'amour s'en va?... Si oui... Bonjour, je m'en vais, aujourd'hui, je m'en vais... Nina Niclos, B. P. 187, Trois-Rivières, Qué.

"NOUVELLETES"... Michelle Dulac, Azéline Desgrèves... Poste Restante, Sherbrooke, Qué.

QUI TROUBLERA La "Petite Source"? Thérèse de Lorget, Poste Restante, Sherbrooke, Qué.

CORRESPONDANTS demandés... Camille... Poste Restante, Chicoutimi, Qué.

Comment Elever nos Bébés

Par le Dr. P. Pironneau

ALLAITEMENT MIXTE

Les indications.—Il peut arriver que, pour une cause variable, une mère ne puisse fournir à son enfant une quantité suffisante de lait pour pourvoir à son bon accroissement. — Sécrétion pauvre au point de vue quantitatif ou qualitatif, santé médiocre, gémellité, misère sociale... pourront commander l'association à l'allaitement maternel de l'allaitement artificiel. C'est ce qu'il est convenu d'appeler l'allaitement mixte.

Tant que les circonstances le permettent, les jeunes mères devront préférer ce mode d'alimentation à celui par lait de vache exclusif.

Le choix du lait adjuvant et son mode

d'emploi seront les mêmes que pour l'allaitement artificiel.

La technique peut varier suivant les cas.

Quand il s'agit d'une simple insuffisance de sécrétion ou d'un retard de la montée du lait, c'est-à-dire pendant les premières semaines, il est préférable de compléter chaque tétée par la quantité voulue de lait animal. De cette façon, l'enfant mis au sein à des heures régulières tend à rétablir le taux normal de la sécrétion glandulaire. Par la pesée, on apprécie la dose de lait ingérée et, s'il y a insuffisance, on y supplée par l'addition de lait animal dans les proportions nécessaires telles que le total réponde à peu près aux doses fixées par les tables citées plus haut.

Il arrive ainsi, fréquemment, qu'au bout de quelques jours, la sécrétion lactée se rétablisse. Le biberon peut alors devenir inutile.

Quand il s'agit d'enfants plus âgés, au sein d'une mère dont le lait tend à diminuer d'abondance ou perd sa richesse, il est plus pratique de substituer un ou plusieurs biberons à une ou plusieurs tétées.

Enfin l'allaitement mixte peut devenir nécessaire dans certains états malades de l'enfance alors que l'analyse du lait ne montre ni une insuffisance de sécrétion ni un trouble de composition. Ainsi certains eczémas de la face et du corps relèvent d'un vice de constitution du lait maternel, sans qu'on puisse en préciser la raison exacte. Les faits sont là néanmoins pour montrer que l'allaitement mixte suffit à guérir le petit malade. Dans des cas plus rebelles, il peut devenir absolument nécessaire de suspendre complètement et de façon définitive l'allaitement maternel. Le Dr Variot a montré les bons effets de ces "mutations lactées".

LE SEVRAGE

On doit distinguer dans le sevrage deux actes différents:

Le sevrage proprement dit, qui consiste à suspendre définitivement l'allaitement au sein de la mère ou de la nourrice.

Le sevrage partiel ou ablactation, dont le but est de donner en plus du lait d'autres substances alimentaires nécessaires à l'accroissement de l'enfant.

Indications.—Quand l'enfant atteint le 8e ou le 9e mois de sa première année, il lui faut pour continuer son développement absorber des doses de lait très abondantes, que le sein de la mère ou de la nourrice n'est plus toujours en état de lui fournir. Or, à cet âge, l'organisme du nourrisson est capable de digérer et d'assimiler d'autres aliments; l'adjonction au lait de ces nouvelles substances nutritives permet d'assurer une alimentation suffisante sans avoir à augmenter la ration de liquide.

Cela ne veut pas dire qu'un enfant nourri exclusivement au sein ne pourrait pas après le huitième mois présenter un accroissement très satisfaisant; bien des mères ou des nourrices sont susceptibles de fournir au delà même de la première année un lait de bonne qualité; mais, d'une façon générale, surtout dans les villes, en raison des fatigues de la vie courante, la sécrétion lactée est moins abondante et devient insuffisante. C'est là surtout la raison du sevrage. Mais on doit toujours admettre que le lait devra rester la base essentielle de l'alimentation infantile. On ne saurait assez se défier des erreurs trop souvent répandues par certains médecins étrangers qui déclarent qu'à partir du sixième mois le lait peut devenir nuisible. De tels principes ont pour funeste conséquence de fournir à l'enfant une ration lactée insuffisante ou un mode d'alimentation incompatible avec ses facultés digestives et avec les exigences de son accroissement.

Epoque du sevrage.—On a beaucoup discuté sur l'époque du sevrage. Nous n'entrerons pas dans l'étude des diverses théories; la majorité des médecins est aujourd'hui d'accord pour admettre que le sevrage partiel (allaitement mixte et farines) doit être institué du 8e au 9e

mois et le sevrage définitif (suppression du sein de la mère ou de la nourrice) du 13e au 15e.

La substitution partielle du lait animal au lait de femme peut, nous l'avons vu, être pratiquée de bonne heure à titre d'adjuvant, suivant diverses indications tenant soit à la santé des mères, soit à certaines exigences sociales.

Mais l'addition de farines au lait de vache répond de façon générale à l'époque d'écllosion des premières dents. C'est en effet à cette date que le tube digestif commence à être vraiment en état d'utiliser les substances qui entrent dans la composition des farines.

Dans le cas où l'enfant, bien portant, n'a cependant pas présenté encore au 9e mois ses premières dents, on peut lui donner des bouillies.

Il est classique d'admettre que le sevrage ne doit pas être institué à l'époque des chaleurs; cette opinion est très légitime, la susceptibilité du tube digestif étant, dans ces périodes, plus accusée que pendant la saison fraîche.

Sevrage brusque et sevrage progressif.—Certaines circonstances peuvent imposer la nécessité d'un sevrage brusque; ainsi l'exigence d'une maladie subite et grave, le départ soudain de la nourrice; on comprend pourquoi ces éventualités nous entraînent à recommencer la substitution précoce d'un biberon à une tétée.

En dehors de ces circonstances soudaines, le sevrage doit être pratiqué de façon progressive.

Plusieurs cas sont à envisager:

L'enfant est au sein exclusivement. On donnera un biberon à la place d'une tétée pendant la première semaine. La semaine suivante, un deuxième biberon remplacera une deuxième tétée. Ces deux biberons seront espacés dans le courant de la journée.

Le nourrisson qui n'a connu que le sein n'accepte pas toujours de bonne grâce cette modification apportée à son régime et s'il est nerveux, exigeant, il faudra souvent beaucoup de patience pour lui faire absorber le lait nouveau. Moindre est la difficulté si la mère ou la nourrice a peu de lait; dans ce cas, certaines tétées de la journée sont pauvres, l'enfant affamé tête sans succès; il ne résiste guère à l'offre du biberon et même la facilité avec laquelle il satisfait sa faim à ce régime rend le sevrage plus aisé.

Certains médecins préfèrent l'administration d'une bouillie en place d'un premier biberon. Ils s'appuient sur ce fait que le goût en est plus agréable et que l'enfant l'absorbe plus aisément que le lait pur. Cette opinion est très soutenable. On agira suivant les circonstances. Si l'enfant est nourri exclusivement au lait de vache, on remplace d'abord un, puis deux biberons de lait par une, puis deux bouillies.

Conseils aux mères. Incidents de sevrage.—Il n'est pas toujours aisé d'acclimater un enfant à une alimentation nouvelle et de le séparer définitivement du sein de sa mère ou de sa nourrice. Nous avons tous assisté à ces premières manifestations de l'opiniâtreté des tout petits. Il faut savoir leur opposer une ferme énergie et triompher de leurs caprices. Tous les moyens sont bons; mais, de grâce, jeunes mamans ne cédez pas. Sinon, vous verrez vos enfants user des pires ruses, régurgiter leur bouillie, leur potage, les rejeter à mesure que vous enfoncerez la cuiller dans leur bouche qui se ferme opiniâtrément; chaque repas deviendra un drame. Si l'enfant ne sent pas une volonté plus ferme, et cela de très bonne heure, il vous imposera la sienne et désormais vous céderez toujours. Vous aurez un petit maître qui fera de vous ce qu'il voudra.

Il n'est pas toujours aisé de convaincre les jeunes mères de cette vérité. Il nous est arrivé de recourir dans de telles circonstances aux grands moyens et de faire prendre nous-mêmes à des bébés leur première bouillie, leur première purée, en ayant bien soin d'éloigner l'entourage, car les petits savent de bonne heure les effets attendrissants de leurs larmes. Point ne fut besoin de pincer le nez, ni de gourmander; il nous suffit de savoir insister; au repas suivant, les enfants acceptaient fort bien de leur mère ou de leur bonne l'aliment qu'ils avaient refusé précédemment.

De multiples petits troubles peuvent survenir à une période plus avancée et se caractérisent notamment par de l'impétence; ils sont liés à l'écllosion des dernières incisives et des premières molaires. Nous les décrivons plus loin en détail.

Nous ne voulons pas terminer cette étude du sevrage sans attirer l'attention sur une erreur d'alimentation trop répandue dans la classe ouvrière et sur laquelle notre maître, M. Variot, a spécialement insisté.

Soit dans un but d'économie, soit en raison d'une croyance injustifiée, on abuse de l'usage précoce de la panade à l'eau. Ce mode d'alimentation trop exclusif est une des principales causes de rachitisme.

(A suivre)

Le Bébé



Aucune mère, en notre siècle, ne donnerait à son bébé quelque chose qu'elle ne saurait être absolument inoffensive; spécialement lorsque quelques gouttes de simple Castoria régulariseront l'estomac du bébé et élimineront presque toute petite maladie. La nervosité et la fièvre aussi, en très peu de temps, tout est en ordre.

C'est la supériorité du Castoria; sa douce influence semble être justement ce qu'il fallait. Il fait tout ce que l'huile de ricin peut accomplir, sans choquer la constitution du bébé. Sans goût désagréable. Il est délicieux! Etant purement végétal, vous pouvez le donner aussi souvent qu'il y a signe de colique, constipation, diarrhée ou pour aider à obtenir un bon et reposant sommeil.

Un simple avis: C'est l'authentique Castoria de Fletcher que les médecins recommandent. Les autres préparations peuvent être aussi exemptes de drogues douteuses, mais aucun enfant de l'auteur de cet article n'en fera l'essai! De plus, la brochure sur les soins et l'alimentation des bébés qui accompagne le Castoria de Fletcher vaut son pesant d'or.

Les Enfants Pleurent pour avoir le

Fletcher's CASTORIA



Mamans! Vous pouvez être aussi habiles qu'une garde-malade pour alimenter Bébé.

Instinctivement la mère sait comment soigner son bébé. Mais les conseils des autorités et les tableaux de nourriture peuvent lui être d'un grand secours. Nous avons une série de livrets renfermant de nombreux et précieux conseils sur les soins et sur l'alimentation des nourrissons. Ces livrets sont gratuits. Demandez-les à La Compagnie Borden Limitée, 130 Ouest, rue St-Paul, Montréal.

LAIT CONDENSÉ
EAGLE BRAND
de Borden

Les Choses Féminines

Par SOEUR MARTHE

NOS MENUS

Déjeuner

Pommes de Terre au Lard
Jambon à la poêle
Côtelettes de Veau sur le Gril
Haricots Verts à la Poulette

Dessert

Dîner

Potage aux Tomates
Filets mignons (sauce Tartare)
Filets de Chevreuil
Carottes au Beurre
Pudding au Pain
Fromage
Dessert

NOS MENUS MAIGRES

Déjeuner

Vol-au-Vent Maigre
Melon
Cabillaud (Sauce Hollandaise)
Navets au Sucre
Dessert

RECETTES DES MENUES

Pommes de Terre au Lard.—Prenez huit ou dix pommes de terre, pelez-les et lavez-les. Placez ensuite une casserole sur le feu avec un morceau de beurre gros comme la moitié d'un œuf, laissez-le chauffer puis mettez-y un quart de lard maigre coupé en petits morceaux; faites prendre couleur au lard, puis ajoutez alors une cuillerée de farine que vous remuez bien.

Lorsque vous verrez cette dernière brunir, ajoutez un bon verre d'eau ou de bouillon, sel, poivre et bouquet de persil, thym et laurier. Coupez vos pommes de terre en morceaux et mettez-les dans votre sauce. Laissez cuire à feu doux... Une heure de cuisson suffit.

Jambon à la Poêle.—Prenez une demi-livre de jambon cru, que vous coupez en tranches minces et, pour désaler ces dernières, déposez-les une minute dans l'eau. Mettez, dans la poêle, du beurre, gros comme la moitié d'un œuf; lorsqu'il est chaud, placez les tranches de jambon, que vous faites cuire à feu vif pendant cinq minutes, en ayant soin de les retourner; mettez-les ensuite dans un plat creux et versez dessus une sauce préparée de la manière suivante.

Mettez une cuillerée de farine avec le beurre qui est resté dans la poêle, et ajoutez, quand la farine est bien mêlée au beurre, un bon verre de vin blanc; laissez cuire un moment pour que la sauce épaississe et versez sur les tranches de jambon. Si vous le préférez, vous pouvez servir les tranches de jambon cuites comme ci-dessus, avec des œufs cuits dans la poêle...

Côtelettes de Veau sur le Gril.—Prenez quatre petites côtelettes de veau; mettez-les sur le gril, à feu doux; retournez-les et saupoudrez de sel et de poivre... Faites fondre un morceau de beurre dans la casserole, jetez-y du persil haché et ajoutez un jus de citron. Mettez vos côtelettes sur un plat et versez votre sauce dessus.

Haricots Verts à la Poulette.—Prenez une livre de haricots verts pour trois personnes; épluchez-les, lavez-les et mettez-les cuire à l'eau bouillante avec un peu de sel. Ne les couvrez pas pendant la cuisson, pour qu'ils gardent leur belle couleur verte. Après quinze ou vingt minutes d'ébullition, sortez-les, égouttez-les, dans la passoire, et mettez-les dans une sauce poulet, que vous pouvez lier avec un jaune d'œuf. La sauce Poulette se fait comme la sauce blanche, mais avant de la servir on ajoute du persil haché, et la liaison à l'œuf.

Potage aux Tomates.—Mettez dans une casserole quatre ou cinq tomates divisées en quatre, une petite feuille de laurier, une branche de thym, un oignon coupé en rouelles (ronds); placez votre casserole sur un feu pas trop vif et laissez cuire une demi-heure au moins. Lorsque vos tomates sont cuites, passez-les dans une passoire fine; remettez cette purée sur le feu, et ajoutez un litre et demi d'eau; mettez du sel et gros comme un œuf de beurre, servez sur des croûtons frits.

Filets Mignons de Porc Frais Panés et Grillés.—Prenez un filet de porc frais d'une livre et taillez dedans quatre ou cinq filets de l'épaisseur du doigt; ayez un œuf battu en omelette; trempez vos filets dedans et roulez-les dans la mie de pain émiettée très fin; saupoudrez de sel

et de persil haché fin; mettez sur le gril à feu pas trop vif pendant quinze minutes. Servez soit avec du beurre d'anchois, soit avec une sauce tartare ou soubise. On prépare ainsi le beurre d'Anchois: Prenez les chairs de six anchois et pilez-les avec un morceau de beurre gros comme deux noix. Et pour la sauce Tartare, on procède ainsi: Mettez dans un bol trois échalottes, cerfeuil, estragon, le tout haché bien fin. Ajoutez, moutarde, sel, poivre et une petite cuillerée à thé de vinaigre. Laissez tomber goutte à goutte de la bonne huile d'olive, jusqu'à ce que vous ayez la quantité de sauce voulue. Quant à la sauce Soubise, en voici la recette. Prenez sept ou huit gros oignons; épluchez-les et coupez-les en tranches minces, mettez-les dans la poêle avec un bon morceau de beurre ou de saindoux; laissez-les jusqu'à ce qu'ils jaunissent, puis saupoudrez-les de farine; remuez avec la cuiller de bois pour lier farine et oignons et ajoutez un verre d'eau, sel et poivre; laissez cuire quinze à vingt minutes, et garnissez avec cette sauce, vos filets mignons.

Filets de Chevreuil.—Les filets de chevreuil doivent être apprêtés, tout comme les filets de bœuf, mais on doit les faire mariner, deux ou trois jours à l'avance; c'est-à-dire, qu'on met dans un plat creux; Thym, laurier, persil, ail, deux ou trois cuillerées d'huile et une de vinaigre, on y met les filets, et on les arrose tous les jours, pendant au moins trois jours.

Carottes au Beurre.—Prenez une dizaine de belles carottes, épluchez-les, coupez-les en petits morceaux de l'épaisseur de deux doigts, et faites cuire à l'eau bouillante avec du sel et un petit morceau de beurre. Lorsqu'elles sont cuites, retirez-les de l'eau et faites-les égoutter dans la passoire. Mettez alors sur le feu, une casserole avec un morceau de beurre de la grosseur d'un œuf; laissez-les fondre, ajoutez persil et ciboule hachés, sel, poivre et vos carottes que vous sautez avec le beurre. Faites attention que le beurre ne tourne pas en huile.

Pudding au Pain.—(Plat Anglais).—Prenez une demi-livre de mie de pain que vous faites tremper dans du lait pendant 10 minutes; retirez-la, sans la presser et ajoutez-y un peu de sel fin et de cannelle, une cuillerée de farine, trois œufs entiers; un quart de raisin de corinthe bien nettoyés, un quart de raisin de Smyrne et un quart de beurre. Mélangez le tout de manière à former une pâte. Trempez un torchon dans l'eau bouillante, tordez-le étendez-le sur une table et saupoudrez-le de farine, puis versez-y votre pudding qui doit tenir le milieu du torchon dont vous relevez les bords sans trop serrer la pâte. Attachez les bords du torchon avec une ficelle que vous serrez fortement, puis plongez votre pudding, ainsi attaché, dans l'eau bouillante; il faut avoir soin de le tenir suspendu dans l'eau sans que le torchon touche au fond de la marmite parcequ'il pourrait brûler, vous devez, pour cela, attacher le torchon à l'anse de la marmite. A partir du moment où le pudding est dans l'eau, cette dernière ne doit pas cesser de bouillir et cela pendant deux heures et demie. Au bout de ce temps, retirez le pudding, laissez-le un moment dans le torchon pour qu'il prenne consistance, puis, au bout de vingt minutes, sortez le du torchon et faites une sauce comme suit: Mettez un quart de beurre dans une casserole, avec une cuillerée à café de farine; ajoutez trois cuillerées d'eau et autant de rhum; 60 grammes de sucre et une pincée de sel; laissez sur feu doux pendant sept à huit minutes, mais ne cessez pas de tourner. Enfin versez votre sauce sur le pudding, et servez. Ce pudding se mange chaud.

Vol-au-Vent Maigre.—Après avoir préparé de la pâte feuilletée aplatissez-la avec le rouleau et donnez lui l'épaisseur de deux doigts. Posez sur cette pâte un rond de bois, ou un couvercle plus ou moins grand, suivant la grandeur que vous désirez donner à vos vol-au-vent. Coupez autour du couvercle, la pâte qui dépasse, enlevez le couvercle, et avec un couteau, faites un cercle à trois centimètres du bord de la pâte, en ayant soin que votre couteau n'entre pas trop profondément; il faut aussi laisser assez d'épaisseur pour que le fond tienne au bord. A la cuisson, le rond indiqué par le couteau, formera le couvercle.

Faites ensuite quelques incisions sur le milieu, dorez à l'œuf, et laissez cuire aussitôt à four pas trop chaud. Il faut à peu près trois quarts d'heure de cuisson. La pâte étant bien faite, renflera au bout

d'un quart d'heure elle doit avoir au moins 7 à 8 centimètres au bord. Retirez le vol-au-vent du four lorsqu'il a pris une belle couleur; détachez le couvercle, et enlevez à l'intérieur la pâte non cuite, en laissant assez d'épaisseur pour le fond. Garnissez l'intérieur, avec une garniture de poissons ou de champignons en ragoût puis remettez le couvercle, et servez. Les viandes, poissons, ou champignons qui doivent servir de garniture aux vol-au-vent, doivent être coupés menus.

Melons.—Il est difficile de bien choisir les melons, cependant lorsqu'ils sont lourds, que la queue est cernée tout autour, et que la partie opposée à la queue fléchit sous le doigt, il est rare, si le parfum est bon, que le melon soit de mauvaise qualité. On mange le melon, soit comme hors-d'œuvre, tel qu'indiqué dans notre Menu Maigre, soit comme dessert; comme hors-d'œuvre, on le sert avant la pièce de résistance, ou immédiatement après le potage quand il y en a un. On le coupe en tranches en suivant les côtes, et on le passe à chaque convive.

Cabillaud, (ou morue fraîche).
Sauce Hollandaise.—Videz votre poisson lavez-le et faites-le cuire à l'eau de sel; dans laquelle vous mettez en même temps quelques pommes de terre. Faites en sorte que votre poisson ne soit pas trop cuit, il perdrait son goût. Egouttez, et servez avec les pommes de terre et une sauce Hollandaise, dans une saucière. Pour la "Sauce Hollandaise", procédez ainsi: Prenez un quart de bon beurre; ajoutez pas mal de sel blanc; faites fondre à feu doux et battez avec une fourchette; servez aussi chaud que possible, dans une saucière. On emploie cette sauce pour tous les poissons préparés à l'eau, et on ajoute quelques pommes de terre cuites au court-bouillon, qui a servi à la cuisson du poisson.

Navets au Sucre.—Il faut choisir les navets bien blancs et bien fermes, et faire attention à ce qu'ils ne soient pas creux ni piqués des vers. Les navets ronds se prennent surtout pour le pot-au-feu. On peut conserver les navets sur la paille, dans un endroit sec, en faisant attention qu'ils ne gèlent pas. Manière de procéder pour les navets au sucre: Prenez de beaux navets bien sains, épluchez-les et mettez-les dans la poêle avec de la bonne graisse et un morceau de sucre, gros comme une noix; retournez-les souvent pour qu'ils jaunissent également et veillez à ce que le feu ne soit pas trop vif. Lorsque vos navets auront une belle couleur dorée, saupoudrez-les d'une bonne cuillerée de farine; laissez-les un moment, puis ajoutez un verre d'eau ou de bouillon; enfin mettez une pincée de sel blanc et un ou deux morceaux de sucre gros comme une noix. Couvrez votre casserole et laissez cuire à feu doux; il faut compter au moins une heure de cuisson.

Le Courrier du Mois

(Suite de la page 46)

tout le reste j'ai perdu souvenance. Aidez-moi à vous rappeler? Dites-moi sous quelle forme vous avez envoyé cet argent, chèque, argent, mandat-poste, etc., à l'ordre de qui, enfin tout ce qui pourra m'amener à trouver le fil de cette chose mystérieuse. Aussitôt que de l'argent m'arrive pour la revue je ne fais qu'un saut pour le remettre afin qu'aucune erreur ne survienne par le fait d'une négligence. Est-ce bien à moi personnellement que vous l'avez adressé? à quelle date?, sous quelle forme d'envoi et si vous voulez bien vous rappeler tout cela, je veillerai à mettre fin à cet ennui.

TANTE MADELON.—Trois lettres pour ce seul courrier, et quelles aimables lettres spirituellement ponctuées et reçues avec tant de plaisir. L'une d'elles m'a surtout émue... Oui, que de vies trop vite construites, et quelle navrance de s'apercevoir un jour, qu'il est trop tard... Heureux encore quand des bribes d'un pauvre bonheur se peuvent tirer et que l'on a assez d'idéal dans l'âme pour s'imaginer du bonheur. Je penserai à vous dorénavant avec plus de tendresse. Et n'ayez crainte, mon héroïne ne commettra pas de lourdes erreurs. Envoyez-moi un petit mot à la veille de votre venue, et nous fixerons ensuite un rendez-vous qu'il me serait difficile d'arrêter dès aujourd'hui.



Un nouveau Jupon Princesse

Saviez-vous qu'une enveloppe de 15 cents de Teintures Diamond peut donner la même délicate teinte qui est en vogue pour un charmant sous-vêtement? Conservez votre plus ancienne lingerie, ainsi que les bas, dans la nuance en faveur. C'est facile si vous vous servez d'une vraie teinture. Ne rayez pas vos jolies choses avec des teintures synthétiques.

Teignez ou teintez n'importe quoi; robes ou draperies. Vous pouvez faire des merveilles avec quelques Teintures Diamond peu dispendieuses (vraies teintures). De nouvelles couleurs sur les anciennes. Tout genre de tissu. **AVIS:** Votre pharmacien vous donnera l'Encyclopédie de la Teinture Diamond; suggestions et instructions simples pour teindre et teindre superbement; de vraies échantillons de couleur sur pièces de tissus. Ou une grande brochure "Color Craft"—gratuite—écrivez à DIAMOND DYES, Dépt. M9, Windsor, Ontario.

Teintures Diamond

Trempez seulement pour TEINTER, ou faites bouillir pour TEINDRE.



LES GALETTES DE LEVAIN ROYAL

Pour faire le pain parfait

AVIS:

Si vous prenez du LEVAIN pour votre santé, essayez ceci:

Trempez une galette de LEVAIN ROYAL pendant toute une nuit dans de l'eau tiède avec un peu de sucre. Remuez bien, tamisez et buvez le liquide. Délicieux dans du jus d'orange.

LA MEILLEURE QUALITE DEPUIS PLUS DE 50 ANS

LA CIE. E.W. GILLETTY LTEE.
TORONTO
MONTREAL QUEBEC

Assurez-vous que c'est du "Premium"

Rôtir le gros bout

Il n'est pas
nécessaire de faire
"Jeter un Bouillon"
au Jambon
Premium de
Swift

Frir les tranches
du milieu

Bouillir le gigot

COMME plat approprié pour maintes occasions et offrant tant de manières variées et délicieuses d'être servi, le Jambon Premium de Swift est en faveur partout. Il est reconnu comme étant la meilleure qualité de tous les jambons — toujours uniformément tendre, doux et savoureux.

Votre dîner du Jour d'Actions de Grâce sera plus riche si le menu comporte le Jambon Premium de Swift.

Swift Canadian Co.
Limited

Jambon et Bacon Premium de Swift



LES BERMUDES

Les Iles au Trésor

Aux "lointaines Bermudes," le voyageur trouve en abondance les plus rares et les plus réels trésors: la santé, le repos, la récréation. Ces îles océaniques, bijoux sculptés dans une mer iridescente, sont riches en fait de romans, de légendes, et le charme atténué des siècles passés s'attache toujours à leurs anciennes habitations et à leurs vieux jardins. Un pays à l'écart du monde affairé, vierge d'autos, de chemins de fer, de tramways, de manufactures—et pourtant à deux journées de New-York. La moyenne des températures d'hiver est de 60° à 70°. Golf idéal, tennis et tous les sports nautiques, sous le plus tempéré et le plus égal des climats de l'univers. Hôtels modernes et maisons de pensions. Pas de passeport demandé.

LES pirates et corsaires figurent dans plusieurs légendes des Bermudes. Les vaisseaux chargés de trésors s'arrêtaient ici venant du Mexique et du Pérou en route pour l'Espagne, et l'on raconte que quelques-unes de leurs cargaisons furent enfouies sur les promontoirs de la Côte Sud—aujourd'hui un rendez-vous pour les pique-niqueurs, baigneurs et artistes.